

Elizabeth Teissier

Sous le signe de
mitterrand



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits.

Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat: vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.



Elizabeth Teissier

SOUS LE SIGNE
DE MITTERAND

© Arbre d'Or, Genève, août 2011
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

INTRODUCTION

Il n'y a pas de métier honteux, dit l'adage populaire. Mais, aux yeux de quelques esprits prétendument forts et en fait intolérants, voire obscurs, certains métiers sont plus honteux que d'autres. En particulier celui que j'exerce, ma passion s'étant muée en profession. Confrontée à la très grande complexité de l'astrologie depuis plus de deux décennies, je ne me suis jamais résignée à accepter cet ostracisme. Mais il faut bien le constater : l'astrologue est le cadavre dans le placard de nos sociétés contemporaines. À tous les niveaux, on le consulte, on se félicite souvent de ses conseils et de ses analyses. Mais, en public, il est de bon ton de dauber sur lui et sur ceux qui ont recours à ses services, que l'on considère au mieux comme des crédules, au pis comme des esprits attardés.

Chacun peut le vérifier aisément autour de soi. Que diraient certains de vos proches s'ils vous savaient passionné d'astrologie ? « Lui ou elle, croire à ces vieilles lunes ? Ce n'est pas possible ! D'un autre, je pourrais l'admettre mais là, c'est impensable ! Pas lui, pas ça ! » J'ai pu en faire l'expérience involontaire avec Danielle Mitterrand, une Scorpionne courageuse — c'est presque un pléonasme ! — aux convictions solidement mûries, avec laquelle j'ai toujours entretenu des rapports lointains mais cordiaux. Nos chemins se sont croisés à quelques occasions. Nous nous sommes ainsi retrouvées lors d'un déjeuner chez Lipp organisé par plusieurs éditeurs, parmi nombre d'écrivains et pas des moindres (Jean-François Revel, Françoise Giroud, Françoise Dorin, et j'en passe). Je venais de publier *Étoiles et molécules*, écrit en collaboration avec le docteur Henri Laborit, qui nous a quittés depuis et dont l'esprit novateur et curieux ne s'appliqua pas qu'à la biologie, mais aussi aux autres domaines, nombreux, qui l'intéressaient.

Cette année 1992, qui fut un grand cru pour maint Capricorne, signifia également pour moi la publication chez Hachette de l'encyclopédie *Astrologie-Passion*, que j'avais dirigée, et partiellement écrite, durant quatre années. Quant à l'épouse du président de la République, elle avait obtenu un certain succès en publiant *La Levure du pain*, un texte largement autobiographique, où elle racontait, entre autres, ses combats à la tête de sa fondation France-Libertés. Chacun de ces ouvrages avait été sélectionné par le Grand Livre du mois. Pour la photo souvenir destinée à la presse, nous avons été placées tout près l'une de l'autre.

Danielle Mitterrand m'a alors sympathiquement lancé :

« Ah ! mais vous, deux de vos livres ont été choisis ! » et je lui ai répondu non sans une petite pointe de fierté : « Oui, l'année a été très bonne pour moi. » Elle n'ignorait probablement pas que j'étais et se prêta, comme nous tous, de bonne grâce aux exigences des photographes. Je me demandais avec une délectable curiosité si sa réaction eût été la même si elle avait su que je connaissais son auguste mari — il m'avait demandé de venir le rencontrer à l'Élysée à maintes reprises déjà et me téléphonait régulièrement pour recueillir mon avis et le fruit de mes analyses. Je n'avais cependant aucune raison de lui confier qu'il m'arrivait d'avoir de longs entretiens avec le président de la République. Je me conformais à cette règle déontologique élémentaire mais indispensable qui est la mienne : « S'il ne lui a rien dit, ce n'est pas à moi de lui en parler. »

J'eus plus tard la confirmation par Roland Dumas, ancien ministre des Affaires étrangères de François Mitterrand et actuel président du Conseil constitutionnel, de cette ignorance totale de nos contacts dans laquelle le Président avait apparemment tenu son épouse. Il m'a rapporté l'anecdote suivante qui ne manque pas de piquant. Lors d'un petit déjeuner pris en 1995 au Plaza Athénée avec François et Da-

nielle Mitterrand, il avait, sans y prendre garde, demandé au chef de l'État : « Avez-vous revu Elizabeth Teissier récemment ? » Danielle Mitterrand aurait alors sursauté et interrogé son mari : « Quoi ! Tu connais Elizabeth Teissier ? Tu la rencontres ? » La réponse affirmative du Président sembla la contrarier, comme me le confirma Roland Dumas : « Visible-ment, elle n'était pas au courant. »

Sans la partager — et pour cause ! — je comprends la réaction de Danielle Mitterrand. J'imagine que ce sera celle de bon nombre d'admirateurs ou de partisans de l'ancien président de la République lorsqu'ils liront ce livre ou en entendront parler dans les journaux, à la radio et à la télévision. Je pourrais même décrire les commentaires mi-acerbes, mi-ironiques qui fleuriront dans certaines salles de rédaction : « Quoi ! Un livre de plus sur Mitterrand ! C'est de qui cette fois-ci ? Elizabeth Teissier ! Ah bon ! elle aussi veut nous raconter "son" Mitterrand ! Décidément, c'est une manie ! »

J'ai longuement réfléchi à ces réactions avant que de me décider à relater mes entretiens, à partir de 1989, avec l'ancien président de la République. Nombre d'éditeurs, mystérieusement informés de mes contacts avec l'Élysée, me l'ont proposé dès 1993. J'ai toujours refusé. Depuis son décès, ce personnage exceptionnel a suscité un véritable océan de feuilles imprimées retraçant les différentes facettes de son caractère et les aspects les moins connus de sa vie publique et privée. Sa maladie, contre laquelle il lutta avec l'énergie farouche du Scorpion volontariste qu'il était, a été minutieusement décrite par son ancien médecin, le docteur Gubler, dans un livre dont on sait qu'il a été retiré de la vente après que les proches de François Mitterrand eurent demandé et obtenu sa saisie. Un peu plus tard, la publication du *Dernier Mitterrand* — dû à la plume de Georges-Marc Benamou, coauteur des *Mémoires interrompus* donnés par François Mitterrand à Odile Jacob — a relancé la polémique sur fond d'ortolans.

Par-delà les prises de position, les démentis, les protestations indignées, la question demeure entière pour ceux qui ont eu le privilège d'approcher l'ancien chef de l'État : peut-on tout dire, tout écrire, ou faut-il s'en tenir à un prudent devoir de réserve ? Et, surtout, à quoi bon un autre ouvrage sur François Mitterrand, un de plus ? N'a-t-on pas tout dit, épuisé le sujet, pour vaste et complexe qu'il soit ? Il serait présomptueux de ma part de répondre au nom de tous. Je n'en ai ni le droit, ni la compétence, et j'ai encore moins le goût de m'ériger en censeur de la petite république des lettres en tranchant *ex cathedra*. Je ne puis m'exprimer qu'en mon nom et poser les règles strictes que je me suis fixées avant que de coucher sur le papier ces souvenirs si particuliers. Si particuliers qu'ils paraîtront proprement incroyables à bien des lecteurs, surtout s'ils appartiennent à cette mouvance rationaliste pure et dure, héritiers d'un anticléricalisme teinté de marxisme, pour lesquels tout ce qui sort de la sainte Raison fait figure d'opium du peuple. Mais quitte à les décevoir, comme on le verra, je n'ai pas forcé la porte de l'Élysée ni usé d'amitiés bien placées pour m'introduire auprès de François Mitterrand. J'ai répondu, j'allais dire déferé, à une invitation qu'il m'a adressée et que je n'avais aucun motif de refuser. Sans doute savait-il que je rencontrais certains de ses pairs, notamment Sa Majesté Juan Carlos d'Espagne avec lequel il avait tissé au fil des ans les liens d'une amitié profonde et sincère.

Le roi d'Espagne, en faisant appel à mes services avait peut-être en tête l'honnête avertissement fait, il y a deux millénaires de cela, par l'astrologue babylonien Adad Shum-Utsur : « Nous faisons notre service. Nous travaillons ; nous ne sommes pas négligents. Quand nous ne voyons pas, nous n'inventons pas. »

C'est à l'aune de cette sagace remarque qu'il put pleinement apprécier mon travail. Férue de psychologie tout autant que de grammaire, je me comporte avec mes interlocuteurs en fidèle héritière de mon lointain prédécesseur. Et c'est pré-

cisément ce souci de sérieux et de perfection qui m'a valu d'être consultée par certains dirigeants, et non des moindres, de la planète.

Un roi peut avoir des privilèges, rarement un monopole. Sa Majesté Juan Carlos savait donc que mes avis étaient aussi sollicités par d'autres hommes d'État et notamment par le regretté François Mitterrand. Je suis persuadée que ce dernier présentait n'être point le seul bénéficiaire de mes conseils. Est-il nécessaire de le préciser ? Cela n'était sans doute pas sans rehausser la valeur qu'il leur accordait. À vrai dire, le fait qu'un chef d'État ait recours aux avis d'un astrologue s'inscrit dans une tradition multiséculaire. Après l'Antiquité, tout au long du Moyen Âge, de la Renaissance et de l'Époque moderne, pour ne pas dire contemporaine, monarques et chefs d'État, souvent des plus pragmatiques, ont toujours eu à leur disposition des astrologues, dont beaucoup furent l'épicentre de bien des événements capitaux de notre histoire.

S'ils l'ont fait, c'est que cette pratique répondait aux inquiétudes et à la soif de savoir de chaque être humain, préoccupations ataviques contre lesquelles les chefs d'État ne sont pas miraculeusement immunisés.

Un peuple — *a fortiori* son dirigeant — a besoin tout autant, si ce n'est plus, de connaître (ou d'entr'apercevoir) son futur que son passé. L'humaine condition est si complexe qu'il faut savoir prendre l'exacte mesure de toutes les composantes d'une situation donnée, que celle-ci concerne un individu, une collectivité, une nation ou un État. Outre la curiosité intellectuelle, se préoccuper de ce que peuvent nous enseigner les astres n'est donc pas moins important que d'avoir recours aux futurologues ou aux analystes géopolitiques, dont les savantes conclusions sont souvent cruellement démenties par les faits.

Les prévisions que je fis pour Juan Carlos lui furent certainement utiles car elles ont souvent correspondu à la réalité.

Fin 1980, je lui annonçai qu'aux alentours du 23 février 1981, son ciel était marqué par un climat des plus explosifs. Or, ce fut très précisément le 23 qu'eut lieu la tentative de prise en otage des Cortes. Cet événement surprit tous les analystes et les politologues, scientifiquement convaincus de son improbabilité. Et, bien sûr, le roi lui-même, qui m'appela encore à Neuilly (où j'habitais alors), quelques instants avant les coups de feu fatidiques, pour me dire que j'avais dû me tromper, que tout allait bien...

Sachant que le souverain espagnol était passionné de voile, fidèle en cela à la grande tradition maritime de l'Espagne qu'illustrèrent bien des navigateurs de renom, j'avais établi à son attention une analogie, comparant l'influence planétaire à un vent (cosmique) qui soufflerait dans une certaine direction et qui, utilisé par un marin averti, lui permettrait de manœuvrer et de maintenir son cap. Quel navigateur s'embarquerait pour un périple sans connaître la carte des vents et des alizés ?

Si l'astrologie n'est pas une science exacte — y en a-t-il une, au demeurant ? —, elle constitue pour l'homme politique, au même titre que la familiarité avec Éole pour le marin, un outil irremplaçable dont la validité est attestée par de nombreuses expériences dans ce laboratoire d'un type particulier qu'est le bureau d'un chef d'État. Face aux moments de doute et d'incertitude, face au sentiment d'isolement qui peut assaillir l'homme de pouvoir, *l'art royal des astres* introduit un paramètre intéressant et rigoureux qui, conjointement à d'autres recours, lui permet de faire les choix qu'il juge les meilleurs... ou qui lui sont dictés par le ciel.

L'ancien président de la République, j'en suis persuadée, aurait volontiers souscrit aux termes de cette analyse. Elle reflète assez bien, je pense, le sens de sa démarche et de l'intérêt qu'il porta à l'astrologie par le biais de nos entretiens. C'est au moins autant le chef d'État que la personne privée qui a

sollicité mes conseils. Il s'appliquait volontiers à lui-même ce qu'il disait d'Emmanuel Berl, un pamphlétaire et écrivain pour lequel il éprouvait une forte admiration. Le comparant à une abeille, il disait de cet esprit encyclopédique : « Il fait son miel de tout. » L'astrologue, découvrant dans son ciel une curiosité tous azimuts, d'un rare éclectisme, ne peut qu'acquiescer en l'occurrence. François Mitterrand était trop habité par le sens de l'État et par les devoirs de sa charge pour ne négliger aucune piste qui puisse l'aider à pratiquer ce que les théoriciens politiques de la Renaissance appelaient joliment « la bonne gouvernance ». Certaines conclusions auxquelles j'étais parvenue, grâce à l'étude des astres, quant à révolution de la France ou d'autres pays, lui avaient paru non seulement pertinentes, mais largement recoupées par les faits. Cela n'avait pas été sans diminuer considérablement — voire neutraliser totalement — les préventions qu'il avait pu nourrir à l'égard de l'astrologie, encore que je continue de le classer parmi les esprits les plus ouverts que j'aie connus. Me fûssé-je contentée de lui délivrer quelques prévisions aléatoires, il n'aurait probablement pas hésité à mettre un terme à nos entretiens. La futilité n'était pas un genre qu'il cultivait assidûment ou qu'il goûtait chez les autres. Je suppose que ce qui aura emporté son adhésion et vaincu ses doutes, ce furent mes prévisions à contre-courant, paradoxales ou non linéaires, celles qui allaient contre l'apparente logique des événements — parfois contre ma propre logique d'ailleurs, me mettant alors sur des charbons ardents par la crainte de me tromper. Ce fut le cas de nombreuses fois et, notamment, durant la guerre du Golfe.

Je pense que François Mitterrand, découvrant à son tour l'importance du paramètre astrologique dans l'analyse d'une situation politique, m'a consultée au même titre qu'il prenait l'avis de différents spécialistes, historiens, géopoliticiens, économistes ou sociologues. Aucun d'entre eux n'a jamais

figuré ni prétendu figurer dans l'organigramme déjà bien rempli des conseillers auprès de la présidence. Mais chacun d'entre eux a aidé le Président à se forger une opinion lorsqu'il avait à faire des choix parfois décisifs concernant la France et son devenir. Quelques-uns de ses conseillers, et non des moindres, ont déjà publié leurs Mémoires, dont la lecture est indispensable pour comprendre les deux septennats de François Mitterrand. Mon modeste témoignage vise tout simplement à enrichir l'histoire sous un angle particulier, en éclairant une facette méconnue de la personnalité et des activités de l'ancien président de la République. De là où il se trouve, il sourira probablement avec malice en apercevant les mines outrées ou incroyables de certains de ses partisans.

Ce faisant, je n'ai pas le sentiment de le trahir, ni de rompre un quelconque engagement pris à son égard, tout au contraire. Au fil de nos rencontres, il m'est parfois arrivé de venir avec un magnétophone que je déposais entre nous afin d'enregistrer ses propos et pouvoir ainsi répondre de la façon la plus complète aux multiples demandes qu'il pouvait être amené à me faire. Après une réaction de surprise la toute première fois — vite neutralisée lorsque je lui dis que je souhaitais garder le souvenir, très précieux pour moi, de nos entretiens —, il ne s'en était plus formalisé et accepta sans problème que je l'utilise. Il savait — c'était un pacte implicite entre nous — que rien ne filtrerait de ses propos, en tout cas durant la période où il était en fonction. Autrement dit, je sais qu'il savait pouvoir se fier à moi. Il me parlait, de ce fait, en totale confiance, du moins en toute liberté, tout comme j'usais envers lui de la plus grande franchise, même lorsque mes analyses n'étaient pas de nature à le réjouir ou allaient à contre-courant de ses convictions. Le fait qu'il ait accepté mon magnétophone lors de certains de nos entretiens signifiait clairement qu'il ne s'opposait pas à ce qu'une trace en demeurât et que j'en fisse état par la suite. Fran-

çois Mitterrand était une trop forte personnalité et un esprit trop libre pour se soucier du qu'en-dira-t-on ou de la mièvre réprobation de certains de ses proches, adversaires patentés et *a priori* de l'astrologie, modernes dons Quichottes d'un scientisme moribond.

Dans ces conditions, je ne crois pas insulter sa mémoire, tout au contraire, en livrant aux Français ce récit de nos entretiens. Un récit — faut-il le préciser ? — qui ne prétend nullement à l'exhaustivité. J'ai, au contraire, délibérément omis tout ce qui avait trait à la vie privée de l'ancien président, celle de ses proches et de ses adversaires. Les amateurs de scandales ou de révélations croustillantes en seront pour leurs frais ! Libre à eux d'assimiler de façon simpliste astrologie et commérages ou de m'imaginer en pythie prolixie affairée à dévoiler aux gazettes à scandale les petits et les grands secrets de mes interlocuteurs de tous niveaux. Selon moi, tout homme — fût-il un grand de ce monde — a droit à son jardin secret et plus que quiconque François Mitterrand qui, en digne Scorpion, cultivait à souhait le secret autant que ses rosiers.

Je préfère, pour ma part, m'en tenir à ce que disait Albert Einstein, l'un des génies de ce siècle, qu'on ne pourra soupçonner de céder à la superstition ou à l'obscurantisme : « L'astrologie est une science en soi, illuminatrice. J'ai beaucoup appris grâce à elle et je lui dois beaucoup. Les connaissances géophysiques mettent en relief le pouvoir des étoiles et des planètes sur le destin terrestre. À son tour, en un certain sens, l'astrologie le renforce. C'est pourquoi *c'est une espèce d'élixir de vie pour l'humanité.* » Les Français ont le droit de savoir que l'un des plus grands d'entre eux a goûté à cet élixir et qu'il en a fait profiter son pays.

D'autres que moi ont déjà retracé ou retraceront avec des talents divers la vie de François Mitterrand et l'histoire mouvementée de ces deux septennats qui ont profondé-

ment marqué, en bien des domaines, la vie de la France. En publiant ce récit, j'entends apporter ma modeste contribution à une meilleure connaissance de cette période et de certains mécanismes de décision. Mes efforts seront largement payés de retour si mes lecteurs manifestent leur indulgence et m'accordent leur faveur et s'ils ne me jugent pas indigne de mériter le trop beau compliment que me fit jadis le polytechnicien philosophe Raymond Abellio, mon précieux ami, Scorpion lui aussi. Préfaçant la défense de l'astrologie¹ que Jean-Jacques Pauvert m'avait demandé d'écrire en 1975 à la suite du scandale d'«Astralement vôtre» (premier horoscope télévisé d'Europe, qui fut supprimé des grilles d'Antenne 2 sur l'instigation des lobbies rationalistes), il affirmait: «Le livre d'Elizabeth Teissier est destiné aux non-spécialistes, c'est-à-dire à un public étendu, ou tout au moins à cette large fraction du public qui refuse désormais de se contenter, en cette matière, de jugements d'humeur ou de bavardages futiles. Écrit avec simplicité mais aussi avec rigueur, c'est un recueil de faits et d'arguments soutenus par une conviction tranquille, où pointe çà et là une juste passion. Il est évident, pour ceux qui la connaissent, qu'Elizabeth Teissier, pourvue par la nature de tous les dons qui peuvent orner et faciliter la vie d'une femme, n'a nul besoin de se chercher des compensations à quelque manque. Loin d'une réalité qui la comble, de quelle utilité seraient pour elle les illusions, les refuges, les superstitions? Ce dernier mot est toujours trop vite dit, "éprouvez tout, dit l'Apôtre, et retenez ce qui est bon".»

J'ai tenté de me conformer à ces sages préceptes et recommandations en rédigeant cet ouvrage consacré à François Mitterrand. On verra qu'il s'agit bien d'un «recueil de faits et d'arguments soutenus par une conviction tranquille, où

¹ Elizabeth Teissier, *Ne brûlez pas la sorcière* (épuisé), Jean-Jacques Pauvert, 1976.

pointe çà et là une juste passion ». C'est aussi, et je l'ai voulu ainsi, un témoignage d'amitié et de respect envers une personnalité et un homme d'État de tout premier plan, le modeste procès-verbal d'un dialogue placé sous le signe des forces de l'esprit, ces forces qu'il sut si bien évoquer lors de ses derniers vœux à la nation le 31 décembre 1995. En l'écoutant ce jour-là, j'étais particulièrement émue. Car c'était comme un clin d'œil amical qu'il me faisait indirectement en semblant faire écho, dans un contexte très particulier, empreint d'émotion, à la parole prophétique du psychanalyste C. G. Jung : « Si les gens, dont l'instruction laisse à désirer, ont cru pouvoir, jusqu'à ces derniers temps, se moquer de l'astrologie, la considérant comme une pseudo-science liquidée depuis longtemps, cette astrologie, remontant des profondeurs de l'âme populaire, se présente de nouveau aujourd'hui aux portes de nos universités qu'elle a quittées depuis trois siècles. »

Qui mieux que François Mitterrand pouvait être, dans sa vie et par-delà la mort, l'artisan d'une telle renaissance ?

PREMIÈRE PARTIE
—
LA GALAXIE ÉLYSÉE

Chapitre premier : Une fête triste...

Je me promène au milieu d'une foule de plusieurs milliers de personnes. Il fait chaud et j'ai trouvé une place à l'ombre. Tout ce monde a été invité à la garden-party de l'Élysée en ce 14 juillet 1994. Un ami m'a persuadée de l'accompagner, sinon bien qu'invitée je ne serais pas venue, car j'avoue détester la foule. Et puis, à part quelques rencontres mi-politico-mondaines, mi-médiatico-parisiennes, je ne vois pas l'intérêt de ce genre de rassemblement.

Ce jour-là, tout le monde ne parle que d'un seul sujet : la maladie du Président. Depuis quelques semaines, François Mitterrand a officiellement mis au courant les Français de l'aggravation de son cancer. Et l'on sait qu'il doit se soumettre bientôt à une deuxième opération.

Je suis assise sur un banc et j'observe le va-et-vient. Tout le monde espère approcher le Président, voire, avec un peu de chance, échanger quelques mots avec lui pour montrer aux autres qu'on fait partie du cercle restreint des « intimes »...

Je regarde ces grands arbres séculaires et je me rappelle que François Mitterrand lui-même m'a guidée dans ce parc superbe quelques semaines auparavant. C'était lors d'une belle journée de printemps et j'étais venu voir le Président, qui m'invite depuis six ans régulièrement à l'Élysée. Ce jour-là, il revenait d'une partie de golf et il était de très bonne humeur. Ce qui n'était pas mon cas, car je venais de repenser à son thème que je connaissais par cœur depuis toutes ces années : or, les influences cosmiques concernant sa santé étaient des plus critiques. Je n'osais pas aborder ce sujet. Et pourtant, François Mitterrand était habitué à ma franchise, à laquelle d'ailleurs il avait droit. Mais depuis nos premières rencontres, son attitude avait changé. Au début, il me posait souvent la

question : « Comment je vais ... ? » Mais, à ce moment-là, il ne connaissait pas encore grand-chose de l'astrologie et je pense qu'alors il prenait mes réponses un peu moins au sérieux que par la suite. C'est pour cela qu'il craignait peut-être, en ce jour de printemps, de me poser des questions à ce sujet, pourtant plus que jamais brûlant.

Il me parla des arbres, des fleurs et du bassin dans le jardin de l'Élysée, et, après une demi-heure, il m'accompagna jusqu'à la bibliothèque, où je l'avais rencontré la première fois en 1989. Et puis nous nous séparâmes...

Me voici en train de penser à cette journée et à toutes ces conversations que j'ai eues avec lui. À ces moments historiques (notamment pendant la guerre du Golfe), quand il me téléphonait parfois à deux reprises dans la même journée. Car janvier 1991 fut le grand tournant de notre relation. Après mes premières « leçons » d'astrologie, il était intéressé, interpellé même, mais toujours sceptique. Pas étonnant pour ce Scorpion assez typique. Puis, avec le temps, quelques-unes de mes prévisions avérées emportèrent sans doute son adhésion. D'autant qu'elles apparaissaient, sur le moment, logiquement « improbables ». En effet, celles concernant la chute du mur de Berlin, la crise début août 1990 précédant la Guerre du Golfe, l'ultimatum de l'ONU contre Saddam Hussein fin novembre et, finalement, la guerre elle-même, prévue depuis plusieurs mois pour la mi-janvier 1991, furent autant de brèches qui ébranlèrent peu à peu le mur de son scepticisme. Au point que, à partir de là, il allait me consulter régulièrement.

Assise un peu à l'écart de cette foule peu ou prou excitée, à la fois par le champagne et la chaleur estivale, je reste pensive. J'aperçois le Président qui, là-bas dans le fond du parc, donne à PPDA la traditionnelle interview du 14 Juillet, face aux caméras. Il n'est pas question que je lui parle devant tout ce monde. J'entends des bribes de conversations autour de moi et je suis choquée par trois hommes en chemise qui

passent devant moi en pariant bruyamment : Mitterrand finira-t-il ou non son septennat...

Je suis écœurée, et je décide de partir. En traversant la foule, je songe à mes premières rencontres avec Mitterrand. Puis à ces moments, parfois graves, où il me demandait conseil pour des décisions importantes, où il me parlait de certains aspects de sa vie privée, de sa famille, de ses amis...

Un ami journaliste vient vers moi et interrompt le flux de mes souvenirs.

« Que penses-tu de la santé de Mitterrand ? » me lance-t-il à brûle-pourpoint. Puis il ajoute sur le ton de la confiance : « Je sais que tu le vois souvent. Pourquoi ne racontes-tu pas dans une interview que tu es son astrologue ? »

— Tout d'abord, il me fait confiance depuis des années et je ne trouverais pas cela correct à son égard tant qu'il est en fonction. Ensuite, je n'ai pas l'habitude de me promener en criant sur les toits le nom des hommes politiques que je conseille...

— Dommage, me lance-t-il. Si tu changes d'avis, appelle-moi, j'aimerais bien publier ce scoop. »

Comment ce journaliste a-t-il appris l'existence de mes entretiens avec le Président ? Après un moment de réflexion, je comprends. En plusieurs occasions, notamment le mercredi, jour du Conseil des ministres, il m'est arrivé de croiser des journalistes dans la cour de l'Élysée. Je repense à ce que j'ai écrit dans mon livre. En effet, pour la fin juillet, j'ai prévu pour le Président des problèmes majeurs de santé et je me souviens d'avoir longuement hésité sur l'opportunité d'en parler, étant donné mes rapports privilégiés et personnels avec lui. Comme j'écrivais chaque année des pronostics concernant les différents dirigeants politiques, je suis contrainte, le concernant, à une auto-censure délicate.

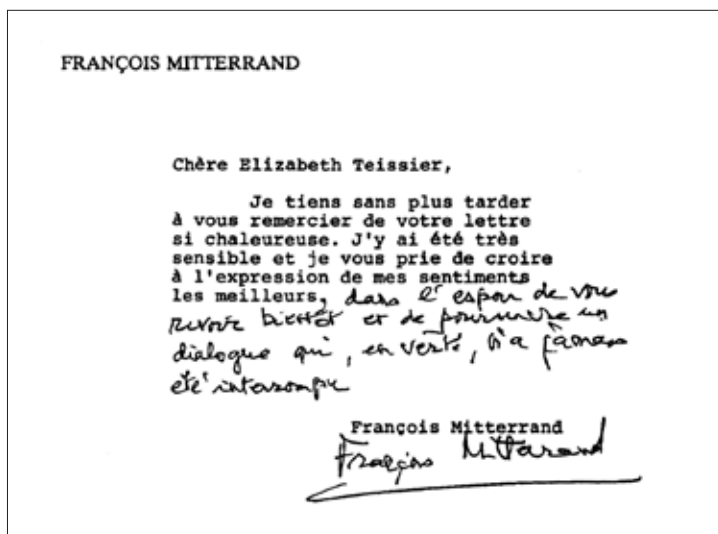
En rentrant de cette fête teintée de nostalgie, et ce à plu-

sieurs titres — n'était-ce pas là son dernier 14 Juillet présidentiel ? — je décide de publier un jour mes entretiens avec ce personnage extraordinaire. Sans mentionner de détails de sa vie privée, naturellement. Mon éthique m'interdit de révéler des choses intimes qui n'appartiennent qu'à François Mitterrand... et un peu à moi.

Plus d'une année plus tard, en automne 1995, je reçois à Genève un billet écrit de la main de François Mitterrand, d'une écriture, quelque peu tremblante. Il me demande quand je reviendrai à Paris pour poursuivre nos entretiens. Après ces quelques mois de silence, je suis très contente à l'idée de le revoir bientôt. Mais hélas ! les semaines passent et ... c'est trop tard. Cette dernière rencontre n'aura jamais lieu.

Au printemps 1996, je me replonge dans mes notes et mes vieux agendas, et je redécouvre comment s'était passée cette journée mémorable, il y a plus de six ans, lors de ma toute première invitation à l'Élysée.

Et de temps en temps, je relis avec une émotion intense ce dernier mot du président défunt :



Chapitre deuxième : L'invitation au palais

Je venais à peine de refermer la porte de mon appartement parisien, où je n'avais pas mis les pieds depuis des semaines. En ce début janvier 1989, j'espérais pouvoir prendre enfin quelques jours de repos bien mérités après l'habituel coup de feu médiatique de fin d'année. Personne, hormis mes très proches, n'était au courant de cette brève escapade parisienne qui allait me permettre de faire « l'astrologie buissonnière », de lire ou de sortir comme bon me semblait, sans avoir à jongler avec un emploi du temps surchargé et des déplacements aux quatre coins de l'Europe. Enfin j'étais chez moi, à l'abri, dans un appartement que j'aimais, que je me promettais de ranger de fond en comble — enfin !

Alors que je n'avais pas même eu le temps de me débarasser de mon manteau, la sonnerie du téléphone retentit, impérieuse. Intriguée par la coïncidence — après tout, ce numéro, au demeurant sur liste rouge, était resté des semaines durant presque totalement silencieux —, je décrochai le combiné. C'était certainement une erreur. J'étais bien loin de songer que ce coup de téléphone allait jouer un rôle si important dans ma vie professionnelle, dans ma vie tout court. À l'autre bout du fil, une voix impersonnelle s'annonça :

« Ici, le secrétariat particulier du président de la République. Le Président aimerait prendre le petit déjeuner avec vous demain matin à 9 heures et demie au palais de l'Élysée. Puis-je savoir si vous êtes disponible ? »

Sous le coup de la surprise, je me suis entendue répondre : « Euh... mais qui êtes-vous ? »

— Je viens de vous le dire, je suis la secrétaire particulière du Président, madame Papegay. Il souhaite vous rencontrer demain matin. Je suis heureuse d'avoir pu enfin vous joindre.

Je voudrais connaître votre réponse pour en informer le Président.

— Ah bon ! Bien, très bien... , bégayai-je.

— Rendez-vous demain matin à neuf heures et demie très précises. Ne soyez pas en retard, s'il vous plaît. À demain donc. Au revoir, Madame. »

Le ton de mon interlocutrice n'admettait aucune réplique. Elle parlait comme si elle me connaissait. La preuve, elle avait beaucoup insisté pour que je ne sois pas en retard, une précaution nullement inutile pour qui me connaît ! Devant une telle détermination et un ton aussi sérieux, il ne pouvait être question de mettre en doute ses propos et son identité. C'était bien l'Élysée qui m'avait appelée. Un mélange de jubilation et de trac s'empara de moi et je ne savais pas, de la petite boule dans l'estomac ou de l'exaltation, ce qui primait.

Ce n'est qu'après un moment, la raison critique aidant, que je commençai à me demander si je n'étais pas la victime d'une bonne blague ourdie par quelqu'un de ma connaissance. Après tout, comme je l'ai dit, j'avais été absente de Paris pendant des semaines et j'étais revenue très discrètement dans la capitale. J'arrivais tout juste et avais à peine eu le temps de poser mes bagages lorsque le téléphone avait sonné. Comment pouvait-on savoir que j'étais de retour et que je serais disponible le lendemain matin ? Face à une telle situation, on n'a le choix qu'entre la paranoïa et le soupçon d'être l'objet d'une mauvaise plaisanterie. La première est la réaction naturelle. « On m'espionne, on sait où je me trouve, ce que je fais, on a mon numéro de téléphone et l'on m'appelle lorsqu'on est sûr de me trouver, etc. » Bref, je me mettais à gamberger dans tous les sens.

Franchement, il y avait une chance sur mille que tout cela soit sérieux ; j'optai donc pour l'hypothèse de la bonne blague. Dans mon entourage, je songeai immédiatement à deux ou

trois amis coutumiers de ce genre de plaisanteries. La date et mes activités professionnelles s'y prêtaient à merveille : le début de l'année est un moment particulier où l'on prend de bonnes résolutions et où les astrologues sont surchargés de travail, journaux et télévisions leur demandant de dire à leur public ce que lui réservent les douze prochains mois. J'avais peut-être été la cible d'un plaisantin quelconque, d'un hurluberlu qui aurait pris les astres dans le collimateur. Qui sait ? Ce pouvait être le cas de mon interlocutrice, que j'imaginai agissant sur les conseils d'un proche à l'humeur taquine ou d'un énergumène plus ou moins bien intentionné. Pour en avoir le cœur net, le plus simple eût sans doute été de rappeler le secrétariat particulier du Président. Je n'avais pas encore le numéro et, même si je l'avais trouvé, je me voyais mal bafouiller des explications embarrassées, dire que je voulais vérifier si ce rendez-vous existait bien. J'aurais été trop honteuse si mon interlocutrice de tout à l'heure m'avait sèchement répliqué : « Madame, croyez-vous que je m'amuse à faire des plaisanteries au téléphone ? Le Président souhaite vous voir et c'est la raison pour laquelle je vous ai appelée. » Bien décidée à éviter ce ridicule, je téléphonai à un ami, au fait des usages de l'Élysée, et je lui racontai par le menu l'étrange conversation que je venais d'avoir avec une femme prétendant être la secrétaire particulière du président de la République. Mû par son instinct, il ne mit pas un seul instant en doute l'authenticité de cette conversation et l'identité de la fameuse secrétaire. « Bravo, s'exclama-t-il, c'est formidable, voilà que tu vas conquérir aussi notre président ! Quelle femme ! » Il ne savait pas que ces quelques mots déclenchaient en moi de nouvelles inquiétudes : « Qu'est-ce qu'il me veut ? Pourquoi me fixe-t-il un rendez-vous si rapide et si soudain ? En quoi puis-je lui être utile ? C'est tout de même curieux que Mitterrand veuille me rencontrer ainsi, tout de go. »

En reposant le téléphone, j'étais au moins fixée. Il ne faisait apparemment aucun doute que l'appel venait bien de l'Élysée et que je n'étais pas victime d'un plaisantin.

Cela ne me rassurait pas mais m'excitait passablement. Dans ma tête, les idées se bousculaient en désordre. À commencer par les plus prosaïques et les plus saugrenues. Comment faire pour être à l'heure le lendemain matin ? Et si je ne me réveillais pas ? Fallait-il demander à un ami de m'appeler, valait-il mieux se faire réveiller par une opératrice du téléphone ou se contenter de faire confiance à mon réveil ? Finalement, après moult hésitations, je décidai de me lever à sept heures du matin. Je me pris à vérifier l'heure d'innombrables fois sur la pendulette en cette nuit agitée qui précéda ma première rencontre avec François Mitterrand. Et même s'il était loin d'être le premier chef d'État à faire appel à moi, c'était le genre de privilège auquel on ne s'accoutume guère. Et puis, on ne rencontre pas tous les jours le numéro un des Français — qui déjà, à mes yeux, était entouré d'une aura charismatique et d'une autorité certaine. Même si l'Élysée n'était qu'à quelques centaines de mètres de chez moi, je décidai de prendre un taxi qui me déposerait «aux marches du Palais». Le chauffeur au moins trouverait son chemin, alors que, moi, je risquais, sous le coup de l'émotion, de m'embrouiller dans le dédale des rues, de prendre un mauvais itinéraire et d'errer au risque d'arriver avec quelques bons quarts d'heure de retard et de me voir signifier que le Président, fort mécontent, ne pouvait plus me recevoir. Après tout, j'en étais capable, comme ne manquaient pas de me le reprocher certains de mes amis, résignés à ma légendaire «retardite» aiguë. Mon ciel natal montre d'ailleurs une absence pathologique de sens du temps. Ce mauvais scénario, ce cauchemar ridicule, je l'ai refait plusieurs fois. Décidément, il n'y avait à cela qu'une seule parade : le taxi.

Restait une question qui, à mes yeux, était essentielle :

quelle tenue mettre pour me rendre à l'Élysée ? J'optai pour une robe rouge d'Yves Saint Laurent et des escarpins gris. Ces questions de détail réglées, je ne pus m'empêcher de repenser à ce coup de téléphone. Je supputai les différentes raisons qui avaient poussé François Mitterrand à m'inviter pour un petit déjeuner sous les lambris dorés de l'Élysée. J'étais trop nerveuse pour pouvoir m'endormir paisiblement et j'ai donc eu tout le loisir de réfléchir à ce sujet durant une bonne partie de cette nuit. Et, pour commencer, comment avait-il eu mon numéro ? La question était idiote. Inutile d'être un grand clerc pour savoir que la Présidence de la République a les moyens de joindre qui elle veut quand elle veut. Point n'était besoin de bâtir des scénarios dignes d'un roman d'espionnage. Les choses étaient infiniment plus simples. Car un fait venait de me revenir en mémoire et expliquait, ou pouvait expliquer cette invitation surprenante — ce qui n'était pas négligeable sur l'instant, alors que j'étais taraudée par l'inquiétude : ma rencontre fortuite avec un proche de François Mitterrand, Jack Lang.

Celle-ci remontait à la fin de l'année 1987. J'étais alors partie me ressourcer en un week-end de thalassothérapie au Royal, à Evian, dont je connaissais bien le directeur, Robert Lassalle. Durant ce bref séjour, lui et sa femme Nicole me dirent : « Jack Lang est ici. Cela vous amuserait-il, toi et Gerhard, de le rencontrer avec sa femme Monique ? Nous organisons un dîner avec les Lang et des amis. Pourquoi ne pas y participer ? » Je ne voyais aucune raison de refuser. Nul ne pourrait m'accuser d'opportunisme. Je n'avais jamais rencontré Jack Lang alors qu'il était ministre de la Culture dans les gouvernements de Pierre Mauroy et de Laurent Fabius. En ce mois de décembre 1987, il était dans l'opposition. Jacques Chirac avait remporté les élections législatives de mars 1986 sous un ciel des plus explosifs, ce qui m'avait fait douter jusqu'au bout de sa victoire, et la France vivait, pour

la première fois, sous la formule de la cohabitation entre un président et un Premier ministre appartenant à des camps politiques opposés. Bien que très populaire, Jack Lang, redevenu simple député, connaissait alors sa traversée du désert et rongait son frein, faute de pouvoir employer utilement son énergie débordante.

L'occasion se présentait de faire la connaissance de ce personnage politique à l'image plutôt séduisante et c'est ainsi que nous nous retrouvâmes, un samedi soir de ce mois de décembre, autour d'une table d'une dizaine de personnes pour un repas amical et fort détendu. Inévitablement, à un moment donné, la conversation vint sur l'astrologie. Je soupçonne même mes amis Lassalle d'avoir fort habilement fait dévier nos propos sur ce sujet afin de placer la question qui, pensaient-ils à juste titre, m'intéressait : « Au fait, monsieur le Ministre, que pensez-vous de l'astrologie ? » Hésitant et vaguement embarrassé, Jack Lang se contenta de cette moue mi-gênée, mi-dubitative dont il a le secret : « Moi, vous savez, je n'y connais pas grand-chose. Je suis un farouche rationaliste et le sujet ne m'a jamais vraiment intéressé. » C'était dit sur un ton poli qui dissimulait mal une bonne dose d'ironie sceptique, comme si l'ancien ministre de la Culture entendait signifier que seul le souci d'une convivialité de bon aloi le poussait à aborder sur un mode badin ce qu'il n'était pas loin de considérer comme des enfantillages indignes de son intelligence.

J'eusse préféré le voir me tenir les propos enflammés auxquels ne résistent pas les adversaires les plus farouches de l'astrologie. Cela m'eût moins piquée au vif que ce scepticisme poli et désabusé. Soit Jack Lang ne voulait pas poursuivre sur le sujet, soit il craignait de me blesser et de gêner l'atmosphère amicale du dîner. Je voulus en avoir le cœur net et lui demandai sa date de naissance, qu'il me donna de bonne grâce : le 2 septembre 1938 à 18 heures. J'ai tout de

suite effectué un rapide calcul mental par rapport à la position de son Soleil natal et je m'exclamai :

« Vous avez de la chance, mon cher ! Car, comme pour la très grande majorité des Vierge de début septembre, l'année prochaine sera une année hyperconstructive.

— Quoi ? Voulez-vous répéter ce que vous venez de dire ?

— Je suis sûre que vous aurez une année extraordinaire en 1988 à cause de Jupiter qui, en Taureau, sera excellent pour vous. 1988 sera une année d'ouverture, de renouveau et de succès.

— Croyez-vous que je pourrais revenir au gouvernement ? »

L'ennui mondain, la morgue condescendante de tout à l'heure avaient fait place à un intérêt soudain :

« Il faudrait calculer le reste de votre thème afin de vérifier s'il n'y a pas d'influence contraire apportée par certaines planètes. Cela dit, tout semble indiquer que le mois de mai vous sera particulièrement propice.

— Si c'est vrai, sachez que vous pourrez me demander ce que vous voulez, me dit le ministre avec humour et enthousiasme.

— Ah bon ! rétorqué-je en lançant un coup d'œil amusé et interrogateur à son épouse Monique, qui souriait mi-figue, mi-raisin. Je sais déjà ce que je vous demanderai. Je souhaite que l'astrologie soit à nouveau enseignée à l'Université. Aussi, si vous redevenez ministre, je voudrais que vous puissiez m'aider à rencontrer le recteur de l'université de Paris, afin de lui faire part de mon projet. Puis-je compter sur votre soutien ?

— C'est promis. Je la connais. C'est une femme très rationaliste, tout comme moi. Elle doit être assez peu ouverte à l'astrologie. Mais, puisque vous y tenez, je vous organiserai un dîner chez moi.

— Merci, j'apprécierais beaucoup. »

Quelques semaines après cette soirée, au tout début de l'année 1988, nous nous sommes retrouvés par hasard sur le plateau d'une émission télévisée du samedi soir, durant laquelle je devais donner les signes les plus chanceux de la nouvelle année. Comme j'étais assise à côté de Jack Lang en attendant le début du tournage, je lui ai dit, en faisant allusion à notre précédente conversation : « Vous savez, de retour chez moi, j'ai monté votre thème sur l'ordinateur. Je l'ai comparé à celui du président François Mitterrand. C'est amusant, on pourrait, vu votre Soleil natal tout proche de sa Vénus, en conclure que vous êtes la mascotte de Mitterrand.

— Pourriez-vous le dire tout à l'heure et évoquer aussi ce que vous m'avez affirmé à Evian concernant mon année 1988 ?, me demanda-t-il sur le ton de la confidence.

— Si cela vous fait plaisir... » répondis-je, saisie par son réalisme et son esprit d'à-propos, dus à la fois à la Vierge et à son Ascendant rapide et nerveux en Verseau.

À ce moment-là, Guy Lux, passablement intrigué par notre conversation, se rapprocha : « Qu'est-ce que vous avez à papoter tous les deux ? » Je lui résumai notre discussion avant que ne commence l'enregistrement de l'émission. Pas contrariant, le Gémeaux Guy : « Mais bien sûr, chère Elizabeth, dites tout ce que vous voudrez. » En direct, j'annonçai donc que Jack Lang jouirait d'un mois de mai 1988 triomphal. Feignant la surprise avec un art consommé, celui-ci fit comme s'il tombait des nues à cette annonce et m'embrassa avec fougue devant les caméras. Ce rationaliste farouche dans le privé n'était plus sceptique face aux caméras et à quelques millions de téléspectateurs. Ce petit numéro, qu'on aurait pu croire soigneusement rodé, ne passa pas inaperçu de Guy Lux qui me répliqua très sérieusement : « Attention ! C'est important ce que vous dites là. Vous êtes en train d'affirmer que

Jack Lang pourrait revenir au gouvernement. » Je n'ai pu que répondre : « L'astrologie n'est pas aussi concrète. C'est une affaire de *timing*. J'ignore quand exactement se dérouleront les élections ; si c'est en mai, il a toutes ses chances. »

On connaît la suite. François Mitterrand fut réélu très confortablement pour un second mandat en mai 1988 et Jack Lang redevint ministre de la Culture dans le gouvernement constitué par Michel Rocard.

Nous étions restés tous deux en contact. Un jour, Monique Lang m'appela à Genève. À l'époque, mes obligations professionnelles faisaient que j'étais pratiquement tout le temps en Allemagne et je n'eus pas le loisir de la rencontrer. Mon refus a dû l'agacer car elle n'a jamais organisé le dîner dont nous avions parlé avec son mari et qui devint entre nous l'objet de taquineries à chacune de nos rares rencontres :

« Alors, notre dîner, je l'attends toujours !

— C'est vrai, j'ai oublié. Il faut absolument que nous trouvions une date pour vous présenter Michèle Gendreau-Masaloux. Je vais demander à Monique de s'en occuper. »

Alors que, à l'occasion de la soirée des Sept d'or de *Télé 7 Jours*, je m'apprêtais, vers la fin de l'automne 1988, à rappeler une fois de plus à Jack Lang sa promesse, il me lança avec un sourire : « J'ai parlé de vous au Président et il aimerait beaucoup faire votre connaissance. » Cette information me fit plaisir mais je me contentai de l'enregistrer, sans plus. J'avais appris à relativiser les promesses non seulement de Jack Lang mais des microcosmes politique, médiatique, ou du show-business en général, que mon ami Raymond Abellio qualifiait durement de « médiocrité active ». Cependant, j'étais persuadée qu'il avait dû effectivement parler de moi à François Mitterrand en lui disant à peu près ceci : « En décembre 1987, Elizabeth Teissier a prévu que j'allais revenir au gouvernement ! » Peut-être une façon subtile de donner

raison aux astres par la suggestion, feront remarquer certains opposants à mon art. Je ne sais s'il parla au Président de la comparaison que j'avais établie entre leurs thèmes astraux respectifs, mais, fine mouche, il a dû penser que si je rencontrais François Mitterrand par son intermédiaire je n'omettrais pas de développer ce point.

« Sans doute ai-je eu tort de ne pas prêter crédit aux propos de Jack Lang », me dis-je. Ce n'est qu'à la veille d'être reçue par le Président — alors que je ruminais toutes sortes de pensées en cherchant en vain le sommeil — que ces entretiens avec Jack Lang me revinrent en mémoire. À quoi bon chercher d'autres motifs à cet appel ? Le Président ne faisait que se conformer à ce qu'il avait dit à son ministre de la Culture, organisateur indirect de ce rendez-vous.

À sept heures, en ce petit matin du 12 janvier 1989, le réveil sonna, me tirant de mon demi-sommeil. Il ne restait plus qu'à me préparer et à m'habiller. Pas question d'avaler quoi que ce soit si ce n'est un café dont j'avais bien besoin pour me mettre en forme après une nuit peu réparatrice. Cette fois, la petite boule, là, dans l'œsophage, et la sécrétion d'adrénaline dominaient nettement, à l'idée d'un contretemps qui me ferait rater l'heure du rendez-vous. Comme toujours dans ces circonstances, au lieu d'être en retard, j'étais en avance. Je demandai au taxi qui était venu me chercher de faire un tour de l'Élysée avant que je ne me décide à descendre et à me présenter à l'entrée. Le chauffeur de taxi s'amusait plutôt de mon embarras. Il m'avait reconnue et, dans mon excitation, je lui avais dit que j'allais rencontrer le Président. Cette confidence, peut-être imprudente, ne l'avait pas surpris outre-mesure. Il s'était contenté d'un : « Ah bon ! Mais, alors, dites-moi, le Président a une astrologue ? » à quoi j'avais rétorqué par un espiègle et prémonitoire : « Pas encore, mais ça peut venir ». L'idée n'avait pas l'air de lui déplaire. Il ne semblait pas la trouver choquante ni impossible. L'homme de la

rue fait preuve de moins de préjugés que certains « intellos » rationalistes enfermés dans leurs *a priori* conformistes. Les doutes que j'avais pu nourrir quant à la réalité de l'invitation furent dissipés dès que j'eus franchi le seuil de la loge de l'Élysée. J'étais effectivement attendue, même si je dus me plier aux règles de sécurité assez strictes en vigueur : montrer à un gendarme mes papiers d'identité ainsi que ma sacoche contenant les livres que je me proposais d'offrir au Président, et passer par un sas électronique. Un huissier me conduisit jusqu'à la bibliothèque, située sur le côté gauche du Palais, où le Président devait me rejoindre. Un feu brûlait dans la cheminée de cette vaste pièce aux murs couverts de livres — vision rassurante dans ce contexte imposant. Nous étions en janvier et, dehors, il faisait froid, très froid. Là, dans la bibliothèque, il régnait une agréable chaleur. Dans un coin, il y avait une table déjà dressée pour le petit déjeuner. Il ne me restait plus qu'à attendre l'arrivée de mon insigne hôte. Plutôt nerveuse, j'ai trompé le temps comme je pouvais en me promenant dans la pièce. La porte-fenêtre de la bibliothèque donnait sur le parc de l'Élysée. En contemplant ce paysage superbe, je pensai : « C'est curieux, voilà ce qu'il voit chaque matin en se levant et en prenant son petit déjeuner. C'est beau, mais si solennel ! » J'étais debout devant la glace surplombant la cheminée, en train de rajuster une mèche de cheveux rebelle et de repasser un peu de rouge sur mes lèvres, lorsque j'entendis des pas. Le Président arrivait et j'eus tout juste le temps de me ressaisir : imaginez mon embarras s'il m'avait surprise occupée à me repomponner... François Mitterrand entra dans la bibliothèque et me salua très courtoisement. Vis-à-vis de ses interlocuteurs, comme j'eus l'occasion de le constater par la suite, il se conduisait de façon très « vieille France », avec une sorte de politesse surannée qui lui permettait de se montrer sympathique, souriant, charmant, très charmant, tout en conservant une certaine distance nul-

lement artificielle. Dès le premier instant, j'ai eu le sentiment d'avoir affaire à une personnalité exceptionnelle. François Mitterrand était un homme qui en imposait, moins par le prestige de sa fonction que par une espèce d'autorité naturelle et un très fort magnétisme. Rien de surprenant à cela. Le magnétisme, c'était à la fois le reflet de son signe solaire, le Scorpion, et de ses planètes en Lion qui expliquaient une certaine hauteur aristocratique, une prestance évidente qui n'était pas due à sa grande taille. Il était en fait plus petit que je ne l'avais imaginé. Quant au charme, à la séduction, c'était bien sûr l'apanage de la Balance, son signe Ascendant. Ce mélange captivant, je l'ai ressenti dès les premiers instants et cela m'a beaucoup frappée. François Mitterrand était très différent de Helmut Kohl, le chancelier allemand, un géant de deux mètres, une vraie armoire à glace.

Ses premiers mots furent pour m'inviter à m'asseoir sur le sofa bleu et pour me remercier d'avoir accepté de le rencontrer. Vêtu d'un complet sombre, il faisait preuve d'une très grande courtoisie et ce de façon si naturelle qu'il n'était pas difficile de deviner le milieu dont il était issu et l'éducation qu'il avait reçue. Sous cet angle — et il aimait d'ailleurs à le souligner — il était un homme du XIX^e siècle, attentif aux règles de la bienséance et du savoir-vivre, soucieux de ne commettre aucun impair ou aucune bévue, respectueux de son interlocuteur qu'il s'efforçait de mettre à l'aise en déployant tout son talent de séduction. Évidemment, l'astrologue que je suis percevait ce comportement à travers le filtre du symbolisme astral.

Séduction, le mot n'est pas trop fort. Comment ne pas éprouver instinctivement de la sympathie pour un homme qui, dès la première rencontre, vous dit : « Vous ressemblez à Ava Gardner. On ne vous l'a jamais dit ? » J'ai été sensible à ce compliment, qu'il allait souvent me refaire par la suite, tout en l'assortissant de la sempiternelle et quasi rituelle ques-

tion : « Comment faites-vous avec les hommes ? Je suis sûr que vous devez avoir des problèmes avec eux ! » C'était bien là une remarque du séducteur homme à femmes, reflétée par son Ascendant Balance ! Invariablement, je répondais par la négative, ajoutant que j'avais appris, les années aidant, à gérer lesdits problèmes qui, effectivement, sont le prix à payer en tous domaines, dès que l'on sort de la norme, y compris dans celui de la beauté.

Mettant un terme à ce badinage, François Mitterrand m'invita à passer à table d'une simple phrase : « Vous n'avez pas encore pris votre petit déjeuner ? »

— Non, monsieur le Président. »

Je ne mentais pas. La table était agréablement dressée. Un amoncellement de brioches, de croissants, de pains au chocolat ou aux raisins, des jus de fruit ; bref, de quoi satisfaire la fringale la plus aiguë. Je ne touchai pratiquement à rien, tout au plus grignotai-je un délicieux pain aux raisins tout en buvant une tasse de café. J'étais trop occupée à écouter ce que me disait le Président, des propos plutôt inattendus.

La conversation était venue sur l'Inde un peu par hasard après qu'il m'eut demandé si j'étais partie pour les fêtes. Je lui avais répondu qu'en fait je venais de Goa, en Inde, où j'avais fêté mon anniversaire. C'était un choix délibéré et je l'ai expliqué ainsi à mon interlocuteur un tantinet surpris :

« C'est une habitude que j'ai prise depuis que je pratique l'astrologie. À l'approche de chaque 6 janvier, je me rends dans un endroit différent de la planète que je calcule à l'aide de mon ordinateur astrologique. Beaucoup de personnes font comme moi. Selon un principe astrologique, le lieu où l'on passe son anniversaire est très important. Il a une influence sur ce que seront les douze prochains mois pour le sujet. C'est le retour dans le ciel du Soleil au même point que celui qu'il occupait à l'instant exact de la naissance. Ce n'est pas forcé-

ment à la même heure et le même jour que ceux de la naissance. Ce peut être la veille ou le lendemain, car l'année du calendrier officiel ne se superpose pas exactement à l'année astronomique. Nous avons arrondi à 365 jours les 365 jours un quart que le Soleil met normalement pour se retrouver, vu de la Terre, au même point. Il y a donc un léger décalage, rattrapé tous les quatre ans au moyen des années bissextiles de 366 jours. Le principe de la révolution solaire fonctionne sur l'idée de renouveau, de renaissance de l'être humain, de la fin d'un cycle et du début d'un nouveau cycle. Il s'agit donc de dresser une nouvelle carte du ciel non pour l'instant de la naissance, mais pour celui de l'anniversaire, en fonction du lieu — latitude et longitude — où l'on passe celui-ci. C'est important car le contexte planétaire change chaque année. La Lune, Vénus, toutes les autres planètes se retrouvent à des endroits différents. Le seul facteur qui soit stable et constant, c'est le Soleil. En fonction du lieu où l'on passe son anniversaire, l'Ascendant et le Milieu-du-Ciel — c'est-à-dire les axes de l'horizon et du méridien du lieu de l'anniversaire — varient, formant ainsi des angles différents avec les astres aussi bien de la naissance que de l'anniversaire. On a donc intérêt à choisir pour son anniversaire un lieu qui va former des angles harmoniques avec le reste du système solaire et avec les autres planètes. On peut ainsi influencer, peu ou prou, son année à venir en cherchant le lieu optimal où se trouver le jour de son anniversaire. C'est ce que je fais.

— Vous faites ça chaque année ?

— Oui. C'est plutôt ruineux. Mais je le fais. Cette année, c'était l'Inde ! »

Après s'être déclaré intrigué par ce principe qui semblait, disait-il, remettre en cause le déterminisme des planètes, François Mitterrand s'est alors lancé dans un très long monologue sur l'Inde, « un pays fascinant » qu'il paraissait bien connaître. À l'époque, j'ignorais que, jeune ministre de l'In-

térieur de Pierre Mendès France en 1954, il avait négocié le rattachement à l'Inde de ces fameux comptoirs — Mahé, Karikal, Chandernagor, Pondichéry — dont les noms avaient bercé nos années d'école. Par la suite, il s'était rendu à plusieurs reprises en visite officielle dans ce vaste pays où je n'avais, pour ma part, effectué que deux séjours. De la façon la plus naturelle qui soit, il se livra à une longue digression sur le fait que les Indiens construisaient certaines maisons avec des excréments d'animaux. Il était comme fasciné par ce détail : « Vous vous rendez compte, il faut quand même l'imaginer, des maisons construites de leurs mains avec des excréments ! Vous ne trouvez pas cela singulier ? » Son discours quelque peu scatologique — bien à l'image du Scorpion qu'il était ! — m'avait coupé le peu d'appétit que je pouvais avoir et je me contentai donc de l'écouter. Après ces remarques plutôt inattendues sur l'Inde, il s'est lancé dans un monologue sur lui-même après m'avoir demandé ce que je connaissais de son parcours politique et si je savais qu'il avait été le plus jeune ministre de France alors qu'il n'avait que trente ans. À vrai dire, j'ignorais presque tout de sa carrière jusqu'à son élection comme président de la République en 1981. J'étais assez inculte à l'époque sur ce sujet, ce qui l'a plutôt amusé et rassuré. Car si j'avais été incollable sur son parcours exceptionnel, il n'aurait pu me le raconter comme il le fit pendant une heure et demie dont j'ai savouré chaque instant. Un itinéraire décrit chronologiquement, avec une grande sobriété, mais où perçaient autosatisfaction et fierté, voire orgueil, le tout dans un style quasiment télégraphique ponctué de-ci, de-là par une remarque féroce sur l'un de ses contemporains. Il était sans nul doute le meilleur de ses biographes. À ce niveau-là, ce n'était plus de l'égotisme ou de l'orgueil, c'était de l'histoire, de la grande Histoire racontée par un témoin de premier plan qui ne manquait ni de lucidité ni d'esprit critique. Du grand art, admirablement servi par la

manière si particulière dont il s'exprimait, les yeux mi-clos, parfois carrément fermés, les mains jointes sur la table dans une composition quasi épiscopale. J'ai fini par appeler cela la « mimique de Mimi », sans nulle connotation péjorative ni irrespectueuse de ma part, je tiens à le préciser. Par la suite, à nombre de nos rencontres, il s'exprima de la même façon, parlant d'un ton feutré, les yeux mi-clos.

Son long monologue avait quelque chose de fascinant. J'avais le sentiment de vivre un moment aussi rare que singulier. J'étais invitée à l'Élysée par le président de la République et celui-ci, au lieu de m'interroger, me parlait de lui. Bien plus, il faisait durer l'entretien très au-delà de la limite habituelle puisque nous restâmes en tête-à-tête une heure trente très exactement. Un record, comme je l'appris par la suite. Lorsque Philippe Alexandre, mystérieusement au fait de mes rencontres élyséennes, apprit leur durée lors d'un dîner où je me trouvais à son côté, il s'exclama avec un brin de jalousie dans la voix : « Quoi ! Une heure et demie ! Mais c'est exceptionnel. François Mitterrand ne reçoit jamais les gens aussi longtemps. Ses entretiens ne dépassent guère la demi-heure. » J'avoue être tombée des nues. Dans ma naïveté, j'avais imaginé qu'en me consacrant quatre-vingt-dix minutes de son temps, le Président se comportait comme il le faisait avec tous ses interlocuteurs. À vrai dire, il a toujours procédé de la sorte avec moi, n'organisant jamais d'entretien ou de consultation inférieurs à une heure, y compris lors de la guerre du Golfe, alors que son temps lui était chichement mesuré.

Lune de ses phrases aurait dû, cependant, me faire prendre conscience du privilège qui m'était fait. À la fin de ce monologue, ne m'avait-il pas dit, comme avec regret : « Croyez-moi, j'aimerais beaucoup poursuivre notre conversation, mais quelqu'un attend dans le couloir depuis un bon moment. Je ne peux pas le faire attendre davantage. » J'appris qu'il s'agis-

sait de Jessie Jackson, candidat malheureux à l'investiture du Parti démocrate pour l'élection présidentielle américaine, le premier Noir américain à avoir brigué un tel honneur et qui effectuait alors une tournée des principales capitales européennes. C'était plutôt curieux de savoir qui était là dans le couloir en train de patienter. Qui sait, peut-être même se demandait-il avec quelle importante personnalité politique le président Mitterrand s'entretenait de sujets assez graves pour nécessiter un examen aussi approfondi ? Je me demande bien ce qu'il aurait pensé s'il avait su que le chef de l'État français racontait à une astrologue sa carrière politique ! C'était l'époque où la presse américaine tirait à boulets rouges sur Nancy Reagan, « coupable » d'avoir consulté régulièrement l'astrologue Joan Quigley pour organiser le calendrier du président américain !

Toujours est-il que cette réflexion marqua la fin de notre entretien. Je bouillais littéralement d'impatience. En somme, j'avais été invitée à prendre le petit déjeuner avec un François Mitterrand qui souhaitait visiblement faire ma connaissance. Or, il ne m'avait pratiquement posé aucune question sur moi-même (hormis, cependant, sur ma situation de famille) et encore moins sur l'astrologie, alors que cela aurait dû constituer le thème principal de notre conversation. Au lieu de cela, il m'avait raconté sa vie. J'étais plus qu'étonnée, stupéfaite. Après tout, il aurait pu se dire : « Je suis le Président, donc tout le monde me connaît. Et si quelqu'un a l'impudence d'ignorer mon parcours, je m'en moque. Je n'ai pas à m'expliquer sur qui je suis et sur ce que j'ai fait. » Lui avait procédé exactement à l'inverse, tout comme si faire ma connaissance impliquait qu'il se présentât au préalable et me remémorât par le menu tous les épisodes de sa carrière politique. Une superbe stratégie de séduction, me dis-je *in petto*, digne à la fois du Scorpion manipulateur et de la Balance avide de plaire. Et si cela était plus compliqué ? Décrire à quelqu'un

ses réalisations, son itinéraire était peut-être aussi une façon de les objectiver afin de les goûter davantage.

Néanmoins, au propre comme au figuré, j'avais l'impression de rester sur ma faim. L'estomac noué, je n'avais rien pu avaler et j'ignorais toujours ce que le Président voulait de moi. Il ne m'avait rien demandé et ne m'avait posé aucune question sur l'astrologie. C'était une situation pour le moins paradoxale et qui ne laissait pas de m'intriguer. On comprend donc qu'à la fin de cet entretien, tandis que le Président m'aidait galamment à remettre mon manteau, faisant fi de toute timidité, j'aie osé lui poser la question qui me brûlait les lèvres : « Monsieur le Président, je voudrais savoir ce qui m'a valu l'honneur d'être invitée par vous. » Sa réponse, à demi-chuchotée et accompagnée d'un sourire énigmatique, n'a pas tardé : « Vous savez, je vous suis depuis longtemps, dans les médias, dans les journaux ou à la télévision. J'observe ce que vous faites et ce que vous dites. Votre démarche m'intrigue beaucoup et j'ai eu envie d'en savoir plus. En fait, j'avais envie depuis longtemps de connaître autant la femme que l'astrologue. » Cette formule sibylline m'a laissée, elle aussi, plutôt sur ma faim. Le Président s'était exprimé courtoisement, avec un brin de galanterie auquel je ne pouvais être insensible. Il n'avait répondu que partiellement à mon interrogation. Le Scorpion énigmatique montrait le bout de son nez ... de ses pinces !

J'étais bien en peine, alors, de deviner si cette conversation aurait une suite. Certes, au moment de nous séparer, il m'avait dit d'un ton affable : « On se parle bientôt, je vous appelle la semaine prochaine. Où serez-vous, à Paris ou à Genève ? » J'ai fébrilement cherché un stylo pour lui noter mon numéro de téléphone. Bien entendu, je n'en ai pas trouvé et il m'a prêté le sien afin que je puisse griffonner mes coordonnées à Genève.

En prenant le papier, il m'a aimablement plaisanté : « Tiens,

vous vivez en Suisse ! Je vois, vous aussi, vous avez franchi la frontière. Cela doit avoir certains avantages ! » dit-il d'un air entendu. De toute évidence, il faisait allusion au fisc. Il fallait que je corrige le tir : « Absolument pas, monsieur le Président. On me fait souvent cette observation — ou bien on n'en pense pas moins —, mais mon départ en Suisse, ou plutôt mon retour (j'y vivais avec mes parents avant de monter à Paris), n'a rien à voir avec des considérations de cet ordre. En tant que citoyenne suisse, je paie mes impôts en Suisse et la fiscalité locale n'a rien à envier à la française, croyez-moi. Rien à voir avec les étrangers qui partent s'installer là-bas et qui négocient un forfait avec le fisc helvétique. Dommage pour moi, me direz-vous. Je suis à moitié Suisse. Ma famille paternelle est suisse depuis 1532. J'ai vécu, enfant, en Afrique du Nord, au Maroc, mais, quand nous avons quitté ce pays, nous sommes rentrés en Suisse et j'ai passé mon bac philo à Chambéry, puis je me suis inscrite à la Sorbonne. Et je suis restée en France pendant une vingtaine d'années. Je suis retournée en Suisse au moment de mon divorce et de la mort de mon père en 1981. Je ne voulais pas laisser ma mère seule. Cela n'a rien eu à voir avec le fisc. C'était même inscrit dans les astres car, à l'époque, j'avais Pluton sur mon Milieu-de-Ciel, ce qui annonçait une période de grand chambardement. Et ce chambardement, je l'ai connu. Pour le meilleur comme pour le pire. Le meilleur, c'était le succès fou que je connaissais alors en Allemagne et la rencontre avec mon Sagittaire. J'étais devenue la coqueluche de tous les médias. Le pire, ce fut mon divorce et la mort de mon père.

— Ce n'est tout de même pas innocent que de quitter la France en mai 1981 !

— Monsieur le Président, ne vous méprenez pas, je n'ai quitté Paris qu'en novembre 1982. Cependant, le 10 mai 1981 est une date importante pour moi comme pour vous. C'est ce jour-là que j'ai rencontré Gerhard, mon compagnon, un

journaliste autrichien venu m'interviewer — et nous sommes tombés amoureux. Cela ne s'oublie pas.

— Je vois ! C'est curieux. À chaque 10 mai, vous devez vous demander si vous allez être réélue !...

— Absolument. Vous semblez me porter chance ! Vous avez été réélu pour un second mandat de sept ans. Cela m'a rassurée. Nous nous sommes dit que nous aussi, nous allions bénéficier d'un second septennat.

— Évidemment ! Mais, dites-moi, avec tout cela, vous êtes quoi, Française ou Suissesse ?

— J'ai deux passeports.

— Et vous vous sentez quoi ? demanda le Président sur le seuil de la bibliothèque.

— Européenne, et peut-être même citoyenne du monde. C'est un réflexe normal lorsqu'on a été transplantée tant de fois. Et puis c'est le reflet de mon Ascendant en Sagittaire.

— Ah tiens, dit-il l'air pensif, en regardant le parc, ils sont ainsi, les Sagittaire ! (*Je ne pouvais pas me douter, à l'époque, qu'il pensait peut-être à sa fille Mazarine, née, elle aussi, sous ce signe fougueux et cosmopolite.*)

— Oui, ils sont à l'aise partout et surtout à l'étranger. Ils adorent les voyages. Ce sont les globe-trotters du zodiaque. »

Ce petit aparté l'avait visiblement amusé et il l'avait prolongé à dessein comme s'il avait oublié son interlocuteur suivant, le pauvre Jessie Jackson, qui devait piaffer d'impatience. Finalement, il a pris congé cependant qu'un huissier me raccompagnait jusqu'à l'entrée de l'Élysée. J'étais excitée comme une puce. C'est l'expression dont je me suis servie lorsque j'appelai Gerhard à Genève d'un bureau de tabac voisin du Palais pour lui raconter, comme promis, cette rencontre peu ordinaire. Mon compagnon était, en effet, la seule personne à qui je puisse me confier en ce moment intense. Je

ne pensais pas, alors, que ce dialogue était le premier d'une longue série d'échanges avec le Président, marquant le début d'une belle complicité.

Tout avait été si vite que c'était comme un rêve éveillé ou un mirage. Il ne me restait plus qu'à attendre. François Mitterrand avait pris congé de moi en me disant : « Je vous appelle la semaine prochaine. » C'était une formule passe-partout qui pouvait être aussi bien un engagement qu'une manière polie de mettre un terme à notre entretien. À vrai dire, j'ai longtemps cru que la seconde hypothèse était la bonne. Car le Président ne me rappela pas comme prévu. Pendant quelques mois, je n'ai eu aucune nouvelle de lui. Si je n'en ai pas vraiment éprouvé de surprise, j'en fus cependant un peu déçue. Bien sûr, par la presse, je savais qu'il se déplaçait beaucoup, tant en France qu'à l'étranger. Bientôt, je me dis que cette rencontre serait sans lendemain... sans y croire tout à fait pourtant. Le chef de l'État avait eu envie de me connaître, il m'avait rencontrée comme il rencontrait des dizaines d'autres personnes. Ce que je lui avais dit — aussi peu que ce soit avait peut-être suffi à satisfaire sa curiosité. Pourquoi m'aurait-il téléphoné à nouveau ? J'ai même pensé qu'il avait peut-être été déçu par ma discrétion et mon relatif mutisme, même s'il ne m'avait guère laissé le temps de m'exprimer. Mais comment, alors, expliquer les compliments dont il ne s'était pas montré avare à mon égard ? Même si ces questions ne me préoccupaient pas outre mesure, il m'arrivait de penser : « Pourquoi ne fait-il pas ce qu'il a dit ? Il avait l'air sincère en me promettant de m'appeler et il m'avait même demandé mon numéro de téléphone à Genève. Voilà quand même une curieuse façon d'agir ! »

Je suis passée à autre chose en me disant : « Ça viendra quand ça viendra. S'il a l'intuition de ce que je peux lui apporter, il se décidera bien à m'appeler à nouveau. » Encore fallait-il qu'il ait cette intuition et il était plutôt difficile de le

penser puisque je n'avais encore rien pu lui dire sur l'astrologie de nature à susciter chez lui un début d'intérêt. Il n'y avait aucune raison logique pour qu'il jugeât utile d'avoir recours à mes services. Et ce d'autant plus que, dans son entourage, du moins chez ses amis politiques ou ses partisans, l'astrologie n'a pas bonne presse, loin de là. Bref, on pouvait dire que toutes les conditions objectives étaient réunies pour que nos relations n'aillent pas plus loin que cette première rencontre. On m'objectera que j'aurais pu, certes, prendre mon téléphone et appeler son secrétariat. Après tout, peut-être avait-il perdu mon numéro de téléphone ? Plus tard, il me confia qu'il l'avait effectivement égaré. Je ne l'ai pas fait. Je n'avais pas à le faire. Il avait pris l'initiative de m'inviter alors que j'étais à mille lieues de penser qu'il le ferait, ce n'était donc pas à moi de solliciter un nouvel entretien. Puisqu'il ne me donnait pas de ses nouvelles, je n'allais pas faire du forcing, d'ailleurs ce n'est guère dans mon tempérament. C'est là une règle de discrétion et de réserve qu'il ne me viendrait pas à l'idée d'enfreindre avec ceux qui me font l'amitié d'avoir, occasionnellement ou régulièrement, recours à mes conseils.

Chapitre troisième : Dessinez-moi une planète

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis ce mémorable matin du 12 janvier 1989 où François Mitterrand m'avait invitée à prendre avec lui le petit déjeuner dans la bibliothèque de l'Élysée. Cette pièce, où je me trouvais à nouveau, n'avait pas changé. Dans un coin, la table était dressée. Cette fois-ci, c'était décidé, je ne bouderais pas mon plaisir. Et tant pis pour les calories ! Je piocherais allégrement dans les croissants et les pains aux raisins dont je m'étais stupidement privée la fois précédente. J'attendais depuis quelques minutes le président de la République, qui avait souhaité me rencontrer une deuxième fois. Il m'avait téléphoné à Genève pour me dire d'un ton enjoué : « Alors, quand venez-vous à Paris ? » Je lui avais donné mon planning et il m'avait dit le plus naturellement qui soit :

« Venez donc me voir. Il vous suffira de prendre rendez-vous en appelant mon secrétariat particulier, qui est prévenu. Après tant de mois, je serais ravi de vous revoir. » Visiblement, il ne se souvenait pas de la promesse qu'il m'avait faite de m'appeler huit jours après notre première entrevue. Il avait soudain décroché son téléphone comme si nous nous étions quittés la veille. À mon arrivée à Paris, j'ai immédiatement pris contact avec Marie-Claire Papegay et une date fut fixée pour octobre 1989. Cette fois, je n'ai pas eu besoin de prendre un taxi pour aller à l'Élysée. J'ai fait le chemin — quelques centaines de mètres — à pied sans me presser et ma nervosité avait baissé d'un cran, encore que... En effet, j'étais assez angoissée à l'idée de ne pouvoir répondre, pour n'y avoir pas réfléchi, aux questions pointues que le Président risquait de me poser, le concernant ou concernant la France. Je ne me souviens pas de ma tenue. Ce n'est qu'au bout de la qua-

trième rencontre que je me suis décidée à noter sur un papier ce que je portais en me disant : « Il faudrait absolument que j'évite de revenir habillée de la même façon ! » Car je m'étais bien aperçue que François Mitterrand m'examinait attentivement de la tête aux pieds. Si j'avais eu le malheur d'être vêtue comme la fois précédente, je suis persuadée qu'il n'aurait pas manqué de s'en apercevoir. Et alors, quelle honte ! Pour ce deuxième rendez-vous, j'étais donc de nouveau d'une ponctualité d'horloge. En attendant le Président, j'eus tout le loisir d'admirer la très belle bibliothèque qui ornait cette pièce. Sur les rayonnages étaient disposés des dizaines et des dizaines d'ouvrages aux reliures précieuses dont je m'efforçai de découvrir les titres. Je me souviens avoir repéré une édition du *Déclin de l'Occident* de Spengler² ainsi qu'un ouvrage de Keyserling³ intitulé *Analyse spectrale de l'Europe*. Cela me frappa car je venais juste de terminer la lecture de ce livre consacré à la psychosociologie des peuples, une discipline permettant d'éclairer certains de leurs comportements à la lumière des événements historiques. Lorsqu'il est entré dans la pièce, le Président m'a trouvée en train d'observer les livres, ce qui n'était pas pour lui déplaire. Il m'a demandé tout de go : « Vous vous intéressez aux livres ? » Je lui ai dit que oui, que j'avais toujours eu une passion pour les livres au point d'avoir voulu, lorsque j'étais adolescente, devenir libraire. Le Président semblait ignorer totalement qui j'étais. À ses yeux, un(e) astrologue était peut-être — par définition — quelqu'un de peu cultivé, de superstitieux et de primaire. Et cependant il se disait au courant de mon parcours ! Cela m'a piquée au vif et je n'ai pu m'empêcher d'ajouter : « Le saviez-

² Oswald Spengler (1880-1936), philosophe allemand, théoricien de l'historicisme, opposant au mythe du progrès une conception cyclique de l'histoire qui assimile chaque culture à un tout organique régi par les lois de la biologie : croissance, maturité et décadence.

³ Hermann von Keyserling (1880-1946), philosophe allemand partisan d'une synthèse entre les cultures occidentale et orientale.

vous, monsieur le Président, je suis une universitaire ? J'ai fait des études de lettres et, actuellement, je devrais enseigner le français au lycée. » Cela me rappelle que j'avais réagi de façon similaire lorsque Georges Pompidou, alors Premier ministre, m'avait reçue à l'hôtel Matignon à l'initiative d'amis communs, les frères Gall. La scène s'était déroulée dans la bibliothèque de Matignon et j'avais confié à Pompidou, un ancien normalien, que j'étais agrégative de grammaire. Cela l'avait fait sourire et m'avait valu cette répartie du successeur de Charles de Gaulle : « Vous êtes la plus jolie agrégative de grammaire que j'aie jamais rencontrée. » Pompidou était un Cancer aussi bon vivant que galant !

En prenant place pour le petit déjeuner, François Mitterrand fit allusion à l'ouvrage que j'avais en main lorsqu'il était entré :

« Vous connaissez Spengler ? me demanda-t-il. Il est pessimiste, mais peut-être a-t-il raison ? Qu'en pensez-vous ?

— Je trouve passionnante sa théorie cyclique de l'évolution des cultures et des civilisations. Elle rejoint totalement le principe astrologique selon lequel tout naît, évolue et meurt, y compris les empires.

— Il faudra que nous reparlions de cela. »

Il semblait apprécier que je sois capable de mener une conversation sur des sujets autres que l'astrologie. Mais c'était de cette dernière qu'il allait être enfin question lors de cette rencontre. Il se souvenait fort bien de notre première discussion et de son long monologue sur sa carrière politique. Ayant sans doute deviné ce qu'avaient été mes pensées à ce moment-là, il entendait bien dissiper tout malentendu : « Nous avons assez parlé de moi ! Je voudrais que vous m'expliquiez ce qu'est l'astrologie. Je n'y connais pas grand-chose. Comme tout le monde, j'ai quelques idées à ce sujet, mais elles peuvent être erronées. Dites-moi donc sur quoi repose

l'astrologie ? » Je lui répondis que j'étais gênée de lui faire un cours, mais que, s'il était vraiment intéressé, il me fallait bien une dizaine de minutes pour rendre le sujet intelligible. L'idée lui parut plaisante. Avec une pointe d'ironie, il me dit : « Si, si, faites-moi donc un cours. J'espère que je serai un bon élève et que je serai capable de comprendre vos explications. Si quelque chose m'échappe, je ne manquerai pas de vous demander des éclaircissements. » Sa fausse modestie me fit sourire.

C'est donc de la sorte que je me suis retrouvée à donner une leçon d'astrologie au président de la République dans un cadre somptueux. À vrai dire, j'étais bien incapable de dire si le professeur serait à la hauteur de l'élève dont on vantait partout la vive intelligence. Je jouais une partie serrée. Je savais que je devais me montrer extrêmement concise et convaincante pour retenir l'attention du Président et le persuader que, le cas échéant, mes services ne lui seraient pas inutiles dans l'exercice de ses hautes fonctions. Ayant étudié de très près le thème astral de François Mitterrand, j'avais constaté qu'il était Scorpion Ascendant Balance, ce qui n'était pas pour me faciliter la tâche. Car le Scorpion est, par définition, un sceptique, quelqu'un qui doute et s'oppose. C'était le cas de Laborit, de Malraux, de Dostoïevski et surtout de Luther, le fondateur du protestantisme, celui qui avait osé s'opposer à Rome. En tout Scorpion positif, il y a un réformateur qui sommeille. Le Scorpion a tendance à dire non à ce qui existe pour pouvoir ensuite réformer, changer le monde, pacifiquement ou non. Chez François Mitterrand, cette caractéristique était accentuée par une autre particularité de son thème astral, une opposition entre Jupiter et le Soleil. Une opposition de ce type donne des personnalités qui vivent en marge des conventions, qui font les choses à leur façon, parfois avec provocation, qui sont plus à l'aise dans l'opposition que dans l'*establishment* et qui contestent les idées reçues.

Ce qui, soit dit en passant, pouvait aussi jouer en ma faveur. Des cartésiens types, adeptes du doute méthodique — ce qui n'est pas synonyme de fermeture, quoi qu'en disent certains esprits bornés —, capables de faire table rase des idées reçues, de tout préjugé. François Mitterrand était de ceux-là, je le savais, et j'avais donc fort à faire pour le convaincre en si peu de temps du bien-fondé de l'astrologie.

J'ai donc brossé à grands traits ce qu'était « l'art royal des astres » — ainsi appelé de par sa vocation originelle à se préoccuper du sort des grands de ce monde. Un art — j'ai sciemment insisté sur ce point — qui n'a rien de commun, contrairement à certaines croyances, avec la boule de cristal, le tarot ou la lecture des lignes de la main. Un code qui s'apprend, un langage symbolique, qu'il faut parvenir à maîtriser. On ne s'improvise pas astrologue, on le devient, alors que la voyance est liée à un don lorsqu'elle est authentique, s'entend. Mariage du ciel et de la Terre, l'astrologie peut être définie comme un système d'interdépendance universelle, comme la science de l'influence — au niveau aussi bien collectif, social, tellurique, qu'au niveau individuel (physiologique, psychologique, spirituel) — du système solaire sur l'homme et tout ce qui existe ici-bas. Fondé sur les rythmes des corps célestes, rythmes rigoureux, mathématiquement prévisibles, c'est le langage, la grille bâtie au cours des siècles, qui nous lie au cosmos. « Un code de nous-mêmes, la science la plus ambitieuse qui soit », ainsi la définissait Gabriel Marcel, un philosophe chrétien dont François Mitterrand connaissait bien l'œuvre, qui ajoutait que le thème astral n'est autre que « la figure géométrique de la destinée humaine ». Sous cet angle, on peut dire de l'astrologie qu'elle est une science de la personnalité, une sorte d'algèbre du caractère et, partant, de la destinée. La cosmogonie la plus grandiose et la plus parfaite qui soit, puisqu'elle comprend toute la Création inscrite dans un ordre rigoureux, puisque mathématique (le cours des

astres) où chaque être, chaque entité a sa place dans un immense réseau de correspondances, un univers où tout est en résonance et dont le hasard semble exclu, ou du moins limité à la portion congrue.

Silencieux, François Mitterrand m'écoutait avec attention et, d'un geste, me fit comprendre que je pouvais continuer mes explications. À ce stade, tout lui paraissait clair. J'avais même l'impression qu'il prenait un certain intérêt à mes propos. Si cela lui avait paru futile ou si je m'étais embrouillée dans le fil de mes paroles, je savais qu'il n'aurait pas hésité à m'interrompre et à mettre brusquement un terme à notre entretien. Qu'il ne l'ait point fait était donc bon signe. J'ai poursuivi ma leçon en insistant sur le fait que l'astrologie, dont l'outil est le symbole, repose sur un principe d'analogie et non de ressemblance, de correspondance, d'homothétie, si l'on veut, et non sur le principe d'identité. Ce savoir obéit à une autre logique que celle du langage binaire. Visiblement, la curiosité intellectuelle du Président était en éveil :

« Que voulez-vous dire ? Y a-t-il un langage ternaire ?

— Le symbole est la pierre angulaire de l'astrologie ; c'est le symbole qui démarque l'astrologie de l'astronomie. Comme disait, je crois, Emerson : "L'astrologie, c'est l'astronomie appliquée aux affaires des hommes." Or, le symbole est essentiellement qualitatif et non quantitatif. Par ailleurs, il est plastique, pouvant recouvrir plusieurs niveaux de réalité. D'où la difficulté de l'interprétation.

— Ne pouvez-vous pas être plus concrète ? demanda le Président en fronçant le sourcil.

— Si. Prenons, par exemple, Pluton, votre planète. Elle symbolise à la fois la mort et le sexe, la renaissance, le pouvoir, la haute finance, les crises psychosomatiques (donc souvent le cancer), la pollution, les séismes (surtout avec Uranus), la violence collective (les attentats). C'est avant tout un facteur

de transformation, et c'est le contexte qui en indiquera la manifestation.

— Tout ceci ne paraît pas simple, commenta François Mitterrand.

— L'objet de l'astrologie, ai-je continué, est l'étude des rapports entre la structure, les mouvements du système solaire et leur reflet sur l'homme et plus généralement sur tout ce qui existe ici-bas, végétal, animal ou humain. Elle fournit une autre lecture de l'histoire : effectivement, il y a un sens de l'histoire, comme disent les marxistes, mais ce sens est cosmique. »

Devinant qu'il ne serait pas insensible à certaines références à des personnages connus, j'ai appelé à la rescousse notre maître à tous, Johannes Kepler :

« Johannes Kepler est le type même de l'homme de science pour les astronomes et les astrologues modernes, il tirait de l'affirmation selon laquelle "l'âme naturelle de l'homme n'est pas plus grosse qu'un point ; et, sur ce point, la forme et le caractère du ciel tout entier sont virtuellement gravés, même s'il est cent fois plus gros", l'axiome astrologique suivant : toutes les manifestations terrestres (géologiques, biologiques ou sociales) résultent d'une seule et même énergie, l'énergie cosmique, dont le référentiel de base est le système solaire. L'astrologie est une science en ce sens qu'elle s'appuie sur l'astronomie et qu'elle nécessite des calculs extrêmement précis, mais elle est aussi un art, car sur ces calculs se greffe l'interprétation, qui utilise un code, un langage bâti au cours des siècles par le biais de l'observation transmise par initiation. L'interprétation est le fruit d'un raisonnement rigoureux appliqué à un langage symbolique nécessitant une bonne dose d'intuition. En somme, l'astrologie est une science humaine. Et non une science exacte, comme on veut souvent me le faire dire, conclus-je. Car, bien que s'appuyant

sur l'astronomie, l'interprétation la sort forcément d'une logique binaire. »

Un bref coup d'œil me permit de constater que mon interlocuteur ne manifestait aucun signe d'impatience. Il attendait la suite et j'ai deviné qu'il se demandait ce à quoi je voulais en venir. Un peu de théorie ne le rebutait pas, mais, en bon politique et en Scorpion pragmatique, il se préoccupait surtout de l'application pratique de ces affirmations un tantinet abstraites. Si je voulais fixer encore son attention, il me fallait éclairer sa lanterne au moyen de quelques exemples concrets, en lui parlant du thème astral d'un individu⁴ « Même les plus farouches adversaires de l'astrologie, continuai-je, devraient faire établir leur thème astral, ne serait-ce que pour parler de l'astrologie en connaissance de cause au lieu de la condamner à partir d'*a priori* arbitraires. En même temps, cela chatouillerait — agréablement ou non — leur ego car l'analyse astrale est un vrai rayon laser de la personnalité ! »

J'ai donc expliqué à François Mitterrand comment l'on établissait le thème astral d'un individu, cette « figure géométrique de la destinée humaine ». C'est, lui ai-je dit, « une représentation graphique et stylisée, schématisée, de la position sur le zodiaque (qui n'est autre que l'écliptique) des dix planètes du système solaire actuellement connues (ou plutôt des huit planètes, auxquelles s'ajoutent les deux « lumineuses » : le Soleil et la Lune), et ce, en prenant la Terre pour épicycle des influx planétaires. Il s'agit de fixer en somme la

⁴ Cet événement est en général une naissance humaine, mais on peut aussi calculer le ciel d'une entreprise ou d'un pays — voire d'un produit, d'un livre, d'un film, d'un bateau, etc. — puisque l'astrologie part du principe que tout ce qui existe ici-bas, toute entité, vivante ou non, a une trajectoire à accomplir, avec une naissance, une croissance et une fin. Cela signifie qu'un astrologue doit être capable de déterminer les caractéristiques innées et l'évolution probable de tout être, chose ou événement qui vient à naître.

photographie des positions des astres orientés pour un lieu et un moment privilégiés, ceux de la naissance ».

À ce stade de la leçon, François Mitterrand m'interrompt pour me poser une question d'importance : « Sur quel principe philosophique de base cela repose-t-il ? » Je lui ai rétorqué que l'astrologie reposait sur la qualité du temps. Elle part du principe que chaque instant est porteur d'une certaine qualité de temps et que cette qualité varie constamment. La vie nous montre — aussi bien à travers la soudaineté des catastrophes et accidents que des événements heureux — que tout peut basculer d'un instant à l'autre, que la qualité de la vie n'est pas linéaire. Chaque instant véhicule donc une qualité différente de temps. C'est le premier postulat. Le second, c'est que tout est en germe, tout est en puissance dans le commencement de chaque chose, de chaque être, de chaque entité. Lorsqu'un enfant naît, il est comme bombardé par un faisceau d'influx cosmiques à la manière dont est impressionnée la plaque sensible d'un appareil photographique lorsqu'elle se trouve exposée à la lumière. Il est alors imprégné de vibrations cosmiques, en relation avec les harmonies et les dissonances planétaires du moment qui lui donnent sa signature originale, unique même, comme l'avait si bien vu Paracelse, ce grand médecin et astrologue du XVI^e siècle. Car aucune configuration céleste ne se reproduit jamais exactement. Chacun de nous est semblable à un disque sur lequel se grefferait une musique céleste et unique. Ou encore à une carte à puce programmée d'après les énergies planétaires — harmoniques et dissonantes — qui ont présidé à notre naissance et par rapport auxquelles nous continuerons de vibrer tout au long de notre vie.

« Je suppose, m'interrompt le Président, qu'il s'agit là d'une hypothèse. A-t-on une explication du mécanisme de cette influence astrale ?

— On la constate par l'expérience, mais pour l'instant il n'y

a que des hypothèses. Un astronome anglais, sir Percy Seymour, a exposé en 1992, lors des premières Rencontres européennes d'astrologie, sa théorie explicative de l'influence astrale fondée sur le phénomène de résonance.»

Nouvelle interruption de mon élève :

« Intéressante hypothèse... Mais par ailleurs des milliers d'enfants naissent chaque jour à la même heure et à la même minute ! Non ? Alors... ?

Le Président me défie en souriant, la lèvre retroussée en une moue bien typique du personnage. Décidément, il est très attentif. Fort heureusement, j'avais ma réponse toute prête : « Bien sûr, mais ils naissent rarement en un même lieu au même instant. Cela arrive pourtant, c'est le cas des jumeaux cosmiques. Tant que l'on n'a pas particularisé le graphique natal en fonction des coordonnées terrestres, ce thème sera celui de toute personne née n'importe où sur la Terre ce jour-là. Pour le personnaliser, il faut tenir compte des mouvements de rotation de la Terre et des autres planètes de notre système, car la physionomie du ciel relatif à un point donné du globe varie sans cesse. Il faut donc orienter le ciel de naissance, c'est-à-dire en calculer les axes, à savoir l'Ascendant et le Milieu-du-Ciel, coordonnées terrestres du thème, qui ne sont autres, respectivement, que l'horizon oriental et le méridien du lieu de naissance. Tout cela est assez technique. Mais, si vous le souhaitez...

— Allez-y, j'aimerais comprendre... si je peux ! ajouta-t-il d'un ton légèrement espiègle.

— Donc, dis-je, pour la « domification » — c'est le calcul des Maisons, comme son nom l'indique —, il faut retrouver, par-delà l'heure légale donnée, la vraie heure locale de naissance (par rapport au méridien de Greenwich) à laquelle il faut ajouter l'heure sidérale du jour donnée par les éphémérides. La somme représente le temps sidéral de naissance au

moyen duquel il est facile, à l'aide de tables des Maisons, de trouver l'Ascendant et les pointes ou cuspidés (début) des autres Maisons ou secteurs. Les Maisons dérivent du point Ascendant et divisent le ciel en douze portions. Les planètes déjà placées sont ainsi orientées par ces vecteurs que représentent l'Ascendant et le Milieu-du-Ciel et prennent, suivant leur emplacement, des significations particulières⁵ reflétant toutes un domaine particulier de l'existence — l'ego, les enfants, l'argent, la santé, la mort, le mariage, etc. Heureuse-

⁵ Voici la liste des significations attribuées à ces secteurs ou Maisons :

Maison I: le moi apparent, la constitution et la morphologie, le tempérament ;

Maison II: les finances, les biens matériels acquis ;

Maison III: l'entourage du natif, frères, sœurs ; les communications avec le monde extérieur (déplacements, écrits) ; la pensée consciente, les études ;

Maison IV: la famille, le foyer, les origines, l'enfance et la vieillesse, la nation ;

Maison V: les créations (amours, créations artistiques, progéniture), les plaisirs et loisirs, le sport, les gains par le jeu ;

Maison VI: les limitations du sujet (santé et travail quotidien), les subordonnés, les animaux domestiques, les maladies aiguës ; Maison VII: les associations (professionnelles et privées), le mariage, les ennemis déclarés, l'action sociale ;

Maison VIII: les crises et métamorphoses du sujet, la mort, les héritages, le sexe, l'argent du conjoint ou de l'associé ;

Maison IX: les voyages aussi bien de l'esprit que dans l'espace, les conceptions philosophiques et l'étranger, le psychisme ;

Maison X: la carrière et les honneurs, le destin, la vocation professionnelle ;

Maison XI: les aspirations de l'être, ses amitiés, les protections puissantes, les projets ;

Maison XII: les épreuves, la vie secrète, les ennemis sournois, le crime, les hôpitaux, les maladies chroniques.

Pour plus de détails, se reporter à Elizabeth Teissier, *L'Astrologie, science du XXI^e siècle. Postulat, preuves, perspectives*, Editions traditionnelles/Editiono1, 1991, ou à l'encyclopédie illustrée *AstrologiePassion*, Hachette Littérature, 1992, ouvrage collectif dirigé par Elizabeth Teissier.

ment, aujourd'hui, les astrologues utilisent des ordinateurs pour leurs calculs astronomiques.

—Vous travaillez bien sûr sur ordinateur? s'enquit le Président.

—Oui, depuis 1976 où j'ai acquis un des premiers micro-ordinateurs américains. Sans cette aide, je n'aurais jamais le temps matériel pour faire toutes mes prévisions, notamment celles qui concernent les nations, les pays, le monde... »

François Mitterrand m'interrompt :

« Est-ce là la figure que l'astrologue va interpréter ? »

À quoi je répondis, continuant mon cours :

« À vrai dire, la situation des planètes dans le zodiaque et dans les Maisons n'est pas la seule à jouer dans l'interprétation du thème. Il y a la foule des aspects à analyser, aspects qui sont, comme les définit Kepler, "des angles formés par les rayons émanés de deux planètes et qui, se rencontrant à la Terre, ont la propriété d'exercer quelque influence naturelle". Le zodiaque est en effet une ceinture céleste, bande de 17 degrés de large, qui n'est autre que la trajectoire des planètes autour du Soleil (l'écliptique, ou parcours apparent du Soleil, partage cette ceinture dans sa largeur). Le zodiaque est donc un cercle de 360 degrés, divisé en douze signes de 30 degrés chacun, en partant du point vernal, qui se place à l'équinoxe de printemps et représente le degré zéro du Bélier. Le Soleil mettra une année (vu de la Terre) pour parcourir ce ruban céleste. Or, le zodiaque subit très tôt dans l'Antiquité une division duodénaire. Et, sous l'effet des théories pythagoriciennes, on le divisa par les diviseurs 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8. Cela donna des angles de 180 degrés pour ce qu'on appelle l'opposition (2), de 120 degrés pour le trigone (3), de 90 degrés pour le carré (4), de 60 degrés pour le sextil (6). Les autres divisions sont considérées comme des aspects mineurs. L'opposition et le carré sont traditionnellement néfastes parce que

ce sont des aspects de tension, de conflit, tandis que le sextil et le trigone sont traditionnellement harmoniques. Quant à la conjonction (superposition de deux planètes dans le ciel), il s'agit de l'aspect le plus fort — et c'est logique —, qui correspond à un angle de 0 degré ; sa valeur, positive ou négative, dépend de la nature des planètes en jeu. Ce sont là les aspects majeurs qui forment la base de l'analyse d'une carte astrale...

— Eh bien, s'exclama le Président, tout cela n'a pas l'air simple. On peut se demander pourquoi, alors qu'elle se fonde sur un ordre mathématique aussi rigoureux, l'astrologie a, de nos jours, une image aussi peu sérieuse, aussi primaire même... Non ?

— Cela fut ma grande interrogation lorsque je fis connaissance en profondeur de l'astrologie. La réponse est complexe mais surtout d'ordre socioculturel, voire d'ordre politique, puisque c'est l'interdiction de l'enseigner décrétée en 1666 qui a plongé cet art extraordinaire dans la clandestinité et le mépris. En effet, n'importe qui peut se décréter astrologue et exercer un pouvoir autour de soi. C'est grave. Par ailleurs, on ne connaît, par les médias, que la pointe de l'iceberg, c'est-à-dire l'astrologie solaire. Or, le soleil ne représente que l'un des facteurs de l'influence du système solaire — même s'il s'agit du facteur essentiel. Nous évoquions Kayserling tout à l'heure, et son analyse des peuples européens. Dire que tout Bélier est, forcément, le prototype de la virilité et du courage est aussi vrai que d'affirmer que tout Allemand correspond à l'étiquette simplificatrice de "laborieux, sérieux, efficace". C'est aussi réducteur. »

Durant cette leçon, qui avait dépassé très nettement le temps initialement prévu, François Mitterrand s'était montré fort bon élève. Lui qui avait été si loquace lors de notre précédente rencontre et avait pratiquement monopolisé la parole, avait écouté en silence et avec une extraordinaire capacité d'attention mes explications. J'étais persuadée qu'il les avait

parfaitement comprises. Il m'avait interrompue de rares fois pour des remarques destinées à clarifier ce que je disais. J'ai senti que, sans remettre en cause le bien-fondé de ma « démonstration », il désirait avoir quelques éclaircissements et précisions supplémentaires. La première question qui lui vint alors sur les lèvres ne m'a pas surprise. Car certains de ses pairs me l'avaient déjà posée avant lui lors de nos premiers entretiens et je savais qu'elle était destinée à lever leurs dernières réticences :

« Tout cela est très intéressant ! Mais est-ce que ça marche ? » François Mitterrand était donc comme les autres chefs d'État et comme bon nombre de ses concitoyens : pragmatique avant tout ! Et il avait raison : à quoi bon les plus belles théories si elles sont contredites par l'expérience ?

« Monsieur le Président, si ça ne marchait pas, il y a longtemps que j'aurais abandonné !

— Votre réponse me plaît. Vous n'écartez pas la possibilité que cela puisse ne pas marcher. Si cela avait été le cas, vous en auriez certainement tiré les conséquences. C'est assez amusant. Je vais finir par croire que vous êtes, vous aussi, une sceptique.

— C'est bien vu. Je ne suis pas née astrologue, je le suis devenue. Mes confrères ou mes consœurs pourraient vous faire la même réponse. Je suis passée par une longue période de scepticisme comme beaucoup d'autres. Et, aujourd'hui encore, j'attends constamment de l'astrologie qu'elle me fournisse de nouvelles preuves. La difficulté, au début, c'est cette nécessité d'une révolution philosophique.

— Comment cela ? (*François Mitterrand était visiblement intrigué.*)

— Oui, on a du mal, nourris que nous sommes en Occident de la sacro-sainte notion de libre arbitre, à accepter ce déterminisme astral. Je ne dirais pas que j'ai eu la révélation, mais

l'expérience m'a prouvé que saint Thomas d'Aquin n'avait pas tort d'affirmer : « Les corps célestes sont la cause de tout ce qui se produit dans ce monde sublunaire ; ils agissent indirectement sur les actions humaines, mais tous les effets qu'ils produisent ne sont pas inévitables. Or, nous autres chrétiens avons été élevés dans la conviction que nous sommes totalement libres — donc responsables — dans le choix du bien et du mal. L'astrologie, comme d'ailleurs la psychanalyse, affirme que nous agissons en fonction de certains schémas — innés pour l'astrologie, acquis pour la psychanalyse — qui non seulement nous différencient les uns des autres, mais nous privent de notre libre-arbitre.

— Alors, justement, que devient notre liberté dans tout cela ? demanda le Président.

— Je vous répondrai en citant Spinoza : « Nous ne nous croyons libres que parce que nous ignorons les causes qui nous font agir. »

— Autrement dit, conclut François Mitterrand, selon vous, nous ne sommes pas libres, mais totalement déterminés ?

— Conditionnés, oui ; déterminés, non, répondis-je. Je crois que notre espace de liberté croît avec notre conscience du monde et, surtout, de soi et que, par la connaissance de nos limitations (indiquées par notre ciel natal), nous pouvons sinon les abolir, du moins les faire reculer. Connaissez-vous l'anecdote de la mouche d'Einstein ?

— Non, répliqua le Président.

— La voici : une mouche volette librement de-ci, de-là, ivre de liberté. Elle se pose sur un banc, puis sur la vitre, etc. Mais elle ignore qu'elle se trouve dans un compartiment de train qui roule de Paris à Marseille. Notre liberté ressemble à cela, dis-je.

— Jolie parabole, et qui fait réfléchir... En tout cas, si ça marche, c'est vraiment intéressant ! »

Il ne démodait pas de son idée mais avait encore une objection :

« Vous m'avez parlé de la position des planètes, qu'on peut calculer sans erreur. Comment se fait-il alors que les astrologues ne fassent pas tous les mêmes prévisions à partir d'une même carte astrale ? On m'a dit que vous étiez souvent en désaccord les uns avec les autres. Ce n'est pas un reproche, c'est un constat.

— Vous avez raison de m'opposer cet argument, mais on peut faire le même constat en médecine, en psychologie, en économie politique, en graphologie, dans tous les sciences humaines qui, ayant pour objet l'homme, essentiellement multiple, sont aussi un art. Pour l'interprétation du thème — opération longue, minutieuse et subtile, où l'intuition coiffe à chaque instant les données mathématiques, où elle trie dans l'entremêlement des aspects, parmi d'innombrables combinaisons possibles, les significations les plus probables —, l'astrologue doit faire appel à des ressources contradictoires mais qui sont complémentaires. Je veux parler de cette nécessité qui incombe à l'astrologue de cumuler en lui et d'utiliser à la fois l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse que le Gémeaux Pascal a distingués avec subtilité, lui qui possédait les deux. D'où la conclusion suivante : l'astrologie appliquée vaut ce que vaut, professionnellement et humainement, l'astrologue qui l'applique. Cela n'est pas particulier à l'astrologie, c'est également le fait de la médecine ; il y a, vous le savez, de bons et de mauvais médecins — alors même qu'ils ont une formation identique. Nul ne songerait à incriminer la médecine en général si l'un a raison et si l'autre a tort. C'est aussi le cas de toutes les sciences qui touchent à la psyché humaine, dans lesquelles la personnalité du praticien joue un rôle primordial. Dans la synthèse nécessaire à l'interprétation du thème se pose le problème de la hiérarchisation, autrement dit de la valorisation respective des divers aspects,

souvent contradictoires, que l'astrologue découvre au fil de son analyse. Or nous touchons là, peut-être, au problème le plus fondamental d'une bonne analyse astro-psychologique. L'erreur, dans ce domaine, est analogue à celle du portraitiste qui caricaturerait son modèle, allongeant par exemple démesurément le nez au détriment de l'importance de la bouche. C'est là, soit dit en passant, le danger des interprétations par programme informatique. Malheureusement, ce dernier ne fait la plupart du temps aucun dosage entre différentes valeurs, se contentant d'exposer les facteurs en présence, sans établir de hiérarchie.

— Donc, finalement, tout dépend du praticien, de l'astrologue ?

— Tout à fait. Il y a l'Astrologie avec un grand A et l'astrologue avec un petit *a*, un homme ou une femme, un être petit et limité qui, avec ses faibles neurones, tente d'élaborer une synthèse forcément imparfaite et maladroite. Les règles, le raisonnement, les évaluations doivent être au service de l'intuition et de l'inspiration ; la pesanteur des outils, ces semelles de plomb, doit être dépassée pour atteindre à la légèreté de la réalité subtile, semblable à un papillon. Il se trouve que ces semelles de plomb pèsent plus ou moins lourd selon le praticien et, pour un même praticien, suivant le moment ! C'est un fait, certains sont plus intuitifs que d'autres. Cela dit, pour répondre concrètement à votre observation, les astrologues compétents qui aboutissent aux mêmes conclusions, cela existe, heureusement !

— Et si je vous demandais, là, tout de go, de faire preuve d'intuition ? Comment se présentent pour moi les semaines à venir ? Comment je vais, moi, et comment va la France ?

— Monsieur le Président, en ce qui concerne la France, je ne puis vous répondre comme cela, au débotté. J'ai analysé le climat astral pour la France dans mon dernier livre annuel, qui

vient de sortir et que je vous ai apporté. Vous y trouverez d'ailleurs également une analyse de votre année 1990, monsieur le Président. Si, ensuite, vous avez des questions à me poser, ou des aspects particuliers à me faire préciser, vous savez que je suis à votre disposition. »

Je pense que cette réponse plutôt franche de ma part a satisfait François Mitterrand. Lorsque j'y repense aujourd'hui, je me demande aussi si ma comparaison entre les astrologues et les médecins capables d'établir des prévisions ou des diagnostics différents n'a pas joué, chez cet homme déjà atteint par la maladie, un rôle déterminant. Il est vrai que j'avais excité son intérêt en abordant, durant ce deuxième entretien, deux autres points. Faute de pouvoir lui parler comme cela, à brûle-pourpoint et avec précision, de la France et de ce qui l'attendait exactement dans les mois à venir, je lui ai commenté une carte du ciel de la Cinquième République, ce régime né le 6 octobre 1958 à Paris à 18 h 21, un régime qu'il avait beaucoup combattu avant d'en prendre la tête durant deux septennats. Dans ce ciel, Soleil/Lunel Ascendant/Part de Fortune forment un carré complet, ce qu'on peut interpréter, en l'occurrence, comme une crise d'identité latente du peuple, de la France profonde, divisée par une endémique opposition. En fait, toutes les planètes se trouvant pratiquement dans les secteurs VI (peuple) et VII (opposition ouverte), on pouvait conclure, à côté d'un inconfort chronique de cette entité, que la France avait, depuis 1958, pour objectif — et pour tare congénitale ? — de s'accomplir à travers l'opposition et le déchirement. En outre, il apparaissait :

— une certaine morosité naturelle (Lune quinconce Saturne) ;

— du machisme ou une misogynie certaine en ce qui concerne l'accès aux postes en vue du sexe faible (Vénus carré Milieu-du-Ciel) ;

— une intéressante ambivalence entre, d'une part, un moi collectif (l'identité des Français pris en bloc) artiste et esthète (voir la haute couture française de renommée mondiale), bienveillant et généreux, libertaire et tolérant, reflet probable d'une vocation d'ouverture à l'extérieur, d'accueil aux étrangers (tout cela en fonction de Soleil / Vénus en Balance), et, d'autre part, un tempérament fougueux, grande gueule, revendicateur, égocentrique, enthousiaste et intolérant dû à l'Ascendant en Bélier, signe de feu ;

— une fantastique énergie, une belle créativité qui s'exporte à l'étranger (triangle en signes de feu) ;

— une vocation innovatrice de la jeunesse, très créative, mais également chroniquement en révolte (Uranus en Maison V) ;

— le souci de son image et de sa réputation à l'étranger, des visées ambitieuses, un goût marqué pour la politique et, paradoxalement, pour les régimes peu ou prou autocratiques ; une relative autorité auprès des pays voisins (Milieu-du-Ciel en Capricorne) ;

— des rentrées d'argent en rapport avec l'art, la beauté [l'industrie du luxe] (Vénus trigone Mars) ;

— une foi remarquable en ses capacités réformatrices et en elle-même, et un talent extraordinaire à rebondir, à repartir sur de nouvelles bases Jupiter / Neptune sextil Pluton).

En étudiant de près ce ciel de la Cinquième République et en le comparant à celui de mon interlocuteur, j'y trouvai confirmation d'une chose spectaculaire qui m'a personnellement beaucoup étonnée au fur et à mesure que j'avais dans mon art : un homme politique ne parvient pas à un poste de première importance s'il ne porte pas dans son thème natal des configurations identiques ou en résonance (angles ou aspects exacts) avec le ciel de son pays. Mieux : les relations entre ces points de contact exacts dans les thèmes respec-

tifs fournissent de précieux renseignements sur l'apport final dudit responsable à son pays et sur les événements futurs impliquant les deux entités. Or, en ce qui concernait François Mitterrand, les choses étaient simples : son Soleil (en Scorpion) se plaçait sur la fatidique conjonction Jupiter / Neptune de la France, ni plus ni moins symbolique de l'identité républicaine, puisque quatre des cinq Républiques contiennent dans le ciel de leur Constitution cette même conjonction (qui se produit tous les treize ans seulement). Son Ascendant (en Balance) se superposait au tandem Soleil / Mercure du pays ! Signes cosmiques certains que les deux entités entretenaient de mystérieuses mais puissantes connexions. La Lune de François Mitterrand se superposait au Nœud Nord du pays, indiquant que notre président sentait bien quelles étaient les ultimes aspirations de la France, le but vers lequel elle devait se diriger. Il est vrai qu'il y avait là tension, car ce point commun était dissonant dans les deux thèmes, suscitant des difficultés et des malentendus ; et puis les deux Uranus en opposition exacte suggéraient qu'il y avait attraction et dialogue avec la jeunesse, mais orientations finales ou objectifs différents. Pourtant, tout compte fait, entre ces deux ciels, les affinités étaient là, puissantes, preuve évidente que ces deux entités avaient un bout de chemin à parcourir de concert.

Je pense que mon interlocuteur fut également sensible à ce que je lui appris, par la suite, des résonances cosmiques entre le général de Gaulle et la France. L'ancien chef de la France libre, qui était Scorpion / Balance comme François Mitterrand (Ascendant au même degré du zodiaque : une chance sur 360 !) avait son Jupiter -la loi- en carré (conflit) avec la fameuse conjonction Jupiter / Neptune typique de la France, ce qui expliquait à la fois sa légendaire et héroïque désobéissance en juin 1940 et, dans une moindre mesure, sa démission après l'échec de son référendum sur la réforme du Sénat et la régionalisation en avril 1969. À noter que le Ju-

piter de De Gaulle était en dissonance avec celui de François Mitterrand, ce qui pouvait expliquer la rivalité latente qui les opposait. En tout cas, cette étude du ciel de la Cinquième République et de ceux de Charles de Gaulle et de François Mitterrand en ce qui touchait à leurs résonances planétaires avec leur pays montrait qu'il y a effectivement un sens (cosmique) de l'Histoire et que l'astrologie n'était pas, dès lors, à négliger pour la conduite des affaires de la France.

Le dernier point de notre entretien contribua à confirmer François Mitterrand dans cette idée. Je l'ai dit, cette deuxième rencontre se situait en octobre 1989, peu de temps avant la chute du mur de Berlin, qui, conjointement à d'autres facteurs, allait, par ricochets successifs, provoquer l'effondrement de tout le bloc socialiste. Or il se trouvait que, dès septembre 1980, j'avais, dans une interview accordée au *Figaro-Magazine*, prévu un effondrement, à tout le moins une grande mutation du monde communiste en 1989. Je m'étais fondée, pour ce faire, sur une analyse des grands cycles planétaires qui scandent le rythme du devenir collectif. Un cycle planétaire représente le temps que mettent deux astres, après une conjonction, pour revenir se fondre dans une autre conjonction. Il se décompose en plusieurs étapes : sextil, aspect facile et de développement du climat né lors de la conjonction ; carré ou quadrature, aspect de tension amenant une crise du processus ou de l'entité ; trigone, aspect d'épanouissement et de chance ; la mi-temps (ou opposition) qui constitue une période de défi, de conflit des forces symbolisées par lesdits astres — il y a remise en question, voire éclatement du phénomène né avec la conjonction. Après cette phase évolutive commence la phase involutive : le cycle se referme progressivement avec, de nouveau, un trigone facile, un carré problématique ou de choix, un dernier sextil constructif jusqu'à la nouvelle conjonction, achevant le processus commencé lors de la première, ou du moins inaugurant un autre cycle.

Or l'URSS, régie par le cycle Saturne/Neptune (présent dans son ciel natal érigé pour le 8 novembre 1917, à 2 h 12, à Moscou) laissait entrevoir l'existence de trois conjonctions déterminant son histoire :

— 1917: première conjonction. L'URSS naît avec une conjonction Saturne/Neptune dans le ciel — un cycle de trente-six ans, auquel elle va désormais vibrer ;

— 1953: deuxième conjonction. Staline meurt, ce qui instaure une nouvelle période en URSS. Des émeutes sanglantes éclatent à Berlin-Est ;

— 1979 (décembre): sesqui-carré (135°), aspect mineur dysharmonique : invasion de l'Afghanistan ;

— 1989: troisième conjonction. Fin d'un cycle de trente-six ans. Probabilité de fortes turbulences.

Sur la foi de ces informations, j'avais évoqué, avec François Mitterrand, lors de notre rencontre d'octobre 1989, ce qui avait paru en 1980 dans le *Figaro-Magazine* et que j'avais repris dans *Votre horoscope 1989* en affirmant qu'en novembre, au moment de la pleine Lune, c'est-à-dire vers le 13 novembre, l'on se trouverait dans une situation similaire à celle de juillet 1789 lors de la prise de la Bastille, car les gens descendraient dans la rue sous l'impact d'une configuration extrêmement explosive qui pousserait les gens à une révolte collective, à une insurrection massive.

Or, quelques semaines après notre rencontre, l'Allemagne de l'Est était le théâtre d'immenses manifestations populaires dirigées contre Erich Honecker, le tout-puissant secrétaire général du SED (Parti socialiste unifié d'Allemagne), qui devaient aboutir à la démission de celui-ci et à son remplacement par Karl Modrow. Ce dernier, dans la nuit du 9 au 10 novembre 1989, prenait la décision historique d'ouvrir le mur de Berlin et d'abolir ainsi le rideau de fer qui séparait, depuis des décennies, l'Est et l'Ouest.

Sur le moment, je n'avais guère eu le temps de repenser à ma conversation à ce sujet avec François Mitterrand en octobre 1989. Lui, au contraire, s'en souvenait parfaitement et, à notre rencontre suivante, en janvier 1990, il ne manqua pas de me recevoir en me lançant avec une pointe de cet humour qui le caractérisait :

« Bravo, ma chère ! Vous aviez vu juste, vous aviez mis dans le mille pour le mur de Berlin ! Étonnant ! Vous ne seriez pas voyante par hasard ? Finalement, l'astrologie, ça a l'air de marcher ! »

Et d'ajouter cette petite phrase rituelle qui allait devenir le leitmotiv par lequel il allait m'accueillir quasiment chaque fois :

« Alors, dites-moi, chère amie : comment je vais, moi, et comment va la France... ? »

Nous n'en étions pas là à la fin de ce petit déjeuner en octobre 1989, mais je savais, cette fois-ci avec une quasi certitude, que nous nous reverrions. Lorsqu'en prenant congé le Président me dit : « À bientôt, je vous appelle un de ces jours », j'étais convaincue que les choses se passeraient autrement qu'après le 12 janvier 1989, date que j'avais pensé, à tort, marquer le début et la fin de nos relations.

En remontant la rue Saint-Honoré vers la place des Ternes, à proximité de laquelle je vivais alors, je me souviens m'être promis une chose, après m'être remémorée les détails de ce petit déjeuner. La première fois, nouée par le trac et l'émotion, je n'avais pratiquement pas touché aux viennoiseries. Cette fois-ci, je n'en avais pas eu le temps, tout occupée que j'étais à professer un cours magistral sur l'astrologie ! J'avais donc une revanche à prendre sur quelques croissants, pains au chocolat et pains aux raisins qui m'avaient narguée jusque'ici.

Chapitre quatrième : Comment je vais, moi, et comment va la France ?

« Comment je vais, moi, et comment va la France ? », François Mitterrand m'accueillait inévitablement par ces questions, parfois inversées, à presque chacune de nos rencontres, à chacun de nos entretiens téléphoniques. Il était avide de savoir ce que l'étude des astres laissait entrevoir, à court et moyen terme, comme perspectives politiques et personnelles. Le portrait que j'avais brossé de lui à partir de son thème astral de naissance (cf. Annexe) lui avait paru suffisamment convaincant pour qu'il fit appel à mes services concernant plusieurs personnalités politiques, de la majorité comme de l'opposition, dont il entendait peut-être favoriser ou freiner l'ascension... C'est ainsi que, très vite, il me demanda d'établir le thème de son Premier ministre, Michel Rocard, envers lequel — ce n'est pas trahir un secret que de le dire — il éprouvait des sentiments mitigés. Nous eûmes l'occasion, si mes souvenirs sont bons, d'aborder ce sujet lors de notre rencontre du 23 janvier 1991. J'avais soigneusement préparé un petit laïus sur son Premier ministre en m'efforçant d'analyser ce qui, dans leurs thèmes astraux respectifs, pouvait rapprocher ou séparer les deux hommes. Attentif à mes propos, François Mitterrand me laissa d'abord parler :

« Monsieur le Président, Michel Rocard est un Lion Ascendant Balance puisqu'il est né le 23 août 1930 à Paris à 8 heures précises. Il s'agit d'une personnalité diaprée de multiples facettes de la nature humaine. Autrement dit, Michel Rocard est en résonance psychologique avec un éventail humain très large, il est apte à comprendre un grand nombre d'êtres très différents. Cependant, cela ne veut pas dire que ces composantes planétaires se marient toujours de façon harmonieuse

dans sa propre psyché. Par ordre décroissant, on trouve les composantes Soleil/Vénus/Mercure/Lune/Mars/Jupiter/Saturne/Pluton, qui forment une dominante aussi multiple que rare.

Le Lion, bien qu'égoцентриque — il aime à s'entourer d'une cour — est tout sauf mesquin. Magnanime, généreux parfois jusqu'à l'ostentation, il a le geste large et ne s'arrête pas aux détails fastidieux — il les laisse à la Vierge tatillonne. Il a l'esprit synthétique, allant d'emblée à l'essentiel. Fier, parfois orgueilleux, il souffre plus que quiconque des critiques, que d'ailleurs il ne pardonne guère, et les blessures d'amour-propre lui sont douloureuses. Perfectionniste et en quête de son idéal du moi, le Solaire est doté d'une vive conscience de sa valeur et de sa dignité; même s'il a une fonction modeste dans la société, il l'accomplira avec un sérieux frisant la solennité, parfois avec condescendance ou arrogance. La distance qu'il affiche, et qui n'est souvent qu'un subtil mélange d'orgueil et de pudeur, peut lui aliéner certaines sympathies. On le traitera d'élitiste et il est vrai qu'il est rarement proche de la plèbe — est-ce cette distance d'intellectuel qui éloigne de Michel Rocard un certain électorat de gauche qui se retrouve davantage en Tapie? Celui-ci est en effet son antithèse faite homme, y compris du point de vue astrologique, puisqu'il est né sous le signe opposé, le Verseau. Enfin, disons que le Solaire n'est guère enclin au compromis — sauf lorsque c'est l'effet de sa magnanimité. N'est-ce pas le Lion Claudel qui disait avec mépris: «La tolérance, il y a des maisons pour cela»?

Comme vous, monsieur le Président, Michel Rocard est un Vénusien par son Ascendant en Balance, régi par cet astre. Conclusion: sens esthétique, goût de l'harmonie, du partage et du dialogue, esprit d'équité et de justice sociale, altruisme, bonté, amabilité sont les mots clés de ce type humain pour lequel l'amour, l'affection, l'amitié sont des moteurs dans

l'existence. Quant au Mercurien, bornons-nous à en donner, là aussi, les mots-clés: médiation, communication, curiosité tous azimuts, intelligence, tempérament nerveux, agilité mentale et physique. Deux planètes, Jupiter et Pluton, culminent au Milieu-du-Ciel en Cancer, ce qui donne une composante lunaire au psychisme de Michel Rocard. D'où sensibilité à fleur de peau, forte réceptivité aux ambiances, susceptibilité, sens de la famille et des origines. À noter que le Lunaire est aussi introverti que le Solaire (Lion) est extraverti, ce qui introduit déjà une tension en Michel Rocard, tiraillé entre le goût de la représentation du Lion (encore accentué par sa composante jupitérienne) et son inclination à la réserve et la pudeur du Lunaire, un peu comme chez Jacques Delors, cocktail inverse car Cancer à forte dominante solaire.

Le Martien connote en Michel Rocard l'homme de lutte (cette planète culmine au Milieu-du-Ciel, indiquant une vocation combative). Cette lutte, fondamentale pour Michel Rocard, est alimentée par ses aspirations généreuses et humanitaires. Mars se plaçant dans un signe d'air (Gémeaux), il s'agit d'un combat d'idées, combat omniprésent dans l'existence. La communication se fait à travers la contradiction, l'affrontement, la guerre intellectuelle dont Michel Rocard est le terrain et jusqu'à un certain point la victime.

— Intéressant, cela! m'interrompit François Mitterrand. Continuez, chère amie, m'encourage le Président, les mains jointes, la mine pensive.

— Le Saturnien, enfin, reflète le solitaire, l'ambitieux en politique, l'esprit rigoureux et rationnel, soucieux d'objectivité, l'homme à la recherche de la vérité, la patience et la ténacité. Placé dans le secteur familial comme dans le cas de Pasqua, cette planète qui symbolise aussi restriction, limitation et froideur laisse à penser que l'enfance de Michel Rocard ne fut pas la phase la plus folichonne de son existence. À noter que les Saturniens sont souvent trop mûrs dans

l'enfance et l'adolescence et qu'inversement, ils conservent très longtemps leur jeunesse que, d'ailleurs, ils découvrent et exploitent souvent sur le tard ! En d'autres termes, ils sont souvent de jeunes vieux pour devenir des vieux jeunes (voir Marlène Dietrich, Cary Grant ou Charles Aznavour — Ascendant Capricorne — qui reste semblable à lui-même au fil des années). En somme, un Lion progressiste, dynamique et pugnace derrière la courtoisie d'aimable Balance (Ascendant). L'idée socialiste est inscrite dans la conjonction Soleil/Nephtune, qui reflète par ailleurs une sensibilité humanitaire.

— C'est à croire que vous lui trouvez toutes les vertus ! dit le Président sur un ton aigre.

— Hélas pour Michel Rocard, on trouve une dichotomie douloureuse, presque tragique, entre sa nature profonde et ses visées, ses aspirations, comme si le pouvoir se trouvait retenu, entravé, bridé par la personnalité même du sujet, comme si ce dernier était quelque part son pire ennemi, obscurément desservi par son moi profond. Un moi trop lucide peut-être, voire prêt à se saborder (sa Lune Noire n'y est pas étrangère), et s'exposant ainsi à être vulnérable aux actions d'autrui. Sont-ce les exigences et l'intransigeance de Michel Rocard qu'il faut ici invoquer, son goût du parler-vrai (Mars/Saturne), ou ces freins sont-ils à mettre en relation avec une sorte de fatalité qui lui échappe ? Difficile à dire. En tout état de cause, il en ressort un pouvoir inhibé qui a du mal à se concrétiser. En somme, Michel Rocard apparaît à la fois comme serviteur et iconoclaste du pouvoir, mi-don Quichotte, mi-kamikaze qui aurait une curieuse propension à se faire hara-kiri.

— Tout cela n'est pas mal vu, m'interrompt de nouveau le Président, le regard ailleurs. C'est donc cela, murmura-t-il, comme pour lui-même, mystérieux.

— Mais attention, une intelligence acérée, rapide et mus-

clée, une dialectique éprouvée font de Michel Rocard un interlocuteur redoutable. Son carré Mercure / Mars ne signe pas seulement un talent de polémiste qui peut éventuellement faire appel à la mauvaise foi lorsqu'elle sert la démonstration, mais il explique également la diction saccadée, le débit hyper-rapide, heurté (à relier, comme chez Françoise Sagan, aux planètes en Gémeaux). La nervosité du Mercurien n'est pas étrangère à ce phénomène...

— Ah bon, dit François Mitterrand, c'est amusant cela ! Il faudra que je demande à Françoise Sagan si elle se reconnaît en Michel Rocard ! (*Il sourit malicieusement.*)

— Maintenant, monsieur le Président, si l'on compare son ciel avec le vôtre, on trouve estime et admiration d'un côté, agacement et rivalité de l'autre. Le Soleil en Lion de Michel Rocard s'allie heureusement à votre Jupiter en Bélier, ce qui vous a permis de collaborer. Mais vos Saturne s'opposent et votre Saturne au MC (au Milieu-du-Ciel, au zénith) a toujours eu le dessus sur le Saturne au FC (Fond-du-Ciel) de Michel Rocard. La rivalité était inévitable, Michel Rocard s'effaçant chaque fois devant vous comme devant la figure du père (Saturne) — animé peut-être par la pulsion freudienne de tuer symboliquement ce dernier ? D'autre part, Mars en Gémeaux dans le thème rocardien agresse votre Vénus en Vierge, une Vénus essentielle puisqu'elle commande votre Ascendant en Balance. Il en résulte que vous pouvez vous sentir sourdement agressé et agacé par la personnalité même de Michel Rocard sans que ce dernier y soit pour quoi que ce soit. »

François Mitterrand m'avait écoutée avec attention lui tracer le portrait astral de son Premier ministre, un portrait que je conclus ainsi : « Finalement, vous avez à la fois un terrain d'entente très important, avec des rencontres, des affinités planétaires, mais en même temps il y a des heurts, des dissensions totales. Vous lui faites de l'ombre, monsieur le Président. D'après son thème, il semble y avoir quelque chose

qui doit l'écartier d'un pouvoir ultime. C'est presque pathétique car c'est un être de valeur.» Je pus constater que cette hypothèse ne déplaisait pas au Président. Car il se montra souriant, comme rassuré peut-être par ce verdict des astres qui le confirmait dans sa volonté déjà arrêtée d'écartier Michel Rocard de Matignon.

Lorsque je repense à cette journée très particulière du 23 janvier 1991, en pleine guerre du Golfe, je ne puis m'empêcher de sourire. Qui pouvait, à l'époque, se douter que la jeune femme en discret ensemble noir qui traversait les couloirs de l'Élysée jusqu'au bureau présidentiel était une astrologue écoutée par le Président et que les planètes consultées par elle laissaient prévoir de possibles séismes au comité directeur du Parti socialiste et au sein du gouvernement ? Ce jour-là, les astres se montrèrent aussi fort peu cléments pour l'un des autres ministres de François Mitterrand, Jean-Pierre Chevènement, titulaire du portefeuille de la Défense, que j'avais croisé dans l'escalier. Il parut m'avoir reconnue car il sembla plutôt interloqué de me voir en des lieux aussi solennels. Je n'avais rien dit. À vrai dire, je n'éprouvais pas *a priori* une grande sympathie pour Jean-Pierre Chevènement, un dinosaure du socialisme doctrinaire, dont les états d'âme sur l'Irak me choquaient passablement. Je ne pus m'empêcher de raconter notre rencontre à François Mitterrand en ces termes :

« Je viens de croiser Droopy !

— Quoi ! Que dites-vous ?

— J'ai croisé Chevènement et je l'ai trouvé triste. Il me fait penser, vous savez, au chien de Tex Avery, Droopy, qui, même lorsqu'il dit : "I'm happy" semble porter toute la misère du monde sur ses épaules. »

François Mitterrand sourit et je poursuivis, tout en ôtant mon manteau et en le posant sur le fauteuil :

« Et puis, j'avoue que ses réticences m'apparaissent comme des caprices un peu tardifs de la part de quelqu'un qui a accepté le poste de ministre de la Défense. Au fait, ajoutai-je, en y réfléchissant, je me demande s'il va rester longtemps car la prochaine pleine Lune est néfaste à ce Poissons / Scorpion.

— Vous en êtes sûre ?

— Oui, le 29 janvier n'est pas bon pour lui. Vous savez, c'est amusant, il est du même mélange astrologique que Jacques Chaban-Delmas. Tous deux sont des Poissons/Scorpion... Vous voyez là, cher Président, combien même Soleil et même Ascendant peuvent donner des personnalités différentes ; il ne faut jamais oublier le reste du ciel natal, l'ensemble qui, chaque fois, est unique.

— Et Chaban a des problèmes actuellement.

— Je ne le savais pas.

— Oui, des problèmes de santé. Donc, le 29 est mauvais pour Chevènement. Intéressant...

— Oui. Ce jour-là, son Ascendant à 9 degrés du Scorpion est agressé par la pleine Lune qui se placera à 9 degrés du Lion/Verseau. Cela introduit une double dissonance portieuse de déstabilisation. »

Cette digression sur Jean-Pierre Chevènement m'était apparue sur le moment sans grande importance, même si le président de la République semblait beaucoup s'amuser de ma comparaison entre son ministre de la Défense et Droopy.

Autant dire que j'ai sursauté lorsque, le mardi 29 janvier 1991, les radios et les télévisions annoncèrent la démission de ses fonctions de ministre de la Défense du maire de Belfort, remplacé immédiatement par Pierre Joxe. Lors de notre rencontre suivante, le 9 février 1991, François Mitterrand me dit malicieusement : « Vous aviez vu juste pour Chevènement ! » Sur le moment, je ne pus m'empêcher de me demander : dans la gestion de cette affaire, avait-il utilisé la vulnérabilité pla-

nétaire de son ministre ? J'aurais été curieuse de le savoir, mais je n'avais pas le courage — ou l'insolence — de le lui demander. À la question muette que lui posait mon regard un rien inquisiteur, il s'était bien gardé de répondre. Une fois de plus, j'avais devant moi un sphinx énigmatique. Comme on dit, un ange passa. Un peu mal à l'aise sur l'instant, je me dis que c'était là le destin de Jean-Pierre Chevènement qui avait frappé et que c'était bien présomptueux de ma part d'imaginer que j'eusse pu jouer un rôle si décisif. À moins que j'aie été l'instrument de la fatalité ?

S'est-il aussi servi des indications que je lui avais données sur Michel Rocard ? Toujours est-il que les jours de ce dernier à Matignon étaient désormais comptés. Des changements importants se préparaient et j'avais écrit, dans mes prévisions pour 1991, ces lignes qu'on me pardonnera de citer :

La France de la Cinquième République paraît entrer, en 1991, dans une phase solennelle de changement. En effet, tout au long de l'année, on observe l'influence très percutante du carré d'Uranus qui, surtout au printemps, puis en fin d'année, lui fait prendre un virage radical. Quel sera le visage de cette mutation ?

Dans le thème de la Cinquième République, l'influence extrêmement bénéfique des femmes apparaît nettement. Celle-ci sera particulièrement sensible et efficace en mars-avril, puis en juillet et en fin d'année ; on peut s'attendre à des cas de plus en plus fréquents d'une prise de responsabilités sociales et politiques en France par le sexe dit « faible ».

En cette année 1991, les femmes allaient être effectivement à l'honneur puisque, le 15 mai 1991, dix ans après son élection à la présidence de la République, François Mitterrand nommait comme Premier ministre, en remplacement de Michel Rocard, une femme, Edith Cresson.

J'étais sûre que la décision avait été prise en avril. Cette

nouvelle ne me surprit pas. Le 29 avril 1991, François Mitterrand m'avait appelée au téléphone pour me demander de venir le voir lors de mon prochain passage à Paris. Je lui avais dit que les astres indiquaient que le mois de mai serait celui du changement ! J'ai noté d'autant plus cette conversation que, le même soir, il s'exprimait à la télévision dans le cadre d'une émission spéciale consacrée à ses dix années de pouvoir.

À l'occasion de cet anniversaire, j'adressai, le 9 mai 1991, à mon cher Scorpion la lettre suivante :

Très cher Président,

Le fait que nous ayons pu nous parler au téléphone le soir même où vous triomphez dans votre pérennité sur les ondes nationales m'est apparu symbolique. Vous aviez le don d'ubiquité, puisqu'en raccrochant je vous retrouvai sur mon écran télévisé en vous partageant avec la France entière. Curieuse et amusante coïncidence ! Je ne voudrais pas laisser cette borne solennelle de votre parcours, mon cher Scorpion, sans vous dire combien la femme et l'astrologue en moi sont émues d'avoir eu à la fois le privilège de vous connaître et la chance d'apprécier votre ouverture d'esprit qui signe le grand humaniste que vous êtes. Faut-il vous souhaiter une autre décennie de gloire, ou plutôt un temps qui répondrait davantage aux goûts de la Balance friande de « luxe, calme et volupté » ?

Je serais heureuse de vous revoir très bientôt. En attendant, reposez-vous ! Reposez-vous les 15-17-18-21-22-24 et 31 mai et les 2 et 8 juin. Agissez de préférence les 1^{er}-14-26-28-30 mai et les 4-7-9-10-17-18 juin, qui sont harmoniques sur le plan mondial et pour vous.

Le 23 mai 1991, quelques jours après l'annonce de la nomination à Matignon d'Edith Cresson, j'adressai une nouvelle lettre à François Mitterrand où je mêlais les considérations personnelles aux préoccupations politiques :

Cher Président,

Tout d'abord, j'espère vivement que vos douleurs maxillaires sont oubliées depuis longtemps et que ni ces dernières, ni les vicissitudes de la politique ne vous ont privé de votre golf du lundi matin. Voilà que je récidive et prends la plume pour vous féliciter d'avoir su épouser avec audace et imagination les promesses du ciel. Les étoiles ont eu raison une fois de plus (cf. mes prévisions p. 79 du petit livre que vous possédez). Comme vous le constaterez, dès mai 1990 (remise du manuscrit), j'avais décrypté dans le ciel de la Cinquième République un virage radical, puis l'avènement du sexe faible dans le gouvernement de la France en mai 1991. Amusant, non ? Afin d'éviter d'encourir vos remontrances rétroactives quant à mes venues trop discrètes dans la capitale, je vous communique à tout hasard que je serai à Paris les 30 et 31 mai, ainsi que le 14 juin prochains.

À la fin de cette lettre, j'avais ajouté un petit post-scriptum : « Afin de monter le thème d'Edith Cresson que vous m'avez demandé, il me manque l'heure de naissance de ce Verseau qui, vu la conjoncture astrale, se lance dans un défi aussi important qu'exaltant. » Finalement, je pus me procurer l'heure de naissance d'Edith Cresson par les banques de données du milieu astrologique. Le thème astral de celle-ci ne manquait pas d'intérêt. Née le 27 janvier 1934 à Boulogne-sur-Seine, elle fut nommée à l'un des moments les critiques de son existence, sous l'opposition Jupiter/Saturne, responsable des grandes déstructurations politiques. Celle-ci, à la mi-mai 1991, allait en effet se trouver en double dissonance exacte avec son Soleil natal. Ce n'était pas un hasard si Edith Cresson était la première femme à être Premier ministre. Avec le Bélier où se plaçait son Milieu-du-Ciel, le Verseau est le signe pionnier par excellence, et le plus provocateur qui soit. La composante Bélier faisait d'Edith Cresson une meneuse d'hommes, un leader qui n'y allait pas par quatre chemins.

Détail amusant à noter qui expliquait certainement la venue au pouvoir de ce personnage hyperprogressiste : la Part de Fortune de la Cinquième République se plaçait exactement sur le Soleil natal d'Edith Cresson. Traduction : la première mettait en lumière le destin de la seconde. Avec toutes ses planètes en Verseau dans le secteur VII (du social, du service d'autrui), Edith Cresson semblait faite pour la politique. Avec sa Lune en Cancer, elle ne manquait pas de sensibilité, même si son Ascendant en Lion (prestance, distance, assurance) n'en laissait rien paraître. Le service à autrui, oui, mais assorti de poigne, d'esprit d'initiative et de décision ; d'originalité aussi, le sujet s'accomplissant à travers une créativité qui ne laissait pas d'irriter ses adversaires.

On sait que la présence d'Edith Cresson à Matignon fut relativement brève. Moins d'un an après sa nomination, victime de son impopularité croissante, elle fut remplacée par Pierre Bérégovoy, qui ne la portait guère dans son cœur. Elle s'estima victime d'une véritable chasse aux sorcières et d'une exécution publique à laquelle sa qualité de femme n'était pas étrangère. Explication plausible, voire probable, mais partielle, voire secondaire, car la vraie raison n'était autre que le timing astral ! Ce dont je puis témoigner, c'est que, lors de nos entretiens, François Mitterrand chercha toujours à avoir la confirmation que les astres étaient favorablement disposés envers son Premier ministre. Il estimait profondément Edith Cresson et ne manquait jamais de me le dire, comme le montre l'un de nos dialogues, le 27 juin 1991 :

« J'ai eu raison de nommer Edith Cresson. Elle est formidable ! C'est une femme qui a du tempérament.

— Effectivement, c'est une maîtresse femme, un mélange astrologique explosif, un véritable cocktail Molotov ! Elle est Verseau avec, en plus, six ou sept planètes dans ce signe. Toutes ces planètes en Verseau lui donnent un caractère pro-

méthéen, qui se conjugue avec son aspect très Bélier de meuse d'hommes, d'Athéna casquée.

— Mais c'est bien, non, les femmes, qui font des choses ?

— Vous prêchez une convaincue, monsieur le Président. Mais le milieu politique français est bien plus macho que vous ! Et puis, c'est toujours une question de moment. Lors de sa nomination, elle avait Saturne sur le Soleil, ce qui n'arrive que tous les trente ans et qui symbolise soit la consécration, soit l'épreuve.

— En l'occurrence, sourit François Mitterrand, ç'a été un peu les deux... Que voyez-vous d'autre pour elle ?

— Son Ascendant Lion lui donne un grand besoin de dominer et un fort magnétisme personnel. Elle a la Lune en Cancer sur votre Milieu-du-Ciel, ce qui indique qu'elle a une intuition très précise de vos objectifs. Cela dit, elle n'est pas à l'abri des épreuves. Elle a un mois de juin difficile. Vous avez pu vous en apercevoir !

— C'est vrai, me répondit le Président.

Et il ajouta :

— C'est curieux, cette conjonction des astres qui fait que tout lui tombe dessus en même temps ! La situation est réversible. Personne ne peut lui faire le reproche d'être responsable de ce qu'elle a trouvé en arrivant à Matignon.

— C'est vrai, mais les astres sont des rouleaux compresseurs étrangers à la notion de mérite. La mi-juillet ne va pas être facile non plus pour elle. Par contre, le 11 juillet est un très bon jour pour vous.

— C'est intéressant. Je vais à Tunis ce jour-là !

— Vous serez en pleine forme en août également ! Mais faites attention, les 7 et 8 juillet sont moins positifs pour vous.

— Merci de me prévenir. Je vais à Nevers pour le championnat de formule 1 sur le circuit de Magny-Cours.

— Tant que vous ne pilotez pas vous-même !, dis-je en plaisantant. Car vous avez un mauvais Mercure ce jour-là.

— Bon, je ferai un effort... En tous les cas, s'agissant d'Edith Cresson, j'ai toute confiance en elle. Elle espère remonter. Elle est tenace.»

Je n'avais pas eu tort de mettre en garde le Président concernant la mi-juillet pour le Premier ministre. C'est en effet le 8 juillet 1991 qu'Edith Cresson fit sa « sortie » sur les immigrés, affirmant la possibilité de les reconduire dans leurs pays par « charters », une déclaration qui fit beaucoup de bruit tout autant que ses propos plutôt familiers sur la Bourse (« J'en ai rien à cirer ») ou sur les Japonais.

Ce fut le début de sa dégringolade politique que les astres laissaient entrevoir. J'avais en effet dit à François Mitterrand que, nonobstant la personnalité exceptionnelle révélée par son thème astral, Edith Cresson, tout comme Bernard Tapie, né un jour avant elle, avait son Soleil en Verseau à 5 ou 6 degrés sur sa Part de Malchance à lui. Cela signifiait qu'Edith Cresson et Bernard Tapie pourraient, à un moment ou un autre, lui faire du tort. Il n'avait pas beaucoup apprécié cette remarque, notamment en ce qui concernait Bernard Tapie. Toujours est-il que, dans mes prévisions pour 1992, j'indiquais qu'il faudrait beaucoup de répondant à Edith Cresson, surtout début mars, où elle se sentirait déstabilisée. C'est bien ce qui se passa pour elle et pour son gouvernement.

Le 2 mars 1992, le Conseil constitutionnel annulait l'article 8 de la loi modifiant les conditions d'entrée des étrangers en France, estimant que l'« amendement Marchand », du nom du ministre de l'Intérieur, sur les « zones de transit » ne garantissait pas la protection des libertés individuelles. C'était un premier camouflet pour Edith Cresson qui avait défendu la nécessité de réformer la politique à l'égard de l'immigration. Le 19 mars 1992, les étudiants et les lycéens manifestaient

massivement contre le projet de réforme de l'enseignement proposé par Lionel Jospin, alors ministre de l'Éducation nationale. Le 22 mars, avec 18,3 % des voix aux élections régionales, le PS subissait un revers historique, le premier de cette taille depuis sa création en 1971. Il perdait même la présidence de la Région Nord-Pas-de-Calais, fief historique du socialisme, et ne conservait que celle du Limousin. Enfin, le 29 mars 1992, le second tour des élections cantonales confirmait le triomphe de l'opposition, maîtresse désormais de la majorité des conseils généraux.

Face à cette situation, le remplacement d'Edith Cresson s'avéra inéluctable. Le changement était également écrit dans le ciel de François Mitterrand, à qui j'avais annoncé pour fin avril une remontée dans les sondages, alors que ceux-ci n'arrêtaient pas de chuter depuis des semaines. C'est une des rares fois où je l'ai senti désarçonné, presque désarmé devant l'adversité. Au téléphone, entre mars et avril 1992, son impatience était de plus en plus perceptible. «Je ne comprends pas, s'offusquait-il. Je n'ai pas changé d'un iota, je suis toujours le même et l'on n'arrête pas de me critiquer, alors qu'en d'autres temps l'on m'a porté aux nues! Alors, c'est pour quand, ces bonnes influences que vous m'avez annoncées ?

— Pour la fin avril, monsieur le Président, et nous ne sommes que le 28!, ai-je dit. Quant au problème philosophique que vous soulevez, la réponse réside dans le timing des planètes. C'est pour moi la meilleure preuve que nous subissons des influences extérieures que nous ne contrôlons pas. Elles sont cosmiques. Elles nous dictent l'humilité lorsque nous triomphons et l'espérance quand tout va mal. Car tout peut changer, voire basculer. Attendez le 30, s'il vous plaît!»

Le 30, en effet, *in extremis*, les sondages remontèrent. J'ai senti le Président «bluffé» et moi j'ai fait «ouf»! François Mitterrand m'avait auparavant demandé d'étudier le thème astral de Jean Poperen et celui de Pierre Bérégovoy, deux can-

didats possibles pour Matignon. Je lui avais dit que le thème de Bérégo voy montrait quelqu'un d'extrêmement loyal, de très intègre. Il avait son Ascendant en Verseau — au point exact où Edith Cresson et Bernard Tapie avaient leur Soleil natal —, ce détail frappa, semble-t-il, le Président. Probablement s'agissait-il d'un point de filiation qui montrait qu'il allait prendre la suite, et c'est ce qui se passa effectivement le 2 avril 1992, lorsque Pierre Bérégo voy quitta le ministère des Finances pour s'installer à Matignon.

J'aurai l'occasion de reparler de cet homme au destin tragique. L'une de ses premières décisions fut de proposer à François Mitterrand de nommer comme ministre de la Ville Bernard Tapie. À la demande du quotidien *FranceSoir*, j'avais établi le thème astral de ce médiatique Verseau Ascendant Sagittaire, né le 26 janvier 1943 à 5 heures précises à Paris. Thème que j'ai repris dans *Les Étoiles de l'Élysée* comme suit :

La dominante planétaire, multiple, du ciel de ce Verseau, est surtout uranienne : elle reflète à merveille l'homme de communication doué pour la négociation et l'improvisation. La composante jupitérienne (Ascendant Sagittaire) témoigne de son extraversion pleine d'assurance, tandis que le Martien signe l'homme d'action, le chef d'entreprise pragmatique et fonceur. Le Saturnien trahit le solitaire qui a souffert secrètement dans son enfance (surtout du manque d'argent) ; il indique ambition à long terme, opiniâtreté et réalisme. Enfin Neptune culminant au Milieu du Ciel apporte une note inattendue d'idéal social et de générosité qui coexiste curieusement — et c'est là probablement le lieu d'un conflit psychologique inconfortable — avec un matérialisme quelque peu cynique pour lequel la fin justifie les moyens. Enfin, ce Plutonien, réformateur dans l'âme, a le talent d'être stimulé par l'adversité et de renaître de ses cendres.

Le Verseau, défricheur de nouveaux sentiers, est, avec le Sagittaire (Ascendant) et le Bélier, le signe dé-

volu à l'aventure. Qui dit aventure dit goût du risque, amour de l'imprévu et de la découverte, dit aussi esprit ludique, attrait pour le jeu. Le titre d'une biographie de Bernard Tapie, *Le Flambeur*, illustre à merveille ce trait de caractère dominant. Pour le cocktail Verseau / Sagittaire que présente Bernard Tapie, la vie est donc avant tout un jeu perpétuel. Cela implique peu ou prou que l'on ne prenne rien sinon au sérieux, du moins au tragique et que la moralité s'assortisse volontiers d'une apostrophe pour donner l'amoralité. Car, dans le ciel de Bernard Tapie, on trouve aussi la dissonance Soleil / Pluton, qui signe les ambitieux excessifs, arrivistes et matérialistes.

Moralité élastique, donc, qui relativise et dédramatise l'irrégularité éventuelle des procédés employés. Le bagout spirituel et la fantaisie du Verseau, son génie de la communication naturelle et spontanée, l'humour et le charme du Sagittaire rendent cependant une telle personnalité sympathique aux yeux de bien des gens, d'autant qu'elle sait à merveille communiquer.

Une bête de la communication, voilà ce que personne ne peut dénier à Bernard Tapie et ce que confirme son ciel natal. En effet, les trois signes symboliques de la communication et du dialogue (Verseau, Balance, Gémeaux) sont ici largement représentés. Le Milieu-du-Ciel reflétant la vocation du sujet se place en Balance, indiquant le talent de médiateur, ou d'artiste ? Le talent du comédien est également dans ses cordes [son intrusion dans le monde du cinéma allait en apporter la preuve]. Malgré les apparences, l'argent et le pouvoir ne sont probablement pas les buts ultimes de l'existence. Neptune, planète de l'idéal — et du socialisme —, trône au zénith du ciel de Bernard Tapie, et dans un signe de partage et de justice sociale.

L'amitié est essentielle pour Bernard Tapie. Mais ces relations amicales sont sujettes à des volte-face subites et radicales.

Si Pluton, planète du pouvoir, focalise un grand nombre d'aspects, ce qui montre chance et épanouissement possible du sujet dans l'exercice d'un éventuel pouvoir, la présence de la Lune Noire, symbolique de seuil de sacrifice, se place sur Jupiter, l'autre planète du pouvoir, mais aussi astre de la légalité. Cela tend à suggérer qu'un pouvoir exercé dans la stricte légalité et avec la bénédiction des autorités semble compromis et que ces notions — loi, justice, autorité — sont marquées du sceau d'une certaine fatalité. Ce qui ne signifie pas qu'il y ait permanence de cette tendance natale, mais que, cycliquement, Bernard Tapie s'expose à avoir des démêlés avec la justice.

Confirmée par mon analyse effectuée pour France-Soir, cela m'avait amenée à dire à François Mitterrand en avril 1992: « Monsieur le Président, je persiste et signe. Tapie a de mauvaises étoiles, il va avoir des problèmes. Il aura droit à une éclaircie passagère seulement en décembre prochain. » Le président de la République en jugea autrement. Pour lui, la nomination de cet homme à un portefeuille important pouvait contribuer à provoquer un choc dans l'opinion publique, notamment chez les jeunes, auprès desquels il était très populaire. Bernard Tapie devint donc ministre. Et moi, je n'y comprenais plus rien. M'étais-je trompée dans mes calculs? Mais Bernard Tapie fut ministre peu de temps. Le 21 mai 1992, le juge Edith Boizette annonçait sa prochaine inculpation pour « abus de biens sociaux et recel » dans un litige l'opposant au député RPR Georges Tranchant, l'un de ses anciens partenaires commerciaux. Finalement, après signature d'un compromis entre les deux hommes, Bernard Tapie parvint à réintégrer le gouvernement de Pierre Bérégovoy le 24 décembre 1992. CQFD. J'en étais assez étonnée moi-même, comme je suis chaque fois plus ou moins surprise quand mes prévisions se réalisent. Car, enfin, n'est-ce pas stupéfiant que nous avançons ainsi au rythme de corps célestes? Depuis

plus de vingt ans de pratique, j'en reste toujours émerveillée. Car il y a loin de l'abstraction théorique à la manifestation dans les faits !

Son retour au gouvernement fut le dernier moment de bonheur pour Bernard Tapie. Car ce brillant touche-à-tout allait connaître de nouveaux démêlés avec la justice après le match de football entre l'OM, son club, et celui de Valenciennes le 20 mai 1993, un match qu'on l'accusa d'avoir truqué délibérément en achetant certains joueurs adverses. Lors de l'une mes rencontres avec François Mitterrand cette année-là, je renouvelai mes mises en garde : « Vous savez, Tapie entre de nouveau dans une phase de vulnérabilité. À la fin de l'année, au début de décembre, il vivra le carré de Jupiter. Il aura la loi contre lui. Donc, s'il passe au tribunal, ce sera mauvais pour lui. » C'est effectivement ce qui se passa, puisque, le 7 décembre 1993, l'Assemblée nationale votait par 432 voix contre 72 la levée de l'immunité parlementaire du député des Bouches-du-Rhône, levée demandée le 8 octobre par les magistrats de Béthune enquêtant sur les conditions du rachat de la firme Testut par l'homme d'affaires.

Je me rappelle une discussion politico-philosophique que nous eûmes plus tard sur le caractère essentiellement aléatoire et contingent de la justice. Le moment du jugement était décisif, expliquai-je. Cela ôtait bien sûr tout caractère absolu à la justice, qui devait cependant être rendue en toute équité. Je me souviens lui avoir donné l'exemple de Jean-Marie Le Pen condamné à quelques millions de francs de dommages et intérêts en 1992 pour sa malheureuse expression « Dura-four/crématore » (Jupiter était dissonant au Gémeaux qu'il est), une somme qui s'était miraculeusement réduite à un franc symbolique en appel, l'année suivante, lorsque Jupiter (la loi) en Balance souriait aux Gémeaux... François Mitterrand avait hoché la tête, l'air très attentif : visiblement, le

caractère arbitraire de la justice dictée par les étoiles plongeait le juriste qu'il était dans des réflexions vertigineuses.

François Mitterrand n'avait jamais apprécié les réserves que j'avais formulées — parce qu'inscrites dans les astres — à l'encontre de son ancien ministre, en qui il voyait un bel animal politique. Cela ne l'empêchait pas de me demander d'établir le thème astral de certains de ses autres protégés, par exemple Laurent Fabius, Lion Ascendant Vierge, qui avait son Ascendant sur la Vénus de Mitterrand et son Soleil dans le secteur de la vocation et des honneurs de Mitterrand, sa Maison X. Cela faisait de lui l'héritier spirituel présomptif du Président. Je me suis d'ailleurs demandé s'il ne se sentait pas plus proche de Fabius que de Lang. Toujours est-il que l'affaire du sang contaminé porta un coup sévère aux ambitions de l'ancien Premier ministre, contraint de se replier sur son fief du Petit-Quevilly. À noter que son Soleil en Lion, en résonance avec celui en Verseau de Georgina Dufoix, les rendaient vulnérables au même moment, en 1994, à la dissonance de Pluton.

Les questions du Président ne portaient pas uniquement sur ses amis politiques. À l'occasion, nous avons aussi parlé de certains de ses adversaires, notamment après mars 1993, lorsqu'il fut contraint, par le verdict des urnes, d'accepter une seconde cohabitation et de nommer à Matignon un gaulliste, en l'occurrence Édouard Balladur, puisque Jacques Chirac, échaudé par une première expérience, n'entendait pas y retourner. Dans ce contexte nouveau, j'avais envoyé le 10 mai 1993 à François Mitterrand, après son intervention télévisée, un petit mot ainsi libellé : « Bravo, mon cher Président, vous fûtes une fois de plus, et plus que jamais, étincelant et percutant. Et drôle de surcroît. Toutes mes félicitations pour votre "treizième" anniversaire qui, comme vous le savez, est également le mien, en toute modestie. » Ainsi que je l'ai déjà raconté, j'avais en effet rencontré mon compagnon le 10 mai

1981 très exactement, chez des amis à Neuilly, qui avaient organisé un cocktail pour le second tour de l'élection présidentielle. La personnalité d'Édouard Balladur intriguait François Mitterrand. Aussi je lui retraçai les grandes lignes de l'astroportrait que j'avais élaboré dans mon horoscope annuel :

Un personnage à facettes multiples, parfois contradictoires, que ce Taureau Ascendant Lion. Taureau, il l'est très fortement, puisque trois planètes, le Soleil, Jupiter et Mercure, plus le Nœud Nord habitent ce signe dans son ciel natal, et cela sans compter la Part de Fortune qui, elle aussi, se place pile sur son Nœud Nord et dans le secteur de la profession et des honneurs : en un mot, un gage certain de grande réussite sociale et de goût pour la représentation avec une certaine tendance, typique du Taureau, au dogmatisme. Le MC, lui aussi, se place dans ce même signe de terre, ce qui ne donne pas moins de six facteurs célestes dans ce secteur, ce qui est exceptionnel. Du Taureau, Édouard Balladur a certainement maintes caractéristiques : une lenteur mesurée, presque solennelle, amplifiée d'ailleurs par l'orgueilleux Ascendant en Lion, un goût certain pour le confort, voire le luxe, les beaux objets, probablement les belles demeures, mais également la nature — les fleurs et les arbres en particulier : en tout Taureau sommeille, on le sait, un jardinier. Il eût pu être architecte, banquier ou financier, mais il allait de toutes façons embrasser une carrière honorifique marquée par le pouvoir. Son Pluton (planète du pouvoir, justement), qui s'allie à nombre de ses planètes en Taureau est là pour en faire foi. Du Taureau, il a certainement aussi l'amour de la besogne bien faite, le conformisme et l'attachement aux principes, une honnêteté qui peut parfois passer pour de la naïveté, un goût certain pour ses habitudes, voire pour une certaine routine, chaque chose devant être à sa place et se présenter au bon moment. L'Ascendant en Lion, signe organisateur, à l'instar du Taureau, accentue cer-

tainement ce goût pour la planification, la prévision, l'organisation méthodique. À cet Ascendant léonin, il doit cette distance par rapport à l'homme de la rue qui peut apparaître comme de l'arrogance. Mais Édouard Balladur lui doit aussi son très probable penchant pour un certain idéal, un idéal social. Celui-ci disparaît trop souvent aux yeux du *vulgum pecus* en raison même de cette hauteur que l'Ascendant Lion affiche volontiers. Et puis, le Taureau est le signe du pragmatisme par excellence... Mais aussi, ne l'oublions pas, du labeur acharné— ses natifs sont souvent d'impénitents «workoholics».

Cependant, la personnalité d'Édouard Balladur est plus complexe que cela. Car la planète qui régit le Taureau, à savoir Vénus, se trouve en Bélier, signe de feu. Cela signifie certainement qu'Édouard Balladur est habité par plus de passion qu'il n'en laisse paraître. Autre paradoxe, si les signes fixes, reflet de rigidité et d'obstination, sont représentés en majorité dans ce thème, la présence de Neptune qui montait à l'horizon à l'instant de la naissance — et qui se place donc sur l'Ascendant — donne un homme intuitif, sensible aux climats collectifs, aux ambiances. C'est cependant ce même Neptune, avec le fier Ascendant en Lion, qui accentue cette distance avec le monde et qui peut susciter quelques problèmes, plus ou moins chroniques, de communication.

J'insistais plus particulièrement, dans cet astro-portrait d'Édouard Balladur, sur ses rapports avec le président de la République. En voici quelques extraits supplémentaires :

En tant que Taureau, Édouard Balladur s'oppose dans le zodiaque au Scorpion qu'est le président des Français. Cela montre à la fois leur différence, l'opposition, mais surtout la complémentarité que vivent ces deux éminents personnages politiques. Il est d'ailleurs intéressant de constater qu'à eux deux ils constituent

une entité extrêmement forte, quasiment indestructible, de pouvoir, et aussi de relative rigidité et d'opiniâtreté. Cela est visible dans la croix des signes fixes que forment leurs deux thèmes superposés : Édouard Balladur occupe trois points de cette croix, à savoir le Taureau, le Lion et le Verseau, tandis que le Président, de par son Soleil en Scorpion, en occupe le quatrième. Par ailleurs, si l'on tient compte de l'axe Ascendant-Lune d'Édouard Balladur qui se superpose à la planète Uranus dans le thème du Président, on peut en conclure que celui-ci le stresse peu ou prou, mais que la communication intellectuelle avec ce dernier est assurée.

Il faut encore ajouter, au sujet de cette croix, que sous certaines configurations particulières, ces quatre points cardinaux deviennent des facteurs de frottement, voire d'affrontement en puissance. Cela pourrait être davantage le cas en 1994 qu'en 1993, étant donné que Jupiter, dès le mois de novembre 1993, entrera en Scorpion et activera donc, par résonance, les points situés dans les quatre signes en question. Peut-être le ferment de certains malentendus dans les rapports entre ces deux personnages ? Pour résumer, lorsqu'on compare ces deux ciels de naissance, on se rend compte que les facteurs positifs priment largement sur les négatifs. En effet, le Saturne d'Édouard Balladur se révèle comme gratifiant et constructif pour l'image de François Mitterrand. Mais tout cela ne va pas cependant sans une certaine irritation épidermique, probablement réciproque. Enfin, le Pluton d'Édouard Balladur, en dissonance avec le Mercure du Président, semble peu ou prou peser sur ce dernier, le gêner aux entournares, à travers un pouvoir qu'il a lui-même octroyé.

J'avais fait parvenir cet astro-portrait à François Mitterrand et nous eûmes l'occasion d'en discuter lorsqu'il me convia à venir prendre le thé à l'Élysée le 22 octobre 1993 à 17 h 30. Comme d'habitude, il m'accueillit en me disant :

«Alors, comment va la France, et comment je vais ?» Puis il me dit : «Vous avez très bien analysé le caractère de Balladur que vous ne connaissiez pas du tout. C'est assez frappant. Et quand vous analysez nos rapports sur le plan caractérologique, je trouve cela assez bien observé.» Il ajouta : «Quand même, c'est intéressant...» C'était sa façon à lui de parler, en Scorpion s'exprimant par litote. En l'écoutant, je compris qu'il avait attentivement lu mon astro-portrait et qu'il en tirait peut-être même certaines conclusions quant à la conduite à tenir avec son Premier ministre.

Et puis, sautant du coq à l'âne— nous aimions ces échanges détendus à bâtons rompus—, il me dit, retrouvant l'un de ses sujets favoris : «Décidément, vous ressemblez à Ava Gardner !» La pauvre, elle n'était plus de ce monde depuis bientôt quatre ans ! Elle était Capricorne comme moi, ce qui n'avait pas surpris le Président. Il était frappé par cette ressemblance car il s'intéressait à la morphologie des signes. Il m'avait demandé : «Est-ce qu'il y a un rapport ? Vous avez la même forme de visage qu'elle, avec les pommettes saillantes.» Et je lui avais répondu : «Effectivement, il y a une corrélation. C'est d'ailleurs logique, à partir du moment où les signes sont le reflet d'une certaine personnalité, d'un certain caractère, et que la morphologie, elle aussi, est une émanation, un reflet du caractère de la personne. Il faut donc forcément qu'il y ait un lien entre morphologie et signes zodiacaux. D'ailleurs, la morphopsychologie est une discipline connue et elle a pour langage le langage planétaire.»

Et le Président de demander : «Alors, en quoi suis-je donc physiquement Scorpion, moi ?, avec un sourire mi-taquin, mi-coquet.

— Mon cher Président, de votre signe, vous avez le regard intense, percutant, voire magnétique, les yeux un peu rapprochés, les traits rétractés plutôt que dilatés — normal pour un Martien : Mars gouverne votre signe avec Pluton. Enfin,

pardonnez-moi, la moue un peu arrogante, vous savez, les commissures des lèvres un peu descendantes — ça, c'est l'orgueil et l'insolence du Scorpion provocateur.

— Eh bien, dit François Mitterrand, souriant de façon ambiguë (ai-je commis un crime de lèse-majesté ?), vous en avez de bonnes ! Au moins, vous y allez franchement...

— Pardonnez-moi, mon Président, ces observations, il ne s'agit là que du langage astro-morphologique», dis-je, un brin gênée.

Pour en revenir à Édouard Balladur, en avril 1994, j'eus l'occasion de reparler avec François Mitterrand de la cohabitation et de son Premier ministre en lui faisant parvenir la lettre suivante :

Cher Président,

Il est vrai que, depuis quelque temps, je ne vous ai guère donné de mes nouvelles : mes astres me chahutent pas mal cette année et ce n'est pas fini. Et, d'autre part, j'attendais que les vôtres, ainsi que je l'avais supputé dès fin 92, vous accordent cette sérénité, cette «distanciation souriante» révélée aussi par des sondages en hausse dont je vous parlai en décembre dernier, lors de notre très agréable déjeuner, et dont vous doutiez si fort. Vous rappelez-vous ? C'est chose faite, et les choses vont continuer dans ce sens positif, je pense, en dépit d'une rentrée toujours très musclée, qui, vers le 6 septembre, ne laissera de déstabiliser votre Taureau Premier ministre. Mais des influx concomitants montrent qu'à vous deux vous aurez raison d'une conjoncture intempestive. Les alentours du 26 septembre semblent refléter, dans votre thème astral, un défi politique que vous relèverez triomphalement autour du 8 octobre : une phase exceptionnellement brillante dans votre firmament, cher ami Scorpion. Quant à Édouard Balladur, rien à voir avec les influx exceptionnels de 1993 qui, plus que ses

mérites personnels, l'ont porté aux nues : les sondages criaient au prodige, au cas d'espèce : c'était le couple Uranus/Neptune qui en constituait le ressort secret. Bref, il aura encore du mal à contrer l'adversité en janvier prochain, où il subira le contre-coup de ses initiatives de début août (problèmes monétaires ?). Tandis que vous-même jouirez d'un climat de consolidation similaire à mai-juin.

Je viendrai à Paris à la fin septembre pour une petite semaine (sortie de douze petits livres, le 27, un par signe, un travail de fourmi !) avant la Foire du livre de Francfort, qui s'ouvre début octobre. Je serais, bien sûr, ravie de vous revoir si vous en avez le souhait et le loisir — j'ai tant de choses à vous raconter. Saviez-vous, par exemple, que — les astres *dixit* — vous avez le don d'asséner émotionnellement des électrochocs à votre Premier ministre qui, par ailleurs, sur le plan intellectuel, vous reçoit 5 sur 5 ? Votre intuition, j'en suis sûre, vous l'a déjà soufflé, n'est-ce pas ?

La rentrée de 1994 fut difficile pour Édouard Balladur, avec la mise en examen et la démission de son ministre de l'Industrie et des Télécommunications, Gérard Longuet. À noter que ce dernier, né à un jour d'intervalle par rapport à Alain Carignon, fut exposé en même temps à la déstabilisation plutonienne. Et l'adversité qu'il eut à affronter en janvier 1995 fut la conséquence de sa déclaration officielle de candidature à la présidence de la République, le 18 janvier 1995. On sait ce qu'il en fut...

J'avais conclu cette lettre par « un salut helvétique et caniculaire à vous, cher Président... ». C'était comme une sorte de code entre nous, une allusion à l'été, une période de l'année propice au repos mais qui fut troublée parfois par des événements imprévus qui nous tinrent tous deux en haleine. Avant le « séisme » politique russe d'août 1991, ce fut le cas d'un certain été 1990 durant lequel Saddam Hussein envahit le

Koweït, déclenchant ainsi cette guerre du Golfe qui, toutes proportions gardées bien sûr, m'occupa presque autant, souvent jour et nuit, que le président de la République ! On verra pourquoi.

DEUXIÈME PARTIE
—
PLANÈTE MONDE

Chapitre cinquième : Mars au rendez-vous

Dans mes prévisions pour l'année 1990, j'avais écrit qu'avec le carré de Saturne à son Soleil, François Mitterrand aurait « fort à faire pour affronter les difficultés inhérentes à cette dissonance, qui seront sensibles en février, août et novembre et qui pourraient se traduire par une vitalité en baisse ». De même, j'avais laissé entrevoir la possibilité d'une grave crise sur la scène internationale pour le début d'août 1990. L'étude des astres m'avait permis de déceler une configuration planétaire particulièrement explosive qui se répercutait sur des pays aussi différents que les États-Unis, l'Allemagne, la France, la Suisse et Israël. J'en concluais que leurs différents gouvernements seraient alors confrontés à des choix draconiens, vitaux pour leur sécurité extérieure. Ces analyses en surprirent plus d'un. À l'époque, alors que le monde communiste était en pleine mutation, tout laissait supposer que Mars, symbole de la guerre, allait connaître une période durable de repos, voire de disgrâce ! Un peu partout dans le monde, les conflits inter-étatiques ou civils tendaient à se résorber, principalement en Afrique australe et orientale. Les pourparlers sur le désarmement allaient bon train, en dépit des réticences des uns et des autres. Pour une fois, on se prenait à pouvoir raisonnablement espérer que le recours à la violence pour régler les litiges internationaux ne serait plus désormais de mise. J'aurais bien voulu partager ce bel optimisme, mais l'étude des astres m'incitait à faire preuve de la plus extrême réserve. En août, les planètes ne se montraient guère favorables envers la colombe de la paix. Là où les autres évoquaient les charmes délicieux de l'après-guerre froide, je humais plutôt un parfum d'avant-guerre, lourd de menaces potentielles. J'avais eu l'occasion de défendre ce point de vue, brièvement, devant François Mitterrand le 5 mars 1990 et à la télévision, notamment en juin

1990, dans l'émission de Christophe Dechavanne, *Génération 90*. Je me souviens avoir également attiré l'attention du Président sur le climat d'intolérance et de racisme qui régnait cette année-là et atteindrait son paroxysme en mai, comme je l'avais écrit dans *Votre horoscope 1990* à la page 113 : ce fut la profanation, dans la nuit du 8 au 9 mai, des tombes du cimetière juif de Carpentras.

Ces préoccupations, hélas, n'étaient nullement dénuées de fondement. Comme on le sait, le 2 août 1990, Saddam Hussein, le dictateur irakien, lançait ses troupes à la conquête du Koweït, déclenchant ainsi un conflit international d'envergure, la « guerre du Golfe ». Celle-ci allait opposer à Bagdad une coalition de vingt-huit pays, dont la France, réunis sous le drapeau des Nations Unies. À vrai dire, depuis le début du mois de juillet, les négociations entre Bagdad et Koweït City sur les modalités de remboursement de la dette irakienne, contractée lors du conflit avec l'Iran, piétinaient dangereusement. Lors de la réunion, le 17 juillet à Genève, des ministres du Pétrole des pays membres de l'OPEP, le représentant irakien avait menacé de représailles ses voisins qui, en maintenant à un cours très bas le baril de brut, empêchaient son pays de disposer de rentrées financières convenables. Mais ces menaces n'avaient pas été prises au sérieux. C'était tout au plus une surenchère liée aux négociations en cours. Tout finirait par s'arranger. Ce bel optimisme, renforcé par la période estivale, n'était pas de mise. Le monde ne tarda pas à le découvrir à sa grande stupéfaction.

Le 2 août 1990 au soir, je reçus un coup de téléphone du Président. Il m'appela de sa résidence de Latche pour me dire :

« Vous avez entendu ? Saddam Hussein a envahi le Koweït. Voilà donc, peut-être, la fameuse crise internationale⁶ dont vous m'avez parlé à plusieurs reprises ! Vous me l'avez assez dit.

⁶ Cette prévision, faite à différentes occasions, à la télévision, à la radio,

— C'est vrai. Je suis les nouvelles avec attention, vous l'imaginez bien ! C'est inquiétant, ce qui se passe. De plus, les enjeux sont considérables, avec tout ce pétrole...

— Croyez-vous que Saddam Hussein va se retirer ?

— Vous allez penser que je plaisante, mais vous savez que je parle sérieusement. Je ne suis pas voyante ! Je ne sais rien. Tout ce que je puis vous dire, c'est que, compte tenu de l'incidence très puissante de la configuration planétaire dont je vous avais parlé sur tous les pays concernés, il me paraît exclu que ce soit un feu de paille ! Simple déduction logique... »

Durant toute cette crise, qui dura d'août 1990 à juin 1991, François Mitterrand fut constamment sur la brèche, ce qui ne fut pas sans incidence sur sa santé. Je n'avais pas eu tort de parler d'une « baisse de vitalité » pour lui, encore qu'il faille s'entendre sur ce terme. La situation internationale donna un surcroît de travail au Président, d'où une certaine fatigue, mais il fit preuve d'une énergie que tous ses partenaires tinrent à saluer. Ayant constaté, dès le 21 août 1990, que la « logique de guerre semblait l'emporter », François Mitterrand se montra intransigeant sur le fond du problème. L'invasion du Koweït, purement et simplement annexé par l'Irak le 8 août 1990, constituait pour lui une violation intolérable du droit des peuples et des nations. Il ne pouvait, à ses yeux, n'y

parut en particulier dans *Vos étoiles jusqu'à l'an 2000*, fin 1989 et dans *Votre horoscope 1990*, publié à l'automne 1989. Partout, j'exprimais mes craintes concernant les alentours du 6 août 1990, au niveau international, et par rapport à une catastrophe écologique, affirmant que cette période m'apparaissait, avec la fin novembre, comme la plus critique de l'année, impliquant aussi bien la France, l'Allemagne, les États-Unis qu'Israël dans une grave crise internationale. Le gigantesque incendie des puits de pétrole qui vint tristement couronner la guerre du Golfe, au printemps 1991, fut, en réalité, un corollaire, une retombée de l'invasion, le 2 août, du Koweït par Saddam Hussein. Car l'astrologie remonte aux racines des choses. Cet incendie fut considéré comme l'une des plus grandes catastrophes écologiques du siècle.

avoir qu'une seule solution : que Bagdad retire ses troupes et se conforme aux décisions de la communauté internationale. C'est la position que défendit notre Scorpion national devant l'Assemblée générale des Nations Unies le 24 septembre 1990, cependant que les forces armées françaises étaient mises en état d'alerte et progressivement intégrées dans la vaste opération aboutissant à l'envoi dans le golfe Persique d'une force multinationale placée sous l'autorité de l'ONU.

Très marqué par les souffrances et les pertes humaines engendrées par le second conflit mondial, François Mitterrand tenait toutefois à éviter une effusion de sang. Tous les experts militaires — s'en souvient-on aujourd'hui ? — décrivaient, en effet, l'armée irakienne comme l'une des plus puissantes de la région et comme dotée d'armes, en particulier chimiques, et de missiles redoutables. Les rumeurs les plus folles couraient sur un super-canon mis au point par un ingénieur canadien ayant travaillé pour Bagdad avant de périr assassiné à son domicile bruxellois. On savait qu'à la fin de la décennie soixante-dix, Saddam Hussein avait tenté d'acquérir l'arme nucléaire, ce qui avait amené Israël à bombarder la centrale atomique irakienne de Tammouz. Lors du conflit Iran-Irak, le dictateur de Bagdad n'avait pas hésité à se servir de gaz toxiques qu'il utilisait également contre les dissidents kurdes à l'intérieur de son pays. Tout laissait présager un véritable bain de sang en cas de déclenchement des opérations militaires. N'était-il pas un Taureau de la même espèce tyrannique et dictatoriale que Hitler ou Salazar ? Après avoir vainement tenté d'obtenir un retrait irakien du Koweït grâce à diverses médiations, le Conseil de sécurité de l'ONU avait, le 29 novembre 1990, autorisé le recours à la force armée après la date butoir du 15 janvier 1991. Or j'avais écrit, dans un article de *VSD*, que je redoutais la guerre pour la fin de novembre 1990, à cause de l'explosive rétrogradation de Mars, l'étape critique suivante se situant à la mi-janvier 1991. En

fait, avec cet ultimatum, la guerre était déjà là symboliquement, parce qu'en puissance et inéluctable, vu la personnalité de Saddam Hussein, d'une part, la conjoncture de début janvier, d'autre part. Entre-temps, des centaines de milliers d'hommes, venus des quatre coins de la planète, s'étaient massés à la frontière entre l'Arabie Saoudite et le Koweït.

Le 19 décembre 1990, François Mitterrand avait fait savoir que la France ne s'interdisait pas « de prendre des initiatives d'ici le 15 janvier ». Il redoutait une issue inévitable contre laquelle il s'efforçait de lutter avec une énergie farouche. Je puis en témoigner, car nous fûmes très souvent en contact téléphonique lors de cette période cruciale.

Peu de gens étaient au courant de mes entretiens avec François Mitterrand. C'est dire combien nos amis Fremder qui nous avaient conviés à déjeuner, ce samedi de fin décembre 1990 dans un restaurant de la rue du Cirque, furent surpris lorsque le restaurateur interrompit nos agapes pour me prévenir que le Président était au téléphone et souhaitait me parler. J'avais, à toutes fins utiles durant cette période de grande tension internationale, laissé à son secrétariat toutes les indications nécessaires pour que l'on puisse me joindre à tout moment. Le chef de l'État était au demeurant un habitué de ce restaurant. J'eus donc, à la grande surprise des autres convives, que je dus abandonner, une longue conversation avec le Président à partir d'un poste situé au premier étage de l'établissement. Il m'avait vue sur Antenne 2, à l'émission « Les quatre vérités », où, contrairement au journaliste qui m'interrogeait, j'avais fait preuve d'un grand pessimisme en annonçant le caractère inévitable du déclenchement des hostilités :

« Alors, comme cela, vous croyez à la guerre ? »

— Je la redoute, monsieur le Président. Tout me semble l'indiquer.

— Que disent les astres à propos de Saddam Hussein ?

— Bien entendu, j'ai établi son portrait astral. Ce n'est pas évident car je ne dispose pas d'une heure de naissance sûre. Quoi qu'il en soit, Saddam Hussein est Taureau avec un probable Ascendant en Balance si l'on prend pour référence quelques dates majeures de son existence, comme celle de sa prise du pouvoir. Même cocktail astrologique que Hitler ! Je l'ai dit, c'est un personnage pragmatique, énigmatique, cynique, rusé, calculateur, intéressé et hautement ambitieux, un mégalomane instinctif, avec un sens très développé de la propagande et des médias. C'est un homme de projet et un homme de tribune. Pour moi, il est probablement misanthrope à la suite d'une frustration d'amour maternel remontant à l'enfance. La vie humaine ne semble guère, de ce fait, avoir de grande valeur à ses yeux. C'est un être agressif et brutal mais également manipulateur.

— Pensez-vous qu'il soit menacé ?

— Monsieur le Président, j'ai déjà écrit en Allemagne que Saddam Hussein serait très vulnérable, fin janvier prochain. Ensuite, l'étau se resserre autour de lui depuis octobre 1991 avec un moment hypercritique dans la période précédant Noël, marquée par une possible violence, mais de quelle intensité ? L'astrologie n'est pas quantitative mais qualitative, donc je n'en sais rien. En revanche, avant cela, en janvier prochain, il ne cédera pas : les Taureau sont têtus, c'est connu, et, par ailleurs, à la mi-janvier, il y a une éclipse totale du Soleil, de mauvais augure sur un plan mondial. C'est la raison pour laquelle j'ai dit à Antenne 2 que je redoutais la guerre.

— Vous devez être sûre de ce que vous dites ! Moi, je pense que Saddam Hussein bluffe, qu'il va se retirer in extremis.

— Il faut l'espérer, mais j'ai d'autres craintes. Pour moi, Israël va être dangereusement impliqué dans cette crise.

— Si c'est ce que vous pensez, vous devriez appeler l'ambassadeur d'Israël.

— C'est ce que je compte faire, car j'ai étudié avec attention le thème d'Israël, monté pour la création de cet État le 14 mai 1948. J'y discerne de graves dangers, une très mauvaise influence de Neptune. Or, Neptune symbolise aussi les gaz toxiques, les coups en traître !

— Vous croyez donc à la guerre ?

— Absolument, car tout converge, semble-t-il. La période entre le 15 et le 18 janvier est lourde de menaces. »

Ces appréhensions, j'en avais également tenu informé un proche collaborateur de François Mitterrand, l'amiral Jacques Lanxade, chef de l'état-major particulier du président de la République. J'avais fait sa connaissance lors d'un grand dîner parisien, à l'automne 1990. J'avais été placée à table à son côté car, m'avait confié l'hôtesse, « il n'est pas branché astrologie, mais il apprécie les jolies femmes » ! Au demeurant, j'eus avec mon voisin très courtois une conversation aussi animée qu'intéressante :

« Vous êtes du 8 septembre, donc de la Vierge. Alors nous devrions bien nous entendre car nous avons nos Soleils en trigone.

— Vous savez, je ne crois pas beaucoup à l'astrologie. Ma femme s'y intéresse. Moi, je me demande si tout cela est bien rationnel. En fait, j'en doute fort. Vous me pardonnerez ma franchise, j'espère...

— C'est votre droit le plus absolu. Mais peut-être avez-vous des idées *a priori* ? Curieux, vous avez prononcé un mot clé de votre signe... La Vierge est le signe par excellence du rationalisme, de la raison. Normal que la Raison avec un R majuscule soit votre référentiel. Les Vierge sont toujours déstabilisées par ce qui a trait à l'affectif. Ils ne se fient qu'à la logique.

— Ce doit être mon cas.

— Mais l'astrologie est tout sauf illogique ! Vous devriez donc vous pencher sur la question... Que pensez-vous de la

situation ? Moi, je crois que nous allons vers la guerre », lui ai-je dit.

— Je n'y crois pas. Je pense que Saddam Hussein joue au poker. Il finira par renoncer à ses projets démentiels », répliqua mon voisin de table.

L'amiral Lanxade bénéficiait de la confiance totale de François Mitterrand, ce qui n'était pas pour me surprendre. La Vénus du chef de l'État ne se plaçait-elle pas sur le Soleil de Lanxade, signe de profondes affinités entre eux ?

Après cette première rencontre, à l'automne 1990, j'eus l'occasion de revoir l'amiral Lanxade au début de janvier 1991, à l'occasion d'un déjeuner organisé par mon amie Capricorne, Erika, en l'honneur de tous ses amis du signe, pour leur anniversaire. Je venais de participer à l'émission de Michel Denisot sur Canal Plus, « La grande famille », où j'avais été quasiment la seule parmi une dizaine d'astrologues et de voyants — j'y déplorai l'absence de futurologues ! — à me prononcer pour la guerre. Au cours du repas, bien entendu, la conversation roula sur la situation internationale, et l'amiral, se souvenant de notre précédente discussion, fut, si j'ose dire, le premier à ouvrir le feu :

« Vous croyez toujours qu'il y aura la guerre ?

— Toujours. Et j'en suis d'autant plus persuadée qu'à la mi-janvier, l'on se trouvera dans une configuration Soleil / Saturne avec, en plus, une éclipse du Soleil.

— Il va y avoir une éclipse ? Donc une nouvelle Lune.

— Oui, c'est une nouvelle Lune qui s'assortit d'une éclipse.

— C'est troublant, ce que vous me dites, car s'il doit y avoir la guerre, l'attaque a des chances de se dérouler lors d'une nouvelle Lune, dit l'amiral Lanxade, soudain pensif.

— Pourquoi ?

— C'est très simple, afin de pouvoir profiter de l'obscurité totale !

— Vous apportez de l'eau à mon moulin. Il y a là une rencontre fatidique entre l'échéance de l'ultimatum et la conjoncture planétaire. Si je devais avoir un doute, là je n'en ai plus ! »

La « Vierge rationaliste » observa un temps de silence ; je me demandais si son optimisme n'était pas entamé ! L'amiral Lanxade n'ignorait pas que je rencontrais le président de la République. De son côté, ce dernier devait savoir que j'avais déjeuné avec son chef d'état-major particulier. Je ne savais pas et je ne sais toujours pas s'ils ont échangé à mon sujet quelques propos. En tout état de cause, les dires de l'amiral, lors de ce déjeuner du 6 janvier 1991, m'avaient confirmée dans mes appréhensions. Dans l'après-midi du 9 janvier 1991, jour de la fameuse conférence internationale de Genève — la rencontre de la dernière chance entre James Baker, le secrétaire d'État américain, et Tarek Aziz, le ministre irakien des Affaires étrangères —, je reçus un coup de téléphone de François Mitterrand qui désirait savoir ce que je pensais de la situation. « Alors, dit-il, c'est bon signe, n'est-ce pas ? Ils sont sûrement en train de s'entendre, depuis tout ce temps ? » J'étais sur des charbons ardents, parce que perplexe :

« La logique me dicte la même conclusion, monsieur le Président, dis-je. Mais il y a un hic : j'ai eu l'idée de monter sur l'ordinateur le thème de l'ouverture de la conférence qui, comme vous le savez, a commencé en retard. Résultat : une dissonance Jupiter / Mercure indique que c'est la tour de Babel ; ils ne se comprennent pas. Alors voilà : l'astrologie me souffle que c'est un échec, la logique indiquerait plutôt qu'ils sont en train de se mettre d'accord. Comme j'ai appris que la réalité n'est souvent pas vraisemblable et que, par ailleurs, je vis dangereusement, j'opte pour l'échec.

— Ah bon ! » dit le Président. Je le sentais perplexe, mais je l'étais aussi !

Le doute l'avait visiblement envahi, lui aussi.

« De toute façon, nous serons fixés très vite ! Peut-être dans l'instant qui vient ! » ajouta-t-il.

J'expliquai au chef de l'État que, dans les jours à venir, seule la journée du 10 janvier me paraissait propice à une évolution favorable de la situation. C'est une hypothèse que je venais d'évoquer le jour même lors d'une conversation téléphonique avec mon ami Manfred Worner, secrétaire général de l'Otan. S'il y avait encore un espoir, mince, très mince, mais un espoir tout de même, de voir la paix finir par l'emporter, il était contenu dans cette journée du 10. Le soir du 9, François Mitterrand s'adressa aux Français, déclarant qu'il venait de parler au président Bush. Dans un sourire intérieur, j'imaginai, en le voyant apparaître sur mon écran de télévision, la stupéfaction générale si, en toute simplicité, il avait ajouté — ce qui eut été le reflet de la vérité : « J'ai aussi parlé avec Elizabeth Teissier... » Mais Elizabeth Teissier était dévolue au rôle de « back street », et c'était bien ainsi.

Cette rencontre en Suisse fut suivie avec attention par toutes les chancelleries et par tous les médias de la planète. Elle déboucha malheureusement sur un constat de total désaccord entre les parties concernées. Y a-t-il, dans ce qui suit, un lien de cause à effet ? Franchement, je l'ignore. J'avais fait part de cet espoir ténu à François Mitterrand comme c'était mon devoir, voilà tout. Ce que je sais, c'est que le chef de l'État dépêcha à Genève, le 9 janvier 1991 au soir, Edgard Pisani, ancien ministre du général de Gaulle et président de l'Institut du monde arabe de Paris, pour une mission de la dernière chance. Dans la nuit du 9 au 10 janvier, Edgard Pisani, par l'intermédiaire de Ben Bella, l'ancien chef de gouvernement algérien, rencontra le demi-frère de Saddam Hussein, Barzam el-Takriti, auquel il transmit une proposition de médiation française, une initiative suffisamment sérieuse pour que Tarek Aziz appelle, le 10 janvier, à 10 heures du

matin, Edgard Pisani afin de l'avertir que son gouvernement étudierait attentivement cette proposition et ferait connaître sa réponse dans les heures suivantes.

Cette journée du 10 janvier ne tint pas ses promesses. De part et d'autre, on semblait considérer que les jeux étaient faits et l'issue, inéluctable. On s'acheminait vers la guerre qui, après le rejet — le 14 janvier 1991 — du plan français, fut déclenchée dans la nuit du 16 au 17 janvier, très exactement le 17 janvier à 0 heure sous la forme d'attaques aériennes massives contre l'Irak et les positions irakiennes au Koweït. Un véritable déluge de feu et de flammes retransmis en direct par les caméras de CNN et que chacun pouvait suivre sur son écran de télévision. Ce 17 janvier 1991, François Mitterrand m'appela en fin de journée à Genève. Il me réveilla. Je m'étais assoupie sur mes cartes du ciel car les heures de calculs et d'interprétations croisés que me valait la comparaison (en fonction de la conjoncture astrale du moment) des différents ciels impliqués de l'Irak, des États-Unis, de George Bush, de Saddam Hussein, de la France, de François Mitterrand, etc., m'avaient littéralement épuisée. Bref, mes neurones étaient très sollicités ; je travaillais nuit et jour sur ce conflit qui représentait un énorme défi intellectuel. Tirée de ma torpeur, j'entendis au bout du fil mon cher Scorpion :

« Vous avez vu, la guerre a éclaté !

— Oui, monsieur le Président. Hélas ! j'étais sûre que la mi-janvier constituait une échéance redoutable.

— Alors, que pensez-vous de tout cela ?

— C'est terrible, tous ces bombardements. Pour moi, vous allez jouer, en mars, un rôle très important de négociateur. Mais je crois que la guerre pourrait durer jusqu'en juin.

— Cela m'étonnerait beaucoup. Sur le plan militaire, cela me paraît totalement exclu. Bien entendu, il peut y avoir des poches de résistance sous la forme d'actes de terrorisme ur-

bain. Mais, militairement, les Irakiens n'ont aucune possibilité de tenir jusque-là.

— Ce qui me fait dire que la guerre pourrait se prolonger aussi longtemps, c'est que j'ai comparé les thèmes de l'ONU, de la France et des États-Unis. Si l'on regarde la position astronomique de tous ces thèmes, on voit qu'il y a une très forte incidence fin mai-début juin. Je pense donc que la fin de la guerre se situera vers la mi-juin.

— Là, ma chère, bien que vous m'ayez étonné la semaine dernière, je ne peux pas vous suivre sur ce terrain. En effet, le conflit semble avoir été étouffé dans l'œuf... L'impact de l'attaque militaire a été des plus efficaces.

— J'ai peur qu'on soit en pleine euphorie, monsieur le Président car, demain, le 18, il y a une conjonction entre le Soleil et Saturne qui est de très mauvais augure. Elle va nous ramener à la réalité.»

Effectivement, dès le lendemain, les médias parlaient de «triumphalisme» de la part des troupes alliées; la réalité militaire avait contraint ce bel optimisme à se dégonfler comme une baudruche. J'eus l'occasion de reparler longuement de ces hypothèses avec François Mitterrand lors de notre rencontre à l'Élysée le 23 janvier 1991. Au cours de cet entretien, qui eut lieu, assez exceptionnellement, dans le bureau présidentiel, je pus redire au Président que la guerre ne se terminerait qu'en juin. Ce fut le cas puisqu'à cette date les dernières troupes américaines stationnées au Koweït regagnèrent leurs bases. D'un autre côté, les bombardements irakiens sur Israël — les premiers Scud furent envoyés dans la nuit du 17 au 18 janvier — confirmaient ce que j'avais dit quant à l'implication de l'État hébreu dans le conflit.

Ce dernier prit un tour dramatique avec le déclenchement, le 24 février, de l'offensive terrestre. L'infanterie et les blindés de la coalition se lancèrent à l'assaut des positions

irakiennes, qui avaient subi, depuis le 17 janvier, des pilonnages intensifs. Contrairement aux supputations des analystes militaires, les positions tenues par la redoutable garde présidentielle, fleuron de l'armée irakienne, furent balayées et l'Irak obligé de demander un cessez-le-feu et d'évacuer le Koweït le 28 février 1991.

Le 2 mars 1991, alors que l'offensive aérienne de la coalition contre l'Irak avait pris fin, je reçus à Genève un nouveau coup de téléphone de François Mitterrand. Il devait s'adresser aux Français pour leur expliquer la situation et pour défendre le point de vue du gouvernement alors que de nombreuses manifestations hostiles à la guerre avaient eu lieu. Et, faut-il le rappeler ?, il devait aussi dissiper le malaise certain provoqué par la fracassante démission, le 29 janvier 1991, de son ministre de la Défense, Jean-Pierre Chevènement, qui avait enfin décidé de mettre en conformité ses actes avec ses paroles. L'heure était aux explications, après une brève trêve durant laquelle la classe politique quasi unanime avait fait masse derrière le chef de l'État :

« Chère amie, je dois parler aux Français dans les jours qui viennent. Quelle est la meilleure date selon vous ?

— Demain soir, c'est très bon, d'autant qu'une configuration positive touche la Cinquième République. Le Soleil, demain, est en harmonie avec votre Mercure, qui représente la communication, et avec le Soleil de la Cinquième République. Il y a un bel aspect entre le Soleil et la Lune en plus. Donc, demain soir, le 3, ce serait très bon ; le 4 aussi. Par contre, le 6, c'est mauvais. Oui, je crois que vous devriez vous abstenir de parler le 6. C'est très mauvais !

— Bon, on verra. (*Il était toujours aussi laconique !*)

— Monsieur le Président, vous savez que le mois de mars est un mois très important pour vous. J'ai déjà eu l'occasion de vous le dire, c'est une période durant laquelle il y a une

conjonction planétaire favorable à la paix et où une conférence internationale a le plus de chances d'aboutir. Si elle a lieu à cette époque, vous serez aux premières loges sur le plan international pour jouer un rôle essentiel de médiateur. »

François Mitterrand m'avait écoutée avec une grande attention. Ces brefs commentaires — la suite des événements le prouve — montraient qu'il avait pris bonne note de mes suggestions. Il ne disait ni oui ni non, me laissant dans l'incertitude. Il me fallait attendre pour savoir s'il s'y conformerait ou non.

Je n'eus guère le temps de m'interroger. C'est le lendemain, le 3 mars 1991, c'est-à-dire à la meilleure des dates pour lui, ainsi que je le lui avais recommandé, que le président de la République s'adressa, en soirée, à l'ensemble de ses concitoyens pour tirer les conclusions du conflit qui venait d'embraser le Proche-Orient. Il le fit de surcroît en évoquant, comme nous en avions parlé, la nécessité impérieuse de convoquer une conférence internationale en vue d'« assurer au Moyen-Orient et ailleurs, les bases d'une paix juste et durable ». Car c'est bien de cela qu'il s'agissait dans cette allocution télévisée prononcée alors qu'il touchait au zénith de sa popularité. Qu'on en juge d'après ces quelques extraits :

« Et maintenant, mes chers compatriotes, regardons l'avenir. Nous avons à tirer pour nous-mêmes les leçons de l'expérience militaire. Nous avons à rechercher avec les autres les moyens d'assurer, au Moyen-Orient et ailleurs, les bases d'une paix juste et durable... »

C'est ainsi qu'Israël doit réellement disposer de frontières sûres et reconnues et des moyens de sa sécurité. Les Palestiniens, posséder, en tant que peuple, leur identité, leur patrie, leur État. Le Liban, exercer librement sa souveraineté et je n'oublie ni l'intégrité de l'Irak ni les aspirations de son peuple...

D'autres problèmes, au demeurant, subsisteront dans la région: droit des minorités, comme celle des Kurdes, protection de l'environnement, partage des ressources, contrôle mutuel des armements. »

Cette demande de la diplomatie française rencontra un écho très favorable sur la scène internationale. L'instauration d'un nouvel ordre mondial, avec l'approbation et le soutien tant de Washington que de Moscou, qui jouait alors encore un rôle, se traduit par la convocation à Madrid d'une conférence internationale où Israéliens et Arabes, y compris les Palestiniens, tentèrent d'ébaucher ou de renouer les fils du dialogue.

Certes, la conférence de Madrid, qui avait suscité bien des espoirs, finit par s'enliser dans des discussions sans fin. Ce ne fut pas dans son cadre que Palestiniens et Israéliens surent mener à bien les pourparlers secrets qui finirent par aboutir (comme prévu par l'auteur de ces lignes, dans *Votre horoscope 1993*), en septembre 1993, aux accords d'Oslo et à la poignée de mains historique entre Yasser Arafat et Yitzhak Rabin, victime depuis lors d'un extrémiste juif. Mais l'on ne saurait oublier que, sur la longue marche vers la paix, la France joua un rôle non négligeable, conformément à ce que les astres indiquaient à propos de François Mitterrand.

Le caractère bénéfique du mois de mars 1991 en ce qui concernait le rôle d'intermédiaire incombant au chef de l'État français trouva une autre confirmation dans sa rencontre au sommet, le 14 mars, avec George Bush, dans les Antilles françaises. Mon cher Scorpion reçut son homologue américain (Gémeaux Ascendant Vierge) en Guadeloupe au domaine de l'Acajou, dans une belle villa d'architecture coloniale qui avait été autrefois le siège de la Distillerie Clément. Là encore, la date n'était pas le fruit du hasard.

Lors d'un déjeuner le 8 mars à l'Élysée, j'avais dit au chef

de l'État que les astres permettaient de conclure que, le 14 mars (date que j'indiquais même dans ma rubrique de *Télé 7 Jours*), les rencontres diplomatiques seraient très protégées. Ce fut le cas dans tous les sens du terme. Le sommet entre François Mitterrand et George Bush se déroula dans des conditions de très stricte sécurité. De part et d'autre, les services de sécurité mobilisèrent de puissants effectifs pour prévenir tout attentat. La Guadeloupe fut mise en état de siège. Cette «protection» ne concernait pas uniquement les précautions prises autour des deux présidents. La rencontre était aussi «protégée» en ce sens qu'elle se déroula dans une conjoncture planétaire souriante, venant fort heureusement après bien des turbulences. J'avais pu annoncer à François Mitterrand que des aspects majeurs et positifs sur Mercure favorisaient la communication diplomatique, politique, commerciale, intellectuelle et géographique les 13 et 14 mars 1991. Des domaines dans lesquels François Mitterrand eut, en d'autres occasions, tout loisir de prouver ses talents.

Chapitre sixième : La chute du communisme

Lors de notre deuxième rencontre, en octobre 1989, j'avais évoqué avec le président François Mitterrand ma prévision concernant l'éventualité de troubles en Europe de l'Est. À mes yeux, le mois de novembre, et plus précisément les alentours de la pleine Lune du 13 novembre 1989, était propice à des manifestations annonciatrices de bouleversements radicaux. L'on sait que, dans la nuit du 9 au 10 novembre, marquant par ailleurs le cinquante et unième anniversaire de la tragique nuit de Cristal, le pogrom anti-juif organisé par les Nazis, les autorités de la RDA avaient ouvert la frontière entre les deux Allemagnes. Le mur de Berlin était tombé dans un enthousiasme indescriptible auquel nul ne pouvait rester insensible. Comme des millions de personnes, j'avais suivi sur mon écran de télévision les événements qui se déroulaient en direct porte de Brandebourg. M'étaient revenu en mémoire le texte que j'avais publié un an auparavant, dans *Votre horoscope 1989*, que voici :

La Pleine Lune du 13 novembre 1989 se place dans une période totalement déstabilisée. La conjonction Saturne/Neptune s'oppose alors exactement à Jupiter, ce qui laisse augurer un moment hyper-critique, en cette fin de siècle. D'autant plus que ladite conjonction sera entourée... de Vénus/Uranus (comme en juillet 1789, où les mêmes cycles planétaires étaient impliqués).

Le peuple descendra-t-il dans la rue, un peu partout dans le monde ? Il faut sûrement s'attendre en 1989 à de grands changements et bouleversements qui prépareront le climat de la fin de ce siècle : l'expression « mutation de notre civilisation » n'est pas trop forte pour traduire ce climat cosmique intempestif.

Et voici que l'histoire s'écrivait, là, sous nos yeux émerveillés. Il y avait là matière à beaucoup d'enseignements et j'y étais d'autant plus sensibilisée que l'Allemagne est loin d'être pour moi une terre étrangère. Je ne puis oublier que, dans ce pays, dame Fortune m'a souri à plusieurs périodes de ma vie — et notamment dans les années quatre-vingt, où j'étais régulièrement à la télévision — ni que je connais bon nombre de ses dirigeants, à commencer par le chancelier Helmut Kohl, qui marquera de son empreinte puissante l'histoire de ce siècle.

Pour qui veut bien se souvenir de ces semaines folles qui marquèrent la fin de l'année 1989, durant laquelle on avait célébré — et avec quel faste ! — le bicentenaire de la Révolution française, une constatation s'impose. Ce bouleversement extraordinaire de l'échiquier politique européen, bousculant la division du monde opérée lors de la conférence de Yalta, avait surpris la quasi-totalité des dirigeants occidentaux, contraints à adapter leur politique étrangère à cette nouvelle donne et à envisager l'éventualité d'une réunification, à plus ou moins longue échéance, des deux Allemagnes. Dans les chancelleries du monde occidental, on était plutôt désarmé et l'on faisait appel aux lumières, parfois défaillantes, des spécialistes pour tenter de prévoir la suite des événements. Les hypothèses les plus fantaisistes avaient cours et les kremlinologues patentés n'étaient pas les derniers à les formuler.

Durant toute cette période, je n'avais guère eu de contacts avec François Mitterrand. Rien que de très normal à cela. Mon auguste Scorpion avait été littéralement surchargé de travail. Dès le 18 novembre, il avait réuni à Paris, au palais de l'Élysée, les chefs d'État et de gouvernement des douze pays composant la Communauté européenne ainsi que le président de la Commission de Bruxelles, Jacques Delors. À la sortie du dîner qui réunissait ces dirigeants, Margaret Thatcher avait affirmé : « Nous ressentons tous la dimension his-

torique de ce qui se produit en Europe», cependant que le président français se déclarait «frappé par le sens du devoir partagé par les progrès qu'accomplit la Communauté dans les esprits». Tous avaient affirmé leur «solidarité avec les mouvements de réforme en Europe de l'Est».

François Mitterrand avait donc multiplié les initiatives, se rendant le 6 décembre à Kiev, en Ukraine, pour y rencontrer Mikhaïl Gorbatchev, intervenant à la télévision le 10 décembre pour informer ses concitoyens de l'évolution de la situation dans le bloc communiste, effectuant du 20 au 22 décembre une visite officielle en Allemagne de l'Est et se prononçant, dans son discours de vœux, le 31 décembre, en faveur de la création d'une «confédération européenne» associant les Douze aux pays de l'Est une fois que ceux-ci se seraient démocratisés.

Autant dire que, lors de notre troisième rencontre, en janvier 1990, la situation en Europe de l'Est fut au cœur de nos discussions. Me rappelant ce que je lui avais déclaré en octobre, le Président me dit d'emblée :

«Félicitations, vous ne vous êtes pas trompée pour novembre ! Selon vous, comment cela va-t-il continuer ? Autant connaître votre point de vue puisque vous êtes de bon conseil !

— À mon avis, nous sommes au commencement d'une véritable révolution. Ce qui s'est passé à Berlin va sans doute faire tache d'huile dans toute l'Europe de l'Est. Je crois que cela peut même aller jusqu'à une disparition ou à une réforme en profondeur de l'Union soviétique.

— C'est ce que vous sentez ?

— Non, vous savez bien que l'astrologue ne «sent» rien — je souris. C'est un pur raisonnement. Quand on monte le thème de l'URSS, on constate qu'elle est née le 9 novembre 1917 à 2h12 du matin.

— Vous me surprenez. Comment pouvez-vous le savoir avec autant de précision ?

— C'est très simple. Pendant la prise du palais d'Hiver par les bolcheviks, lors de la révolution d'Octobre — selon le calendrier russe (julien) et de Novembre selon notre calendrier (grégorien) —, la grande pendule à l'intérieur du Palais a été atteinte par un projectile. Cette balle perdue l'a bloquée sur 2 h 12, ce qui fait que l'on peut dater avec précision l'instant de la victoire des partisans de Lénine. Je dois cette anecdote précieuse à l'astrologue André Barbault, un de mes maîtres. C'est amusant, non ? Quand on monte le thème de l'URSS pour ce moment précis, on s'aperçoit que, dans ce thème, il y a une conjonction Saturne / Neptune qui ne se retrouve que tous les trente-six ans. Elle s'est reproduite une première fois en 1953 et ce fut la mort de Staline, marquée, vous vous en souvenez, par des émeutes ouvrières en Europe de l'Est et par d'effroyables inondations. Elle s'est reproduite en novembre 1989. Avouez que cela donne à réfléchir.

— Certes. Mais de là à dire que cela peut aller jusqu'à la chute de l'URSS, il y a un abîme !

— C'est pourtant possible, d'autant que Pluton, planète de mutation, passe sur le Soleil de l'URSS, et cela pour la première fois depuis sa création : c'est l'annonce, à coup sûr, de changements radicaux et irréversibles. »

Nous n'avions pu poursuivre longtemps notre conversation sur ce thème car il m'avait demandé de lui parler de nombreux autres sujets, relatifs à la situation politique française.

Je savais toutefois que l'évolution en Europe de l'Est était un thème qui lui tenait à cœur et, dès cette époque, je n'ai pas manqué de l'informer à chaque fois que je pensais disposer d'informations pouvant lui être utiles. Ce fut le cas dès février 1990. On s'en souvient, le 13 février de cette année, les États-Unis, l'Union soviétique, la Grande-Bretagne, la France, la

RFA et la RDA décidèrent d'ouvrir des discussions sur la réunification de l'Allemagne. À ma grande surprise car —et je l'avais dit à François Mitterrand lors de notre rencontre— je croyais naïvement que la disparition de l'Allemagne de l'Est n'était pas à l'ordre du jour. C'était là un sentiment partagé par la quasi-totalité des analystes politiques et je n'eus donc pas le monopole de l'erreur ! Les faits m'ont donné tort puisque les discussions, amorcées le 13 février, trouvèrent leur aboutissement le 17 juillet 1990, après l'accord conclu, la veille, entre le chancelier ouest-allemand Helmut Kohl et Mikhaïl Gorbatchev, sur l'appartenance de l'Allemagne réunifiée à l'Otan et la reconnaissance par la RFA de la frontière Oder-Neisse avec la Pologne. En février 1990, l'on n'en était pas encore là, mais la question allemande et l'évolution de la situation en URSS suscitaient déjà bien des débats auxquels il m'arriva parfois de participer pour ma modeste part. C'est ainsi qu'en février 1990 je fus invitée à Baden-Baden, en Allemagne de l'Ouest, à une émission télévisée sur ce thème avec Joseph Luns, ancien secrétaire général de l'Otan, et un nommé Vulfsons. Avant de le rencontrer, j'ignorais tout de cet homme affable. Membre du Soviet suprême de Lettonie, l'une des républiques baltes annexées par Staline en 1940, ce Capricorne très sympathique, qui voyait régulièrement Mikhaïl Gorbatchev, était un esprit ouvert, un partisan convaincu de la *perestroïka* et de la *glasnost*, qui ne trouva rien à redire au fait de débattre non seulement avec l'ancien secrétaire général de l'Otan, mais aussi avec une astrologue. Lorsque quelques mois plus tard, il m'appela à Genève, je lui annonçai la probable indépendance de son pays pour août 1991. Il en fut tout excité !

Mais revenons à notre soirée à Baden-Baden qui fut le théâtre d'un malentendu. En effet, lors de cette émission télévisée, j'avais affirmé que Mikhaïl Gorbatchev traverserait sous peu des moments très difficiles. Je souhaitais pouvoir

l'en informer mais ne savais pas comment le contacter. Il n'était pas question pour moi de téléphoner à l'ambassade soviétique à Berne pour demander à un conseiller de transmettre pareil message au chef de la deuxième puissance mondiale ! L'époque était certes propice à l'inattendu mais pas à ce point. Autant dire que ma rencontre avec M. Vulfsons me parut providentielle. Je lui fis donc part de mes appréhensions et lui demandai, en toute innocence, de me communiquer les coordonnées du leader soviétique dont il se targuait d'être un proche, ou, à défaut, de lui passer le message. Il me répondit du bout des lèvres par quelques mots plutôt gênés qui me firent prendre conscience que j'avais mal estimé la situation. Visiblement, il ne semblait pas disposé à m'aider et cela me parut très surprenant. Ce n'est que plus tard que je compris qu'en réalité cet apparatchik était un rival politique de Gorby, puisqu'il avait des visées indépendantistes. Décidément, je n'étais pas douée pour la diplomatie !

À l'époque, on baignait en pleine « Gorbymania ». Le premier secrétaire du Parti communiste de l'Union soviétique était la coqueluche des médias et des politiques. On le créditait d'une grande intelligence et d'une volonté de fer, capable de triompher de tous les obstacles. Ses adversaires, qu'ils soient conservateurs comme Igor Ligatchev ou libéraux comme Boris Eltsine, étaient volontiers considérés comme des fâcheux qui ne méritaient guère d'intérêt. Mikhaïl Gorbatchev était au sommet de sa gloire et ceux qui, comme moi, s'aventuraient à penser que la roche Tarpéienne n'était pas loin, passaient pour des défaitistes, d'aimables plaisantins. M. Vulfsons, en m'écoutant, s'était peut-être dit qu'il était tombé sur un cas d'espèce, l'une des rares Occidentales à voir en son illustre collègue une statue aux pieds d'argile. Une raison de plus, pour ce stratège russe, de ne pas tenir compte de mon avis pessimiste : à quoi bon tendre la perche à Gorbatchev si le destin avait décidé de sa chute ? Reste que je

trouvais intéressant le fait d'avoir été invitée à participer à un débat télévisé avec lui et avec Josef Luns, et que j'en avais informé François Mitterrand par le biais d'une carte postale.

J'eus l'occasion de reparler avec le Président, à plusieurs reprises, de Mikhaïl Gorbatchev, l'un de ceux dont il m'avait demandé précisément d'établir le thème. Hélas ! plusieurs heures de naissance circulaient, qui pouvaient fausser certaines conclusions. Je me souviens ainsi lui avoir dit, le 23 janvier 1991, que ce Poissons abordait un tournant décisif de la *perestroïka*, qu'il allait peut-être évoluer vers un despotisme éclairé, alliant l'exercice des pleins pouvoirs à un certain libéralisme politique et économique. Je lui dis aussi que m'interpellait le fait que la symbolique des Poissons est liée à l'idée de sacrifice et que Gorbatchev m'apparaissait être, en cette période de transition agitée, le bouc émissaire rêvé de l'Histoire⁷. François Mitterrand avait montré curiosité et intérêt pour mes propos. J'avais eu l'impression que cette analyse l'intriguait passablement.

Nous n'avions pas poussé plus avant cette discussion car il était alors préoccupé, je l'ai dit, par l'évolution de la situation au Proche-Orient, qui reléguait au second plan les changements en cours en Union soviétique. Plus concrètement, le chef d'état-major, Jacques Lanxade, l'attendait pour leur réunion quotidienne, en cette phase brûlante de la guerre du Golfe.

Des changements qui, au demeurant, me confirmaient dans l'idée que nous étions sur le point d'assister à une véritable révolution pouvant déboucher sur la disparition de l'URSS. Ce point de vue, que je défendais depuis 1980 sans susciter autre chose qu'un scepticisme amusé, j'eus l'occa-

⁷ Bien sûr, je ne m'appuyais pas sur cette seule donnée astrologique, tous les Poissons n'étant pas concernés par cette symbolique très générale. La conjonction, chez Mikhaïl Gorbatchev, de sa Lune Noire avec le Nœud Sud de la Lune (facteur de destinée) venait renforcer cette caractéristique.

sion de le soutenir à nouveau, le 22 juin 1991, à l'occasion d'un symposium international réuni en Suisse à Crans-Montana et consacré à l'évolution de l'Union soviétique. C'était une sorte de mini-Davos auquel participèrent des personnalités de premier plan parmi lesquelles Margaret Thatcher ou Édouard Balladur, futur Premier ministre français, qui prononça la conférence de clôture.

Les organisateurs de ce forum m'avaient proposé d'exposer durant une quinzaine de minutes le point de vue d'une astrologue sur les bouleversements en cours en Europe de l'Est. C'est ce que je fis en analysant — pour un public soigneusement trié sur le volet et habitué aux analyses géopolitiques les plus pointues — les thèmes astraux de l'Union soviétique, de Mikhaïl Gorbatchev et de son principal adversaire politique, Boris Eltsine. Une première !

Je passai une semaine entière à la montagne, à plancher sur ces trois thèmes, et voilà ce que j'annonçais aux participants en juin 1991 :

Si l'on se fonde sur le thème de la révolution d'octobre 1917, l'URSS est Scorpion avec l'Ascendant en Vierge. Le Scorpion, on le sait, est le signe qui dit « non », le signe de la révolte et des réformateurs. Quant à la Vierge, signe de terre, elle symbolise le peuple, la discipline au service de la collectivité. De plus, dans ce thème, Uranus, planète de l'insurrection (elle fut, on le sait, découverte au moment de la Révolution française — ce qui n'est pas un hasard) se retrouve dans son propre signe, le Verseau, ce qui n'arrive que tous les quatre-vingt-quatre ans... D'où l'esprit révolutionnaire qui vit naître cette entité.

Nous sommes au seuil d'un été chaud et déterminant pour l'URSS. Peut-être l'étape décisive — ultime ? — de la mutation qui a commencé à la fin de 1989. Car Pluton repasse sur le Soleil natal de l'URSS, dans sa dernière étape, avant 248 ans (temps de sa

révolution!) La première eut lieu en février 1989, la deuxième en novembre de la même année (chute du mur de Berlin), la troisième en mai 1990 (Gorbatchev conquis par le peuple moscovite sur la place Rouge); la suivante se plaçant en août 1990 (état d'urgence en Arménie) suivie de la phase de novembre 1990, marquée par la dissidence légitimée de la Pologne (élection de Walesa) et les combats de rue en Moldavie. Est-ce le chant du cygne de l'URSS? L'estocade portée au communisme? La question reste ouverte.

Et je poursuivais ainsi:

L'URSS continue dans son processus de démantèlement dont la phase paroxystique se place entre la mi-juillet et la fin septembre avec des rémanences sensibles jusqu'en novembre 1991 et même des effets en *decrescendo* jusqu'en août 1992. L'été pourrait déboucher sur une lutte armée, avec recours à la force militaire. Les alentours du 20 août, le début septembre, la pleine Lune du 23 septembre et le début octobre me paraissent des échéances explosives.

Une remarque intéressante, susceptible de corroborer ces pronostics: le thème de Bush montre, pour cet été, dès la mi-juillet et jusqu'au début octobre, une grande préoccupation par rapport à la politique étrangère. Le synchronisme des influx me porte à penser qu'il s'agit peut-être également de discussions sur le désarmement qui devraient dès lors débiter à la mi-juillet et trouver un règlement au début octobre, après beaucoup de péripéties et de marchandages.

Et je conclusais:

Une certaine URSS a vécu. Une nouvelle URSS, avec une nouvelle législation va naître sur d'autres bases (fédération?). S'agira-t-il d'une URSS plus libérale ou durcie, voire dictatoriale? Paradoxalement, les deux hypothèses me paraissent possibles. Les nou-

veaux projets de loi de l'URSS nés en octobre seront appliqués au printemps 1992.

Pour terminer cet exposé, je me livrais à la comparaison suivante entre les thèmes de Mikhaïl Gorbatchev et de Boris Eltsine :

Boris Eltsine est un curieux personnage, un être à facettes, très secret en dépit des apparences. Verseau avec l'Ascendant en Cancer, c'est d'abord un Uranien prométhéen, libertaire, et son esprit progressiste est bien à l'image de son signe, qui est, après tout, celui des droits de l'homme, de la fraternité universelle (on pense à Abraham Lincoln, à Saint-Just ou encore à Beaumarchais — Verseau, eux aussi). Comparer son thème avec celui de Gorbatchev est intéressant car, nés la même année et à un mois d'écart, ils ont tous deux Uranus, la planète révolutionnaire par excellence — et du changement —, en conjonction avec le Nœud Nord de la Lune, facteur de réalisation ultime de soi ; mais, dans le thème de Gorbatchev, cette position planétaire se trouve en Maison VI, celle du libre arbitre limité, alors que dans celui d'Eltsine, elle est en Maison X, celle de la carrière officielle et reconnue. En somme, le premier aura aplani pour le second la voie royale de l'ouverture, permettant à Eltsine de surenchérir et de s'installer dans la *perestroïka*. Eltsine est aussi un Lunaire (Ascendant Cancer et trois planètes dans ce signe), donc un être impressionnable et sensible aux ambiances.

Dire de ces propos qu'ils susciterent l'approbation ou l'enthousiasme des participants soviétiques à cette rencontre serait beaucoup s'avancer ! Pour ce dîner organisé à l'hôtel Ambassador, j'avais été placée à la table des Soviétiques par les organisateurs — qui avaient dû penser, avant mon intervention, que celle-ci me vaudrait de nombreuses questions de la part de leurs invités russes et que j'aurais ainsi la possibi-

lité de satisfaire leur curiosité. C'est tout le contraire qui se produisit. Mes propos avaient tout bonnement scandalisé ces hauts fonctionnaires soviétiques et ils entendaient bien me le montrer en faisant preuve à mon égard de la plus grande froideur. Alors que les conversations allaient bon train aux autres tables, lorsque je revins m'asseoir après ma prestation, qui avait produit l'effet d'une bombe, à la nôtre régnait un silence de mort. J'avais rarement connu une atmosphère aussi glaciale. J'étais devenue une pestiférée à laquelle on ne daignait plus adresser la parole, dont on évitait le regard. Les rares convives à enfreindre cette consigne tacite le firent pour me passer un véritable savon. Ces communistes purs et durs me firent comprendre que je n'avais aucune idée de la situation en Union soviétique. Pour eux, il ne faisait aucun doute que Mikhaïl Gorbatchev maîtrisait parfaitement la situation et qu'il avait clairement perçu que la *perestroïka* était le moyen le plus adéquat pour permettre au Parti communiste de conserver, inchangé, tout son pouvoir. « Vous vous trompez, Madame, me lança l'un d'entre eux. L'URSS ne disparaîtra pas, soyez-en sûre. Ce que vous dites est fantaisiste et invraisemblable. » Tout cela avait été dit dans un anglais au fort accent russe, avec des *r* roulés rageusement.

Devant ce tir groupé, je restais impavide. Les résultats de mon étude me remplissaient d'une certitude : il y aurait du grabuge en URSS vers le 20 août. D'un autre côté, ma seule consolation était de savoir que si mes propos avaient laissé de marbre — du moins en apparence ! — les Soviétiques, ils avaient vivement intéressé d'autres participants à ce symposium, en particulier ceux originaires du bloc de l'Est. J'en eus la preuve le lendemain. Toute la journée, je reçus un flot ininterrompu de témoignages excités de la part de visiteurs venus me demander des précisions et discuter avec moi des thèmes que j'avais formulés en séance publique. Visiblement, beaucoup y portaient un certain crédit, pour ne pas dire un

crédit certain. C'est ce qui m'encouragea à en parler longuement avec François Mitterrand, lors d'une conversation téléphonique, le 27 juin 1991 au matin. Mon interlocuteur se montra lui aussi très intéressé et me demanda de lui faxer le texte de mon intervention à Crans-Montana, ce que je fis le 3 juillet en lui faisant parvenir trois feuillets reprenant les grandes lignes de mon mini-discours. Je ne réalisais pas que nous allions en reparler bientôt en raison d'une accélération brusque de l'histoire qui ne me surprit pas mais qui dut, rétrospectivement, provoquer un certain sentiment de gêne (ou de perplexité admirative ?) chez ces apparatchiks soviétiques qui m'avaient ouvertement boudée lors de ce mémorable dîner du 22 juin 1991.

Le 19 août 1991, en effet, une nouvelle tombait sur tous les téléscripteurs des agences de presse. Un Comité d'État pour l'état d'urgence—composé de Guennadi Ianaev, Valentin Pavlov, Vladimir Krioutchkov, Omar Baklanov, Boris Pougov, le maréchal Dimitri Iazov, A. Tiziakov et Vassili Starodotsev—venait de prendre le pouvoir à Moscou et d'annoncer que Mikhaïl Gorbatchev, qui prenait alors des vacances en Crimée, se trouvait, « pour des raisons de santé », dans l'incapacité d'exercer ses fonctions. Instituant l'état d'urgence pour une période de six mois, ce comité, composé de conservateurs hostiles au changement, restaurait la censure et renvoyait aux calendes grecques la réalisation des réformes promises par Mikhaïl Gorbatchev.

L'émotion dans le monde était considérable, d'autant que nul ne savait quelle était l'attitude exacte de Mikhaïl Gorbatchev, empêché de communiquer avec l'extérieur et dont on pouvait redouter qu'il ne soit physiquement liquidé par ses geôliers. Pour beaucoup, le coup d'État à Moscou annonçait le retour de la guerre froide et d'une lourde chape de plomb sur une Russie qui avait rêvé, mais en vain, de renouer avec la liberté. C'était faire bon marché de l'exceptionnelle capa-

cité de résistance du peuple soviétique qui, faisant front aux côtés de Boris Eltsine, demeuré en liberté, descendit dans la rue à Moscou comme à Leningrad, pour manifester de façon éclatante sa condamnation du putsch ourdi par les militaires et les nostalgiques de l'ordre ancien et pour clamer sa volonté de voir les réformes en cours se poursuivre jusqu'à la totale démocratisation du pays.

Partout dans le monde, chefs d'État et de gouvernement faisaient connaître leur réprobation et leur volonté de porter assistance par tous les moyens possibles aux démocrates russes. Contrairement à certaines rumeurs, c'était là aussi l'attitude de François Mitterrand, dont le discours à la télévision française, le 19 août 1991, suscita bien des malentendus. N'avait-il pas lu la lettre que lui avait envoyée le porte-parole des putschistes, Guennadi Ianaev, ce qui laissa supposer à certains qu'il reconnaissait de facto le putsch ? C'est oublier qu'il avait chargé Elie Wiesel, Prix Nobel de la paix, de porter à Mikhaïl Gorbatchev un message de soutien et d'amitié, et de rendre visite à Boris Eltsine qui symbolisait la résistance à la dictature. C'est oublier aussi que le Prix Nobel de la paix et Jack Lang, ministre de la Culture, appuyés par le chef de l'État, avaient, dès les débuts de l'affaire, pris l'initiative de créer un « Comité international pour la démocratie en URSS », auquel adhérèrent, entre autres, Yves Montand, le romancier espagnol Jorge Semprun et le philosophe Michel Serres.

Ce mois d'août 1991, François Mitterrand séjournait dans sa propriété des Landes, à Latche, d'où il suivait avec une attention particulière l'évolution de la situation en URSS. Je le sais d'autant mieux que j'eus l'occasion de lui parler à plusieurs reprises durant ces journées décisives, notamment le 19 août, lorsqu'il m'appela pour évoquer mes prévisions de Crans-Montana :

« Là encore, chère amie, vous aviez vu juste ! Vous aviez

prévu des échéances explosives pour l'URSS aux alentours du 20 août. C'est formidable, l'astrologie ! »

— Vous comprenez maintenant pourquoi je suis *addicted*, comme on dit ! »

Comment oublier, également, le dialogue que j'eus avec lui, le lendemain, à la suite de son intervention télévisée : « Je vous ai trouvé super, hier soir, vous étiez en pleine forme ! Plein de maestria !

— Ah bon, vous trouvez ? Je voulais surtout rassurer l'opinion publique française, qui s'inquiète un peu à tort car il n'y a pas de risques pour elle.

— Pour la France ?

— Oui.

— Sauf évidemment, si c'est un retour à la guerre froide...

— Personnellement, je considère ça comme provisoire.

— Moi, non.

— Alors, donnez-moi votre opinion !

— Dans mes prévisions pour 1992, dont je viens de terminer le manuscrit il y a quelques semaines, j'ai écrit : « Risque de retour à la guerre froide ». Mon mari ne voulait pas que j'écrive cela : « Tu vas te ridiculiser. Tout le monde sait que la guerre froide est terminée ! » Je lui ai dit : « Écoute, il y a une convergence d'aspects difficiles, de dissonances entre l'URSS et les États-Unis. » Je regardais votre thème et celui de la France, le thème de Kohl et celui de l'Allemagne, et j'ai retrouvé un scénario similaire à celui de la crise du Golfe, du moins en ce qui concerne la convergence des dissonances. Donc, il y a risque d'une crise grave. Demain sera une journée historique. Boris Eltsine sera mis en exergue demain et les jours qui suivent.

— Comment ?

— La mise en vedette, ou peut-être même la chute de Boris

Elsine. Je ne sais pas. N'ayant aucune date de naissance (et ne parlons pas d'heure !) des putschistes, je suis réduite à l'incertitude et aux hypothèses.

— Eh ben !

— Demain sera une journée très importante pour l'URSS. Je crois que les choses vont basculer d'une façon ou d'une autre. Mais comme je ne suis pas voyante, je ne vois pas le scénario, je ne peux que supputer, essayer d'« habiller » ces dissonances planétaires. Début septembre, la période autour du 23 septembre et le début octobre sont des échéances très difficiles.

- Mon sentiment est que ce gouvernement, issu d'un coup d'État, veut régler les problèmes intérieurs. Ils n'ont pas l'intention de se compliquer la vie sur le plan extérieur. Ils affirmeront qu'ils respecteront tous les traités internationaux pour que l'étranger les laisse tranquilles et qu'ils puissent régler la situation interne. Après, quand cela sera réalisé, alors peut-être feront-ils autre chose.

— Oui, mais est-ce que ce n'est pas de la folie ? Je crois que George Bush a annoncé qu'il allait interrompre l'aide américaine. Je ne vous cache pas que je viens d'avoir Juan Carlos au téléphone et qu'il m'a dit que l'Espagne allait faire de même. Il m'a d'ailleurs demandé de vous saluer, car je lui ai dit que nous allions probablement nous parler. Il m'a dit que Felipe Gonzales avait essayé, mais en vain, de parler à Gorbatchev.

— Moi aussi, j'ai essayé.

— Il m'a demandé si vous y étiez parvenu.

— Non, moi non plus.

— Je me fais beaucoup de soucis pour Gorbatchev car, jusqu'à la fin de l'année, cela va mal aller pour lui. Pensez-vous qu'il puisse revenir au pouvoir ? Vous savez, c'est un piège terrible pour les astrologues, mais après la chute, après la mort même, les astres continuent de tourner dans le ciel.

Après tout, le destin individuel, et même le destin des nations, n'apparaît que comme un épiphénomène par rapport aux mouvements des planètes qui, imperturbablement, continuent leur marche. Alors, comment savoir ? En l'occurrence, cela va influencer sur le sort de Gorbatchev et d'Eltsine. Gorbatchev, pour le moment, a l'air fini politiquement et physiquement. Mais s'il passe le cap du 15 octobre, alors il y a peut-être une chance qu'un nouveau régime rappelle, pour des raisons démagogiques ou pour d'autres raisons, les deux symboles de la liberté, Eltsine et Gorbatchev. Qu'en pensez-vous ?

— C'est tout à fait possible.

— Cela ne me semble pas impossible, astralement parlant. Si cela se fait, ce sera autour du 10-15 novembre.

— Très bien. Il faut être vigilant. »

Le Président m'avait écoutée attentivement, curieux de savoir ce que je pensais. Il n'avait certainement pas accordé pour autant un crédit illimité à mes analyses. Il n'était pas convaincu par ce que je lui avais dit quant à un retour possible de la guerre froide. À ses yeux, la crise était passagère et, il faut le reconnaître, il avait parfaitement raison sur ce point. Son instinct ne l'avait pas trompé.

Il n'avait pas exclu la possibilité d'un retour au pouvoir de Mikhaïl Gorbatchev. Mais il pressentait là aussi que ce serait passager.

On le sait, Mikhaïl Gorbatchev n'a pas franchi le cap fatidique du 15 octobre 1991 que j'avais mentionné lors de mon entretien téléphonique avec François Mitterrand. Démissionnaire de ses fonctions de premier secrétaire du PC soviétique le 24 août 1991, il dut assister au triomphe irrésistible de son adversaire Boris Eltsine, bien décidé à mettre à bas l'ancien régime. Le 24 août, le président russe reconnaissait ainsi l'indépendance de l'Estonie et de la Lettonie dans la période exacte prévue par moi. Je ne sais trop ce que dut en penser

M. Vulfsons, mon interlocuteur letton lors du débat télévisé de février 1990 à Baden-Baden. Je suis sûre que le patriote letton sommeillant en lui s'est réjoui de la fin du joug russe pesant sur son pays ! Dans la foulée de ces événements, qui se succédaient à une rapidité effrayante, on assista à l'éclatement de l'ancienne Union soviétique, remplacée par la CEL (Communauté des États indépendants) dont la création fut décidée, le 21 décembre 1991, lors d'une conférence réunissant, à Alma-Ata, quatorze des quinze présidents des anciennes républiques soviétiques, ce qui contraignit Mikhaïl Gorbatchev à démissionner de ses fonctions le 25 décembre de cette même année et à signer ainsi la fin de l'URSS.

Je ne sais si François Mitterrand évoqua devant son invité les entretiens qu'il avait eus avec moi lorsqu'il reçut pour la dernière fois à Latche Mikhaïl Gorbatchev les 30 et 31 octobre 1991. J'en doute fort. Les deux hommes devaient avoir bien d'autres choses, infiniment plus importantes, à se dire. Mais, qui sait si François Mitterrand ne s'est pas alors souvenu que, dans cette même pièce de l'ancienne bergerie, son astrologue lui avait annoncé au téléphone qu'après un été explosif l'année 1991 marquerait la fin de l'Union soviétique. Une analyse qu'elle avait faite dès 1980 dans les colonnes du *Figaro-Magazine*, et qu'elle avait soutenue à nouveau, quelques semaines avant le putsch avorté de Moscou, dans un forum international à Crans-Montana en Suisse, suscitant l'incrédulité d'une grande partie de l'assistance... Lui a-t-il fait part des pronostics pessimistes à son sujet pour la fin de cette année fatidique ? Peut-être se sont-ils remémoré ce dîner fameux au Kremlin, au début des années quatre-vingt, en juin 1984, alors que le chef d'État français effectuait une visite officielle en Union soviétique, une visite durant laquelle il surprit ses hôtes en mentionnant, lors de son toast, le nom d'Andreï Sakharov, symbole de la dissidence et qui avait été envoyé en exil intérieur par le maître du Kremlin.

Lors de ce dîner, le président français avait été frappé par la remarque ironique d'un jeune membre, peu connu, du Politburo, Mikhaïl Gorbatchev, qu'il avait interrogé sur les résultats proverbiallement catastrophiques de l'agriculture soviétique et qui lui avait répondu en souriant :

« Tout cela a commencé en 1917 ! » Il en avait tiré la conclusion que ce singulier apparatchik risquait fort de faire parler de lui dans les années à venir, pressentiment qu'il put vérifier tout à son aise.

Faute de savoir ce que fut cette conversation, en octobre 1991, entre François Mitterrand et Mikhaïl Gorbatchev, je voudrais rappeler que l'été 1991 marqua également le début de la crise yougoslave, qui allait dégénérer en un des conflits les plus sanglants et les plus barbares, en Europe, depuis la Seconde Guerre mondiale. C'est pour moi l'occasion de souligner — et ce n'est pas là trahir sa mémoire ni un grand secret — que nous avons eu parfois certains désaccords en matière de politique étrangère, et ce notamment en ce qui allait concerner l'épineuse question yougoslave. Il savait que j'étais loin de partager la grande prudence qu'il observait à l'égard de la Serbie et que mon cœur penchait plutôt pour la Bosnie martyre. J'avais d'ailleurs été sensibilisée à cette question par un ministre du gouvernement de Kohl, Christian Schwarz-Schilling qui, à la faveur de nombreuses rencontres à Munich ou à Bonn, était devenu un ami. Il était partisan de la levée de l'embargo sur les armes à destination de la Bosnie. Scorpion tout comme le philosophe Bernard-Henri Lévy, l'un des plus ardents défenseurs de la Bosnie d'Alija Izetbegovic — ou comme Bernard Kouchner, décidément le monde politique en recelait un nombre impressionnant —, ce ministre m'avait demandé d'intervenir auprès du chef de l'État français afin de le convaincre de la nécessité de donner à la Bosnie les moyens de résister à l'agression dont elle était victime de la part de son voisin serbe. Sans prétendre jouer aux intermédiaires ou

aux éminences grises, j'avais à plusieurs reprises défendu mon point de vue auprès de François Mitterrand et je ne lui avais pas caché mon désaccord avec l'orientation de sa politique dans les Balkans. Il m'avait écoutée avec attention et n'avait pas pris la mouche lorsque mes propos étaient dits sur un ton plutôt vif qui contrastait avec la courtoisie habituelle de nos échanges. Bien que quelque peu surpris de ma véhémence, il ne s'offusquait pas de ces désaccords, comme s'il s'y attendait, voire la comprenait, y compris lorsque je tentais d'expliquer ces derniers en faisant appel aux leçons des astres. Je veux parler de sa vocation de médiateur, visible dans son ciel par son Ascendant en Balance, mais aussi par son Mercure puissant. J'en avais fait, sur un autre sujet, l'expérience plutôt amusante. Je lui avais fait remarquer : « Vous devriez bien vous entendre avec Margaret Thatcher. Son thème astral se compose du même cocktail que le vôtre : Balance Ascendant Scorpion, mais inversé. » Il m'avait rétorqué : « Ah bon, vous croyez ! Voyez-vous, je ne suis pas de votre avis. Si c'était un homme, je ne dis pas, mais franchement, vous l'avez regardée ? Ce n'est pas la séduction personnifiée ! Et si je comprends bien, la plus Scorpion des deux, c'est elle : elle dit toujours non ! Vraiment, je n'ai pas d'affinités avec le Premier ministre de Sa Majesté ! » Cela avait été dit en souriant malicieusement, sans acrimonie particulière. Il faut dire qu'entre lui et Margaret Thatcher, les choses ne s'étaient pas toujours bien passées. Il lui reprochait surtout son opposition délibérée au grand rêve qu'il caressait, la poursuite et la consolidation de la construction européenne.

Chapitre septième : Carnets d'Europe

François Mitterrand était un européen convaincu. Dès 1948, il avait participé au célèbre congrès de La Haye d'où naquirent le Mouvement européen, puis le Conseil de l'Europe. Cet engagement puisait sa source dans le souvenir de la Seconde Guerre mondiale et dans la croyance que la réconciliation franco-allemande était indispensable pour éloigner à jamais de ce continent meurtri le spectre hideux de la guerre. N'écrivait-il pas, en 1967 : « L'expansion dans l'Europe et par l'Europe, dans le marché commun et par le marché commun, est donc la seule perspective d'indépendance effective et honnête offerte à notre pays. Nous avons franchi le point de non-retour. Toute autre politique supposerait la mobilisation des Français pour une aventure antarctique dont on n'ose pas imaginer le prix. » Cette conviction européenne l'avait amené, lors de son premier septennat, à prendre des décisions draconiennes et courageuses. Après deux dévaluations successives du franc et un bras de fer monétaire avec l'Allemagne, le président de la République avait, en mars 1983, opté pour le maintien de son pays dans l'Europe et pris, en conséquence, « le tournant de la rigueur », une évolution qui l'obligea à renoncer à certaines des réformes sociales contenues dans son programme électoral de 1981.

De 1984 à 1989, l'action européenne de François Mitterrand fut féconde et multiple : nomination de Jacques Delors, son ancien ministre des Finances, à la tête de la Commission de Bruxelles ; relance du concept de marché unique ; entrée dans la CEE de l'Espagne et du Portugal ; préparation de l'Union économique et monétaire ; adoption du règlement communautaire sur le contrôle des concentrations, etc. Le second mandat de François Mitterrand devait être marqué

par la signature, les 9 et 10 décembre 1990, du traité de Maastricht mettant en place les dispositions nécessaires à la réalisation de l'union politique, économique et monétaire avant 1999. Un traité qui fit parler beaucoup de lui et qui fut soumis à ratification dans chacun des pays concernés selon des modalités différentes.

Pour François Mitterrand, l'année 1992 fut celle du combat pour l'Europe et pour la ratification par la France de la poursuite de la construction européenne, à laquelle s'opposaient non seulement certains de ses adversaires politiques mais aussi certains socialistes et les communistes. Dans mes prévisions mondiales pour 1992, j'avais écrit en ce qui concernait tant François Mitterrand que la France :

Fin avril 1992, François Mitterrand est très en vedette et se trouve en même temps à la croisée des chemins. Son image jouit alors d'une aura maximale, en retombée à une initiative hardie d'octobre 1991, prise dans un climat de turbulences et de défis puissants... Fin avril-début mai, ayant gagné son pari, il n'est pas impossible qu'il prenne alors de son plein gré une décision drastique qui changerait sa trajectoire en même temps que celle de la France. Sera-ce le corollaire de la lassitude de fin 1991 début 1992 ? Ce n'est pas exclu.

Fin mai-juin, peut-être éprouvé physiquement, ou désenchanté par les ingratitude du pouvoir et les qui-proquos qui l'éloignent des Français, sera-t-il tenté de suivre les traces d'un autre éminent Scorpion national — le général de Gaulle —, en recourant, peut-être, lui aussi, à un référendum fin juillet ? Pure hypothèse...

La Cinquième République vibrant au cycle planétaire de Jupiter / Neptune — on sait que quatre des cinq Républiques se sont constituées sous son égide — et ces deux planètes formant un trigone début août 1992, la France pourrait être le théâtre d'un changement important. De quelle nature ? Difficile à dire : il sera

la concrétisation d'un virage virtuellement entamé en début d'année, mais en fait le corollaire plus lointain d'un climat remontant à février 1991. C'est du moins ce que semblent dire les astres. Mais leur interprétation, on le sait, est des plus délicates et les scénarii possibles, multiples.

À la lumière des faits, tout cela n'était finalement pas mal vu. On me pardonnera, j'espère, cet auto-satisfecit. Avril 1992, c'est la nomination de Pierre Bérégovoy comme Premier ministre. Or ce choix — il y avait d'autres candidats — s'inscrivait dans l'appel qu'avait lancé, le 7 octobre 1991, le maire de Nevers à la création d'un « parti de la réforme », une réforme qui, sur le plan européen, avait été concrétisée, le 14 octobre 1991, avec l'annonce par François Mitterrand et Helmut Kohl de la création d'un corps d'armée franco-allemand, point de départ de la création d'une force européenne. La mise sur pied de cette formation n'était pas le fruit du hasard. C'était un signe politique fort, annonciateur de la détermination des deux hommes à poursuivre la construction européenne. Une construction rendue irréversible, au terme de longs débats, par l'accord auquel étaient parvenus les Douze, réunis en sommet dans la petite ville néerlandaise de Maastricht. Je ne veux pas sombrer dans un triomphalisme facile, d'autant que certains me reprocheront peut-être d'avoir donné une date inexacte pour le référendum que j'annonçais. Il eut lieu, en effet, en septembre et non en juillet 1992. Mais il fut décidé, comme on le verra plus loin, en juillet ! Il marqua effectivement un tournant important dans l'histoire de la France et de la Cinquième République. Et je n'avais pas eu tort d'affirmer que ce changement serait la concrétisation d'un virage virtuellement abordé en début d'année puisque le traité de Maastricht fut officiellement signé le 7 février 1992...

En se battant pour la ratification par son pays de ce traité, mon cher Scorpion allait au-devant de nombreuses difficultés

politiques. y faisant allusion de façon plaisante, je lui avais envoyé de Floride, le 10 mars 1992, une carte postale représentant un crocodile tenant dans ses mâchoires un homme et que j'avais légendée : « N'avons-nous pas tous des crocodiles à combattre ? » Cela l'avait beaucoup amusé et il m'en avait parlé lors de notre rencontre le 5 mai 1992. Je lui avais alors dit qu'il entrerait, jusqu'à la fin du mois de juillet, dans une mouvance cosmique plutôt agitée — je me souviens lui avoir dit qu'elle ressemblerait à la tour de Babel —, mais que cette période se conclurait par le triomphe de la politique d'ouverture, et que lui-même serait en vedette à propos d'une affaire porteuse du rayonnement de la France dans le monde.

Aux adversaires patentés de l'astrologie, je signale que la campagne pour le référendum sur le traité de Maastricht signa effectivement la réussite de la politique d'ouverture puisqu'on vit des membres de l'opposition et de la majorité, des ministres et d'anciens ministres, faire campagne en faveur du « oui » et tenir des meetings communs devant leurs partisans provisoirement réconciliés. On vit ainsi sur une même tribune François Léotard et Elisabeth Guigou, Pierre Bérégovoy et Valéry Giscard d'Estaing. De quoi surprendre plus d'un analyste !

En lançant l'idée d'un référendum sur l'Europe, François Mitterrand avait pris un risque : le goût du défi propre au Scorpion ! Sa popularité n'était pas des plus grandes et les Français pouvaient être tentés de lui infliger une sanction cinglante comme ils l'avaient fait avec le général de Gaulle en avril 1969. Bon nombre d'observateurs politiques en étaient persuadés, ce qui ne fut pas sans faire souffler sur l'Élysée, à l'été 1992, un léger vent de panique. Notre auguste Scorpion avait-il besoin d'être rassuré ? En tout cas, cela me valut de sa part un coup de téléphone inattendu. C'était à l'été 1992, le 20 juillet très exactement, et François Mitterrand se trouvait à Latche, dans sa résidence landaise. Moi, j'étais à Paris pour

mettre la dernière main à l'encyclopédie *Astrologie-Passion* dont j'avais assumé la direction. Je me trouvais boulevard Saint-Germain, chez Hachette, mon éditeur, en présence de toute l'équipe, lorsqu'on me prévint que le président de la République souhaitait me parler. Cela provoqua, on l'imagine, un bel émoi dans l'assistance !

Je pus dénicher un bureau pour m'entretenir discrètement avec mon interlocuteur. Fort heureusement, la secrétaire ou la standardiste qui avait pris l'appel ne s'était pas conduite comme l'une de mes collaboratrices, récemment engagée qui, se trouvant au bout du fil avec un personnage prétendant être Juan Carlos, lui avait sèchement répliqué avant de raccrocher : « C'est cela, vous êtes le roi d'Espagne et moi je suis Cléopâtre, reine d'Égypte ! » Je n'avais pas encore eu le temps de lui expliquer qu'il m'arrivait de recevoir des coups de téléphone de personnalités de ce registre... Chez Hachette, on avait « assuré », comme l'on dit familièrement, et j'avais pu m'entretenir longuement avec François Mitterrand, qui venait s'enquérir si le 20 septembre était une bonne date pour le prochain référendum.

Pour moi, après consultation sur place de mes éphémérides, il ne faisait aucun doute que le « oui » l'emporterait et je le lui ai dit. Je suis une européenne convaincue, ce qui pourrait partiellement expliquer mon optimisme. Mais il va de soi que le verdict des astres avait, comme toujours à mes yeux, la préséance sur mes préférences personnelles ou mes convictions subjectives. C'est ce que j'écrivis d'ailleurs à François Mitterrand le 6 septembre 1992, quelques jours avant qu'il n'entre à l'hôpital Cochin pour y subir une opération de la prostate. Dans cette lettre, je disais à notre cher Scorpion national, dont j'avais apprécié la performance dans le débat télévisé qu'il avait eu avec Philippe Séguin, leader des anti-Maastricht :

L'échéance la plus proche et dont l'enjeu est de

taille est bien sûr le référendum. En étudiant spécialement la constellation de ce jour clé, j'en conclus que le résultat de ce vote apparaît comme très positif, à long terme notamment, pour la Cinquième République, même si ce changement est ressenti comme perturbant par la France profonde qui va se trouver en pleine confusion. Et pourtant, encore une fois, vu de Sirius et dans l'absolu, l'adoption du traité de Maastricht est une bonne chose pour la France. Cela entraîne automatiquement la conclusion que, le 20 septembre, celle-ci votera « oui ».

Un autre raisonnement me conduit à la même conclusion. Vos étoiles sont loin d'être mauvaises. Certains astres marquent même un grand rayonnement à travers une consolidation de votre popularité, même si certaines autres planètes indiquent que vous serez en butte une fois encore à des critiques et attaques. Cela pourrait aussi être une allusion au stress psychologique dans lequel vous vous trouverez alors. Car si le « non » triomphait, alors, à quoi rimerait vos bons influx ? Voilà le raisonnement que fait l'astrologue, qui est, ne l'oublions pas, chargée d'interpréter le ciel avec un regard serein et par rapport à un Bien ou un Mal absolus. Une sacrée gageure, car qui aurait la prétention d'être un juge objectif en la matière ?

Je tenais à vous donner signe de vie à travers ces bonnes nouvelles avant le jour J, en espérant ne pas me tromper dans mes pronostics. En prologue à l'Europe, me voici à Londres aux premières Assises européennes d'astrologie où, dimanche 6 septembre, je ferai une conférence sur ma méthodologie en matière de prévisions mondiales, en digne ambassadrice, je l'espère, de la France. Nous venons de passer quelques jours à Séville, invités par Sa Majesté le roi Juan Carlos. J'ai trouvé l'exposition passionnante et la cathédrale de Séville splendide.

P.-S. Je serai à Paris du 14 au 18, d'où je partirai

pour Bonn, invitée par le chancelier Kohl. Je serais tout à fait ravie de vous revoir, mon cher Président.

Le 20 septembre 1992, par 51,05 % de oui contre 48,95 % de non, les Français ratifiaient le traité de Maastricht. C'était là un résultat inespéré et qui ne fut pas sans provoquer certains remous politiques en France et des reclassements, à droite comme à gauche. Certains allèrent même jusqu'à accuser le président de la République d'avoir fait coïncider son opération avec la tenue du scrutin. En tous les cas, la France s'engageait résolument dans la poursuite de la construction européenne, à la grande satisfaction de toutes les capitales concernées. J'ai donc profité de ce beau résultat pour reprendre contact avec le Président, à peine rétabli de son opération, et je lui ai envoyé le fax suivant :

Bravo, l'Europe a gagné, vous avez gagné, nous avons gagné. Hier encore, invitée à Bonn par le chancelier Kohl, que j'ai salué de votre part, j'ai senti une inquiétude générale pour les résultats de ce soir. Les Allemands font « ouf » avec nous ce soir. Je voulais, cher Président, vous dire ma joie. Portez-vous bien !

J'étais en effet à Bonn ce 20 septembre 1992, pour la « fête du chancelier », à l'occasion de laquelle Helmut Kohl recevait annuellement différentes personnalités. C'est l'équivalent allemand de la traditionnelle réception du 14 Juillet à l'Élysée, un événement politico-mondain très couru outre-Rhin, et j'avais été sensible à l'invitation que m'avait adressée le chancelier. J'ai noté avec soin cet événement parce que, de retour à Paris, j'eus l'occasion d'en parler longuement avec François Mitterrand.

Je lui ai raconté que, durant cette réception, j'avais pu m'entretenir environ un quart d'heure avec Helmut Kohl, de part et d'autre d'une table de bois, autour d'un verre de bière. Notre conversation était amicale et détendue. J'avais dit au chancelier qu'il avait un thème astral intéressant,

étant double Bélier, Bélier Ascendant Bélier, signe fonceur et fougueux, mais pondéré par un Saturne très fort, reflet de son ambition politique. Il m'avait rétorqué qu'il n'y attachait aucune importance. Il était catholique pratiquant et, en conséquence, proclamait-il, il ne croyait pas aux astres. Je lui avais répliqué que cela ne m'étonnait pas, le Bélier ne supportant aucun assujettissement, fût-ce au ciel, et qu'il n'y avait aucune contradiction entre l'astrologie et la foi chrétienne. J'aurai l'occasion de revenir sur ce sujet quand je raconterai certains de mes démêlés avec des universitaires catholiques.

Ce récit sur le chancelier parut vivement intéresser François Mitterrand. Toujours aussi curieux, il m'avait d'abord demandé quelle était en fait la position exacte de l'Église sur ce sujet. Je me souviens lui avoir répondu qu'il s'agissait d'un énorme malentendu. En effet, hormis quelques exceptions, les gens d'Église ont en général concilié astrologie et religion, Dieu étant considéré comme le créateur de l'univers et des corps célestes qui lui sont assujettis. Comme chez Dante, ou le cardinal d'Ailly, et bien d'autres. Les étoiles ont un pouvoir sur les hommes, mais au-dessus des étoiles, il y a la puissance divine. Il est vrai qu'au cours des siècles on retrouve périodiquement des condamnations solennelles de l'astrologie, parfois même considérée comme diabolique je parle des différentes bulles papales ou condamnations par les conciles — mais, étrangement, elles n'ont pour ainsi dire jamais eu d'action sur les faits, car la pratique de l'astrologie est à peu près constante, même parmi les papes, les cardinaux ou les évêques, qui avaient leurs astrologues. Je lui avais évoqué le rôle joué dans le développement de l'art royal des astres par de nombreux ecclésiastiques, à commencer par saint Thomas d'Aquin. Ce dernier, par exemple, avait écrit dans la Somme : « Les corps célestes sont la cause de tout ce qui se produit dans ce monde sublunaire : ils agissent indirectement sur les actions humaines, mais tous les effets qu'ils produisent

ne sont pas inévitables.» D'un autre côté, je lui avais aussi précisé que Jean-Paul II étant un Taureau conservateur, y semblait très opposé, comme il était opposé à bien d'autres choses, le préservatif, la contraception, etc.

Puis le Président m'interrogea en détail sur Helmut Kohl qu'il devait rencontrer peu après lors d'un sommet franco-allemand. Il souhaitait savoir ce que recouvrait le thème astral de Helmut Kohl. Nous étions en 1992. Je lui ai donc expliqué que le Bélier était le premier signe du zodiaque, celui des meneurs d'hommes, des novateurs, des personnalités ouvrant des chemins jusque-là inexplorés. Cela dénotait un esprit indépendant et provoquant, voire provocateur, n'hésitant pas à prendre des initiatives surprenantes. Mes affirmations surprirent un tantinet François Mitterrand :

«C'est curieux ce que vous dites. Je connais et j'apprécie Helmut Kohl. Je ne le retrouve pas là-dedans. Il est tout sauf quelqu'un de provocateur !

— Monsieur le Président, je dois dire qu'il est très marqué par les Poissons, où, dans son ciel vient se placer Mars, la planète qui gouverne le Bélier. Cela veut dire qu'il est aussi quelqu'un de secret, de fuyant, voire de passif. Il cache bien sa personnalité. Cela dénote chez lui une contradiction car le Bélier est naturellement audacieux et prévisible. C'est un fonceur qui ne fait pas mystère de sa détermination.

— Là, je reconnais mieux Helmut Kohl. Mais expliquez-moi les raisons de sa méfiance envers l'astrologie. Cela ne tient pas uniquement à sa foi catholique ?

— Non, monsieur le Président ! Le Bélier est un signe de feu. Or les signes de feu donnent des êtres très réalistes, qui se veulent seuls maîtres à bord de leur destin. Avec le Taureau et le Scorpion, ce sont les saints Thomas du zodiaque, sans doute les plus rétifs à l'astrologie. Vous le savez bien, vous qui êtes Scorpion !... Sans oublier la Vierge, bien sûr, le signe rationaliste par excellence.

— En tout cas, il est à la tête de son pays depuis dix ans et il entrera dans l'Histoire. C'est un grand homme d'État, et les Allemands ne pourront oublier qu'ils lui doivent la réunification de leur pays. Je suis presque jaloux de lui ! Quel homme politique peut se targuer d'avoir pareil bilan à son actif ? Qui aurait pu dire, au début des années quatre-vingt, qu'il serait le grand gagnant de la chute du mur de Berlin ? Il a remarquablement mené son affaire !

— C'est un fonceur. Il cache sa personnalité profonde sous son côté à la fois prudent et jovial, et sous ses rondeurs. Mais, en fait, c'est un dur !

— Vous avez parfaitement raison. Helmut Kohl est une force de la nature. Il tient ses promesses et il joue un rôle important dans la construction de l'Europe. Pour moi, c'est un ami. »

La réciprocité était vraie. Les deux hommes se connaissaient bien et étaient devenus amis, le déclic se produisant en 1983 lorsque le président de la République, dans un discours célèbre prononcé devant le Bundestag, avait pris position en faveur du déploiement des missiles Pershing en Allemagne, seule manière à ses yeux de répondre à la menace constituée par l'installation, en Allemagne de l'Est, des SS 20, ces fusées soviétiques équipées de têtes nucléaires d'une portée de 4 500 kilomètres. Appelant « à la détermination commune et à solidarité des membres de l'Alliance atlantique », il avait déclaré : « Les pacifistes sont à l'Ouest et les euromissiles à l'Est. » Pour lui, ce geste était normal : « J'avais le sentiment que le moment était venu de sortir de la trouble torpeur où semblait s'assoupir l'esprit de résistance des vieux peuples — trop vieux ? — de l'Ouest européen. » Pour Helmut Kohl, au contraire, ce soutien massif était totalement inespéré et il conçut pour François Mitterrand une vive reconnaissance teintée d'admiration. Depuis cette date, les deux hommes se portaient une estime profonde et ne manquaient pas l'occa-

sion d'afficher publiquement l'excellence de leurs rapports. Soudés par leurs deux Ascendants complémentaires Bélier/Balance, ils partageaient, en particulier, la volonté de mener jusqu'à son terme la construction européenne et la réconciliation entre leurs deux pays, trop longtemps séparés par l'Histoire. C'est dire que je n'ai pas été surprise par les larmes qui coulèrent sur les joues du chancelier allemand lors de la messe officielle célébrée à Notre-Dame le jour des obsèques de François Mitterrand. Ce jour-là aussi, j'ai été triste, terriblement triste. J'avais, moi aussi, perdu un ami.

TROISIÈME PARTIE
—
LES SECRETS DU SCORPION

Chapitre huitième : Deux ou trois choses que je sais de lui

J'ai pour la mémoire de François Mitterrand le respect le plus grand. J'ai eu le privilège de connaître cet homme d'État remarquable, à coup sûr l'un de ceux qui marqueront le plus l'histoire de la France au XX^e siècle. D'une érudition sans pareille, d'un commerce plaisant et faisant preuve, en toutes choses, d'une grande liberté d'esprit et d'une trop rare ouverture intellectuelle, il m'a permis de mesurer combien le service de la France peut harmonieusement se marier avec la noblesse d'âme et la hauteur de vues. Autant dire que je n'ai nullement l'intention de porter ombrage à sa mémoire dans les pages qui suivent. Elles sont pour moi un témoignage d'amitié et de fidélité, traits majeurs reflétés par son ciel natal, et qu'il sut illustrer tout au long de sa carrière.

En parlant de cet illustre Scorpion, il m'est arrivé de dire — après bien d'autres, je le sais — qu'il ressemblait à un sphinx. Il savait être énigmatique, totalement imperméable, ne laissant rien paraître de ses véritables sentiments. François Mitterrand, on le sait, aimait le secret et il le cultivait comme une fleur précieuse. Très rares, je pense, furent ceux qui pouvaient prétendre le connaître dans toute sa complexité. C'était un personnage aux multiples facettes, qui n'aimait pas se dévoiler. Il avait compartimenté son existence, créant autour de lui une multitude de cercles d'amis qui, le plus souvent, ne se connaissaient pas les uns les autres. Il y avait sa famille officielle — Danielle, Jean-Christophe et Gilbert, et leurs enfants — mais, on ne le sut que fort tardivement, il y avait aussi Anne Pingeot et Mazarine, sa fille, qui lui inspirait une affectueuse fierté. C'est en vertu de son goût pour une pudique réserve à l'égard de ce qui touchait à ses sentiments

que je me suis imposée également cette discrétion quant à sa vie intime et personnelle, son jardin secret.

Qui pourra dire s'il avait l'amitié ombrageuse et plutôt possessive, en liaison avec son signe solaire, de certains personnages si bien décrits par Camus — un autre Scorpion! — dont la règle d'or était la suivante: « On ne "manque" pas à un ami! » ou s'il avait l'amitié tolérante, ouverte, altruiste, solidaire, à l'image de son puissant Uranus en Verseau, signe par excellence de l'amitié? Je laisse à ceux qui l'ont fréquenté de près de longues années le soin de trancher ces subtilités psychologiques. Le Soleil en Scorpion, en tout état de cause, découvre une personne qui, en amitié comme ailleurs, peut aller jusqu'au fanatisme par engagement extrême, défendant ses amis bec et ongles s'il le faut. Le genre d'ami que l'on ne découvre vraiment que dans l'adversité, alors que tant d'autres vous lâchent! Ce fut, si mes souvenirs sont bons, également le cas du Président. Concernant l'affaire Pechiney, rappelons-nous comment François Mitterrand fit face. À Anne Sinclair qui lui demandait: « Qu'est-ce que vous avez pensé, monsieur le Président, en découvrant le nom de votre ami à la une des journaux? Est-ce que vous vous êtes senti furieux, trahi, chagriné? », il avait sèchement répliqué: « J'ai souvent entendu dire: "Des proches de l'Élysée ont été compromis dans cette affaire Pechiney." À vrai dire, je ne connais véritablement qu'un seul de ceux dont le nom a été offert en pâture à l'opinion publique et qui s'y sont exposés, qui est en fait Patrice Pelat: c'est un de mes amis. J'ai lu, dans un journal, une appréciation sévère à mon propos. On disait: "Tout de même, on devrait attendre du président de la République qu'il sélectionne un peu mieux ses fréquentations!"

« Mais je vais vous dire ce qui m'a permis de sélectionner un homme comme Patrice Pelat. C'était en 1940, dans les camps. La sélection, elle se fait curieusement dans ces situations-là. J'ai vécu pendant trois mois avec de l'étoffe, des chiffons,

autour des pieds, faute de chaussures, attachés par des ficelles. On restait des heures et des heures exposés à la neige, au vent. On souffrait de la faim. Ce n'était pas une situation comparable en horreur à ce qu'ont connu les déportés, mais c'était dur, et on pouvait distinguer, sélectionner: il y a des gens qui restaient courageux et qui restaient solidaires, sur lesquels on pouvait compter, et nous étions un petit groupe qui est resté très uni. Il n'a été séparé que par la mort, depuis ce temps. Il en reste heureusement, qui se voient toujours, et, parmi eux, Patrice Pelat.

« Rares sont les prisonniers de guerre, dans de telles circonstances de misère et de solitude, qui ont montré autant de force d'âme, de caractère et de camaraderie. Donc, j'ai sélectionné mes fréquentations dans un commando de prisonniers de guerre, là-bas, en Thuringe, et j'ai choisi le courage et l'amitié...

« Pourquoi aurais-je rompu cette relation fondée dans la peine et dans le malheur ? Voilà la question. Eh bien ! Oui, il est resté mon ami, c'est un de mes amis... »

Cette amitié, François Mitterrand continua à la manifester à Patrice Pelat jusqu'à la mort de ce dernier, le 7 mars 1989. Ceux qui le voyaient savaient qu'il ne pardonnait pas à certains juges d'avoir causé la mort de son ami, terrassé par une crise cardiaque, aux obsèques duquel il tint à assister.

Cette fidélité envers et contre tout, je pense qu'il en fit preuve également à l'égard de son ancien Premier ministre Pierre Bérégovoy qui, accusé d'avoir accepté un prêt sans intérêt de un million de francs de Patrice Pelat pour l'achat de son appartement parisien, se donna la mort dans sa ville de Nevers, le 1^{er} mai 1993, alors qu'il n'était l'objet d'aucune poursuite judiciaire et qu'il était avéré qu'il avait remboursé ledit prêt. À l'issue des émouvantes obsèques de son Premier ministre. François Mitterrand prononça, sur le parvis de la

cathédrale de Nevers, un discours fameux où il s'en prenait à « ceux qui ont pu livrer aux chiens l'honneur d'un homme ».

Sans doute voulait-il faire mentir le mot que Cha-teaubriand avait prêté à Napoléon : « La politique, c'est jouer aux hommes. » Mais je sais qu'il y avait plus. Sa sortie ne se comprend que dans la mesure où elle était une réponse sans ambages à tous ceux et à toutes celles qui l'accusaient d'avoir laissé Pierre Bérégovoy s'enfoncer dans cette dépression qui le mina, de ne l'avoir point reçu à l'Élysée après son départ de Matignon et de ne pas avoir eu envers lui le mot ou le geste qui l'aurait peut-être empêché de mettre à exécution son geste. Je le sais d'autant plus que je fus l'une de celles qui lui tinrent ce discours. Plus exactement, lors de l'une de nos rencontres, en octobre 1993, cinq mois après les faits, je lui avais dit alors que nous évoquions le destin tragique de Pierre Bérégovoy : « Vous savez, monsieur le Président, il y a effectivement des gens qui vous reprochent de ne pas l'avoir assez soutenu au moment où il vous appelait au secours. C'est ce que j'entends dans de nombreux dîners. » Instinctivement, je ne partageais pas cette opinion, mais je souhaitais en avoir le cœur net, savoir si ces rumeurs étaient un tant soit peu fondées. Des rumeurs qui m'inspiraient des doutes désagréables.

Ma franchise n'avait pas eu l'heur de lui plaire. Certes, il était habitué à ma totale liberté de parole et de jugement. C'était l'une des choses qu'il appréciait en moi, j'en suis convaincue. Mais là, j'avais, sans le vouloir, heurté un point sensible. Sur le moment, il m'a paru douloureusement froissé, peiné par mes propos. La mine renfrognée, il m'a observée longtemps, silencieusement, comme s'il voulait jauger ma sincérité. Étais-je une amie lui parlant franchement, à cœur ouvert, ou bien l'une de ses adversaires lui reprochant son cynisme et son manque d'humanité ? Il n'a pas voulu me répondre tout de suite. Puis il me dit que c'était totalement faux. Son ton était très cassant. Jamais il ne m'avait parlé de

cette manière. La mort de son ancien Premier ministre avait fait de lui, sur ce point, un écorché vif. Il ne tolérait pas qu'on l'accusât d'avoir mal agi à son égard ou d'avoir manqué aux devoirs de l'amitié et de sa charge. Visiblement ému, François Mitterrand m'expliqua, lors de cette rencontre, qu'il était toujours en relations avec Gilberte, la veuve de Pierre Bérégovoy. À ses yeux, et il insista beaucoup sur cela, c'était la meilleure preuve qu'elle ne lui en voulait pas et qu'il n'avait rien à se reprocher. Cette question le préoccupait cependant. J'en ai eu la confirmation lorsque je l'entendis me demander si le suicide de Pierre Bérégovoy pouvait avoir été inscrit dans les astres.

Ce n'était pas la première fois que nous parlions du thème astral de son ancien Premier ministre. Début 1992, alors que la cote de popularité d'Edith Cresson était au plus bas et qu'il devenait de plus en plus évident qu'un changement de chef de gouvernement s'imposait, il m'avait demandé de dresser les thèmes de deux personnalités, celles auxquelles il pensait sans doute faire appel : Jean Poperen, alors ministre chargé des Relations avec le Parlement, et Pierre Bérégovoy, à l'époque ministre des Finances. Je me souviens lui avoir dit que le thème de ce Capricorne montrait quelqu'un d'extrêmement loyal, d'une très grande intégrité, habité d'un sens du devoir hors du commun. Ce qui m'avait frappée, comme je l'ai déjà écrit, c'est que son Ascendant Verseau se trouvait au même endroit que celui où Edith Cresson et Bernard Tapie, nés le même jour, avaient leur Soleil. Cela indiquait que Pierre Bérégovoy se trouvait dans une position de successeur. Il y avait là une espèce de filiation très intéressante et cela n'avait pas été sans frapper l'imagination du président de la République et, sans doute, influencer sur son choix et de Pierre Bérégovoy comme Premier ministre et de Bernard Tapie comme — certes éphémère — ministre de la Ville. Pour ne pas lui faire de peine, je crois que j'omis alors de lui pré-

ciser que ce point se superposait dans son propre ciel natal, au Point de Malchance... Comme si la relation avec ces trois personnages ne pouvait lui être totalement bénéfique, même si d'autres affinités entre les thèmes pouvaient peu ou prou compenser.

S'agissant de la question que François Mitterrand me posa en octobre 1993, à savoir si le suicide de Pierre Bérégofoy était inscrit dans les astres, il s'agissait d'une question difficile. Ce que je puis dire, c'est que François Mitterrand ne cherchait pas de la sorte des circonstances atténuantes ou une quelconque déculpabilisation. Pour lui, Pierre Bérégofoy était la victime d'un complot ourdi par la droite et qui le visait, lui aussi. À travers son Premier ministre, on avait voulu atteindre le Président et il en était parfaitement conscient. Mais il voulait comprendre et, peut-être, se mettre à la place de l'ancien maire de Nevers, tenter d'analyser ce qui l'avait inexorablement amené à attenter à ses jours.

Pour me faire bien entendre du Président, j'évoquai non seulement le suicide de Pierre Bérégofoy, mais aussi celui de la chanteuse Dalida, autre Capricorne, qui avait été l'une de ses amies et qui avait, elle aussi, mis fin à son existence alors qu'elle brillait au firmament de la gloire. Dans les deux cas, il y avait, ai-je dit à mon cher Scorpion, presque comme un gène astrologique du suicide. On peut, en effet, en trouver trace dans certains thèmes. C'est, en gros, relié à la configuration concernant l'Ascendant ou la planète qui gouverne l'Ascendant. Quand cette planète a un rapport direct avec le secteur de la mort, lorsqu'il y a une dissonance entre l'Ascendant (reflet du moi) ou la planète qui le gouverne et le secteur de la mort (la Maison VIII), il y a une propension au suicide. Cela fascinait François Mitterrand qui, on le sait, avait un rapport très particulier avec la mort, Scorpion oblige !

Je me souviens de cette conversation. Je lui ai dit que si le Maître de la mort (donc la planète qui régit la mort), se trouve

dans la Maison XII, juste au-dessus de l'Ascendant, cela peut signifier qu'on va mourir probablement d'une maladie chronique, qu'on est objet passif et non sujet actif dans la mort. Alors qu'on aura tendance à attenter à ses jours si le Maître de la mort se place en conjonction avec l'Ascendant, mais en Maison I, celle du moi conscient. Par contre, on aura tendance à mourir de la main d'autrui (physiquement ou symboliquement parlant) si le thème natal indique la présence du Maître de la Maison VII dans la Maison XII, qui est aussi celle du crime et du secret. La Maison VII, ce sont les autres, les ennemis directs ; la Maison XII, ce sont les ennemis indirects, cachés dans l'ombre, les traîtres. Je lui ai donné pour illustration de ce fait l'histoire de Barschel, un homme politique allemand retrouvé mort dans sa baignoire à l'hôtel Beau-Rivage à Genève, le même où Sissi était descendue lorsqu'elle a été assassinée, une mort demeurée toujours inexpiquée — sauf pour l'astrologue.

« Mais ce que vous dites là est vertigineux, dit le Président.

— D'autant plus vertigineux sur le plan philosophique, lui ai-je répondu, qu'un quart d'heure de différence dans l'heure de naissance peut faire basculer le destin, en faisant passer une planète de la Maison I à la Maison XII puisqu'elles se touchent ! Le *mektoub* prend là des allures de roulette russe. »

Quand on regarde *a posteriori* le thème de Bérégovoy, on comprend très bien pourquoi il est parti en mai 1993, ai-je dit à François Mitterrand. Il y avait une convergence de mauvais influx. L'ancien Premier ministre n'y croyait plus, il était totalement désespéré, il se sentait trahi, sali. C'était un Capricorne — le signe qui, avec le Lion, tient le plus à sa réputation, à l'image qu'il projette, à ce que Jung appelle le « masque social ». Or, ce sont en général les idéalistes qui se suicident, pas les cyniques, ni les blasés. Pierre Bérégovoy était un idéaliste, un homme attaché sincèrement à ses convictions socialistes, acquises dès son adolescence. Il était donc en position de

grande vulnérabilité. Son thème pour l'année 1993 montrait qu'il avait un printemps et un automne difficiles. Je l'avais d'ailleurs rappelé au Président. S'il avait vécu plus longtemps, il aurait dû connaître un mois de septembre difficile, où l'on retrouvait la même conjonction néfaste qu'en mai. Avait-il simplement devancé de quelques mois une échéance fatale ?

Astrologiquement, les tendances suicidaires sont signées notamment par les dissonances Mars / Saturne, reflet de tendances maniaco-dépressives. Mais pour passer à l'acte, le sujet — c'est ce que j'ai observé dans la pratique — a souvent un ciel natal où, ainsi que dit plus haut, la planète gouvernant le secteur VIII de la mort se trouve sur l'Ascendant. C'est le cas de Dalida (Capricorne Ascendant Vierge, avec la Maison VIII en Bélier gouverné par Mars). Or Mars, planète de la violence par excellence, est conjoint à l'Ascendant. C'est le cas aussi d'Yves Navarre, un écrivain atteint du sida et qui décida de se donner la mort : Balance Ascendant Vierge, avec Mars, là aussi, Maître de VIII, situé sur l'Ascendant. Les deux ont également une conjonction Mars / Saturne. On retrouvait la même chose dans le cas de Pierre Bérégovoy. Ce Capricorne sérieux, tenace, intègre et ambitieux, à la fois conservateur et pragmatique par son signe solaire et progressiste par son Ascendant en Verseau, acharné au travail, avait dans son ciel de naissance, culminante, une méchante conjonction Mars / Saturne en Scorpion, très autodestructrice. Située dans le secteur de la politique et liée à un Neptune traître et dissolvant, elle conseillait à Pierre Bérégovoy de se tenir à l'écart ... de la politique ! Avec son Mercure au Milieu-du-Ciel et son Ascendant en Verseau, c'était un homme de communication, même si ces dispositions avaient parfois des ratés (dissonances) auxquelles il était donc particulièrement sensible. Le suicide le guettait, avec Vénus (Maître de VIII, Maison de la mort) qui se levait à l'horizon à l'instant de la naissance, donc situé sur l'Ascendant. Le carré Lune / Pluton indiquait des rapports

très instables, à volte-face, avec ses collègues, tandis que la planète qui gouverne les honneurs et la destinée, Jupiter, était en « prison » dans le secteur XII des épreuves, conjointe au Nœud Sud, facteur karmique. Une configuration qui signifiait inévitablement un destin tragique.

Au moment du suicide de Pierre Bérégovoy ; le 1^{er} mai 1993, que trouve-t-on ? Pour l'astrologue, la constellation de cette date fatale était criante : ce pauvre Capricorne n'avait guère d'échappatoire, dans la fuite en avant qu'il effectuait par rapport à lui-même. Qu'on en juge : Pluton passe alors sur le mi-point exact de la funeste conjonction Mars-Saturne (située d'ailleurs dans le secteur IX, du psychisme et de la politique !) et au carré de Neptune. Cette situation planétaire est unique dans une vie humaine ; cela fera implorer l'inadéquation profonde du moi avec autrui (Neptune est en VII, le secteur du public, ou des autres). La conjonction Neptune/Uranus approche de sa conjonction natale critique Nœud Sud/Jupiter ; sa dominante Saturne, planète du Capricorne qu'est Pierre Bérégovoy, et symbole de la fatalité, agresse également sa conjonction Mars/Saturne, en même temps que son Neptune. Ce n'est pas tout : Mars, planète agressive par excellence, et symbolique des armes à feu, est en quinconce exact (150°) avec son Soleil natal, plaçant Pierre Bérégovoy devant cet ultime choix décisif, dans un semblant de libre arbitre extrême — dont cependant les dés sont pipés (voir le contexte planétaire, totalement contraignant, et les tendances caractérologiques natales).

Si l'on ajoute à cela que Vénus — qui, chez Pierre Bérégovoy, régit la mort — est alors en dissonance avec le Soleil, que le Nœud Nord (facteur de destinée, mais à connotation collective) se place pile sur son Mercure qui régit sa Maison IV (signifiant à la fois la fin de la vie et la nation), et que cela n'arrive que tous les dix-huit ans, que le Soleil en Taureau, le 1^{er} mai, est en tension avec son Ascendant et sa Vénus, et

que, *last but not the least*, Mercure dans ce ciel printanier se place en dissonance, lui aussi, avec l'axe des Nœuds et Jupiter natal (reflétant un mental qui tourne le dos aux honneurs et à la vie), qui pourrait soutenir encore que le geste désespéré de Pierre Bérégovoy était détaché de toute causalité astrale, qu'il était le fruit du hasard et du libre vouloir ?

J'allais oublier le facteur déclenchant, essentiel en l'occurrence : Jupiter (planète de la loi, des honneurs) revenait en dissonance, par rétrogradation, à son Soleil natal (comme pour tous les Capricorne du début, en ce méchant mois de mai 1993), apportant l'échéance d'un climat de la mi-octobre 1992 où, probablement, émergea « l'affaire de l'emprunt ». Pierre Bérégovoy, Capricorne très concerné par sa réputation et son honneur personnel, n'a pas supporté l'opprobre et l'injustice d'une cabale médiatique. Le secteur de la mort situé dans le signe de la Balance, signe symbolique du droit et de la Justice, exposait le Premier ministre Pierre Bérégovoy à une mort « injuste ».

Cet homme politique et son destin tragique sont un exemple frappant de la relativité du mérite et du succès. En effet, ces funestes constellations suffisent à expliquer la chute finale, alors que, *a contrario*, les étoiles exceptionnellement favorables de son successeur, Édouard Balladur, expliqueront le crédit illimité dont ce dernier allait bénéficier tout au long de l'année 1993. Cruel reflet du déterminisme astral, lié essentiellement au temps — au *timing* — des événements. Autrement dit, tout laisse à penser que les mêmes événements, dans un contexte astral moins inexorable, n'eussent certainement pas entraîné le même comportement, reflet d'une vulnérabilité psychique exceptionnelle. Voilà ce que je pus expliquer à François Mitterrand en ce mois d'octobre 1993 alors que nous évoquions, au départ contre son gré, la mort de son ancien Premier ministre.

Une mort qui s'apparentait à un sacrifice, un thème nulle-

ment anodin en ce qui concernait le Scorpion François Mitterrand. Car il y avait, dans le thème du Président, une part de sacrifice au niveau de la carrière et de la trajectoire politique et personnelle. Je l'avais remarqué en analysant, à sa demande, son ciel de naissance : dans celui-ci, la Lune Noire jouait un rôle essentiel. Ce qui signifiait, d'une part, que sa réussite ultime était le résultat d'un formidable défi du destin allié à une persévérance exceptionnelle (Saturne) et, d'autre part, qu'il devait, pour la mériter, renoncer à certaines choses qui lui tenaient à cœur ou accepter d'agir contre son gré. Cette Lune Noire, qui possède une connotation de fatalité destinée à nous faire grandir, on la retrouve tout au long de la carrière politique de François Mitterrand, toujours guetté par l'échec mais qui parvient, chaque fois, à rebondir un peu plus haut. C'était véritablement quelque chose qui me fascinait chez lui, surtout lorsque j'ai appris à mieux le connaître, que ce soit à travers nos entretiens ou grâce à mon analyse astro-psychologique. Qu'on se souvienne : quasiment ministre alors qu'il n'avait pas encore trente ans — il était secrétaire général pour les Prisonniers dans le gouvernement constitué par le général de Gaulle à la libération de Paris — il doit, quelques semaines plus tard, renoncer à ses fonctions. Une épreuve d'autant plus dure qu'en dépit de ses efforts cet animal politique ne parvient pas à se faire élire député en région parisienne. Il devra attendre octobre 1946 pour, enfin, décrocher une circonscription dans la Nièvre et entrer à l'Assemblée nationale, dont il quitte les bancs très rapidement pour devenir ministre en 1947 et le rester presque sans interruption pendant près de dix années. Non sans mal, car il doit subir de violentes attaques de tous ceux qui lui reprochent, notamment, son libéralisme en ce qui concerne l'évolution des colonies françaises.

En 1954, alors qu'il est ministre de l'Intérieur de Pierre Mendès France, il manque de peu de succomber à une machination ourdie contre lui par un ancien préfet de police, la cé-

lèbre « affaire des Fuites⁸ ». Il subit là l'influence de sa Lune Noire, à son corps défendant. En 1956, cette Lune Noire lui joue encore un mauvais tour. Après la victoire du front républicain aux élections législatives du 2 janvier 1956, il s'attend à être nommé président du Conseil, ce qui serait le couronnement de sa carrière. Il sait qu'il a la capacité d'exercer cette haute fonction, et son nom est avancé par nombre d'hommes politiques influents. À ses confidents de l'époque, Georges Dayan en particulier, il ne cache pas ses espoirs. Des espoirs vite déçus puisque le président René Coty lui préfère Guy Mollet, avec les conséquences que l'on sait. François Mitterrand doit se contenter d'être garde des Sceaux et de promener son ennui distingué aux quatre coins de la planète. Décidément, c'est toujours sa Lune Noire qui le poursuit. Et, en 1958, alors qu'il n'est plus ministre depuis un an, non seulement René Coty se refuse obstinément à faire appel à lui après la chute peu glorieuse du gouvernement de Maurice Bourgès-Maunoury, mais il nomme à Matignon, après l'intermède Pflimlin, le général de Gaulle, qui voue une rancune tenace à François Mitterrand depuis leur première rencontre à Alger en décembre 1943 : deux Scorpion face à face, toutes pinces dehors ! On peut parier que François Mitterrand, s'il l'avait voulu, aurait pu, comme tant d'autres hommes politiques de son bord, se rallier au nouveau régime et conserver ses privilèges et sa position. Or, il passe alors dans l'opposition, dans une opposition radicale, pour près d'un quart de siècle. Un choix difficile, peut-être même douloureux, mais auquel il reste obstinément fidèle probablement parce que, comme le montre son ciel astral, cette fois-ci, ce n'est pas sa Lune Noire qui est en cause, c'est sa volonté de fer — encore un trait marquant de son signe solaire, à quoi il faut ajouter

⁸ Sur cet épisode comme sur l'ensemble de la carrière de l'ancien Président, se reporter à la biographie de Franz-Olivier Giesbert, *Mitterrand, une vie*, Le Seuil, 1996.

un Mars (planète de la volonté) dans le signe indomptable du Sagittaire. Je me souviens d'une anecdote qu'on racontait sur lui et sur son vieil ami / ennemi Edgar Faure, l'ancien président de l'Assemblée nationale, figure de proue de la Quatrième République et qui s'était rallié sans état d'âme particulier à la Cinquième. En 1981, au lendemain de l'élection à la présidence de la République de François Mitterrand, il se rendit à l'Élysée. Et dans le bureau du Président, qu'il était l'un des rares à tutoyer, Edgar Faure, ce Lion sans crinière mais ô combien séduisant et ambitieux, dit au nouvel élu :

« En fait, c'est moi qui devrais être à ta place !

— C'est vrai, mais, pour cela, il aurait fallu que tu passes un quart de siècle dans l'opposition.

— Je n'aurais jamais pu m'y résoudre comme tu as su le faire. Rester loin du pouvoir, ne plus être ministre, c'était trop dur pour moi. Toi, tu as choisi de dire non, ce qui explique ta victoire finale ! »

Edgar Faure — qui, lors d'une signature organisée à Marly-le-Roi par Les Amis d'Alexandre Dumas, m'avait confié avoir toujours sur son bureau de l'Assemblée nationale une pile d'horoscopes — avait probablement flirté avec le symbolisme astrologique et appris que le Scorpion est avant tout celui qui dit non. Il avait très intelligemment perçu la part jouée par le sacrifice dans la carrière de François Mitterrand, dont les planètes en Lion dans le secteur de la carrière dénotaient un goût particulier pour les honneurs et pour le pouvoir. Mais c'était contrebalancé par cette omniprésence de l'idée d'un orgueilleux renoncement. D'un sacrifice qu'il pouvait choisir, comme ce fut le cas en mai 1958, lors du retour de De Gaulle au pouvoir, ou subir, comme lors de l'« affaire de l'Observatoire » à l'automne 1959, au lendemain de Mai 68 ou après la rupture de l'union de la gauche et la défaite de celle-ci aux législatives de mars 1978 ou de mars 1986. À cha-

cune de ces dates, il fut confronté à nouveau à sa Lune Noire et on le donna pour perdant. À chaque fois, il sut, à la surprise générale, rebondir et triompher du défi que lui lançait cette dernière. En étudiant de près son thème, j'avais noté ce phénomène et je lui en avais fait part. Il ne m'avait pas contredite sur ce point, bien au contraire. Il était même ravi que j'eusse fait preuve, en la matière, d'une certaine perspicacité, encore que, très probablement, cela ne laissait pas de le rendre pensif, voire grave. Toutefois, il était curieux de comprendre le concept de Lune Noire qui, il est vrai, prête à confusion.

« Cela a-t-il un rapport avec la nouvelle Lune ? » avait-il demandé.

— Non, monsieur le Président. En fait, il ne s'agit pas d'un corps céleste mais d'un point fictif dans le ciel, en l'occurrence du second foyer de l'orbite de la Lune qui, comme on le sait, est elliptique.

— Et vous autres astrologues avez remarqué des corrélations aussi précises avec un point fictif ? Les planètes ne vous suffisent donc pas ? » avait-il ajouté, taquin.

J'avais souri, amusée. Je refusais d'entrer dans des détails fastidieux, parce que trop techniques, de mon art. Mais la Lune Noire si présente chez lui était, en tout état de cause, le meilleur des démentis apportés à tous ceux qui lui reprochaient son ambition démesurée et son inextinguible soif d'honneurs. Comme tout bon Scorpion, il était celui qui savait dire orgueilleusement non lorsqu'il le fallait et qui était prêt à payer le prix fort. Inversement, il pouvait dire oui, mû par la nécessité de remplir une mission impérieuse, à son corps défendant et au détriment de ses désirs les plus profonds. C'est ce qu'on appelle la force d'âme.

Je puis le dire aujourd'hui, mon cher Scorpion ne m'a jamais caché que c'est à contrecœur qu'il avait, en 1988, brigué

un second mandat. Il n'avait pas très envie de continuer, il me l'a dit et redit — peut-être voyait-il sur mon visage une moue sceptique. S'il s'était représenté, ce n'était pas, me confia-t-il, pour poursuivre l'idée fixe qu'on lui prêtait, faire plus et mieux que de Gaulle. Il avait brigué les suffrages des Français pour une seconde fois uniquement, affirmait-il, parce qu'il n'avait pas d'autre choix. À l'époque, me confia-t-il, il ne voyait pas dans la classe politique française de personnalité capable de le remplacer et de conduire la barque de l'État sur une mer plutôt houleuse. Il avait donc « remplié » à contre-cœur, conscient que c'était là son devoir d'homme politique responsable et de citoyen. La Lune Noire avait encore frappé, me disais-je...

Plus que la maladie, c'est cela qui lui avait rendu très difficile les dernières années et les derniers mois de son mandat. Il devait à tout prix tenir, rester en place, jusqu'à ce qu'un successeur, que ce soit Jacques Chirac, Jacques Delors ou Lionel Jospin — plus qu'Édouard Balladur — ait enfin atteint la maturité nécessaire pour reprendre le flambeau et guider la France vers le XXI^e siècle. Il devait tenir jusqu'au bout et l'on conviendra qu'il l'a fait avec un rare courage que tous, amis comme ennemis, ont salué comme il se devait.

Cette fameuse Lune Noire était l'un des secrets que nous partagions. Il y en avait bien d'autres, touchant notamment à sa vie privée. Qu'on ne s'attende pas, de ma part, à des révélations fracassantes sur son entourage familial ! Le souci de respecter sa mémoire et sa personnalité, qui était tout sauf exhibitionniste, vient en l'occurrence conforter le respect d'une règle élémentaire de déontologie professionnelle.

Lorsque je lui avais commenté son thème astral, je lui avais fait remarquer que, chez lui, les amours et les enfants étaient un domaine où primait l'insolite, le non-conventionnel. Car il avait Uranus en Verseau dans ce secteur. À mes yeux, cela signifiait tout simplement qu'il avait de très bons contacts avec

la jeunesse, dont les problèmes l'interpellaient en profondeur. Ce n'était d'ailleurs pas un hasard si, en 1988, des milliers de jeunes s'étaient découverts membres de la « génération Mitterrand » et avaient manifesté leur soutien à celui qu'ils surnommaient affectueusement « Tonton », ce qui n'était pas sans l'agacer parfois. À chaque grande crise de la jeunesse, lorsque celle-ci descendait dans la rue pour réclamer plus de crédits, plus de débouchés, il recevait à l'Élysée les dirigeants de ces mouvements et n'avait guère de mal à nouer le dialogue avec eux. Jacques Chirac, Alain Devaquet, Michel Rocard, Lionel Jospin, Édouard Balladur et François Bayrou en firent l'amère constatation.

Pour ce qui touche aux siens, je ne relaterai que ce moment de 1992 où je lui dis que, d'après les astres, le mois de juillet serait peu favorable à Danielle Mitterrand qui, elle, était alors vulnérable. Or c'est bien ce qui se passa puisque, en visite dans le Kurdistan irakien, en compagnie de Bernard Kouchner, le ministre en charge de l'Action humanitaire — encore un Scorpion provocateur ! —, la femme du président de la République échappa par miracle, le 6 juillet 1992, à un attentat visant sa voiture et que, peu après son retour en France, elle dut être hospitalisée pour subir une grave opération cardiaque ! François Mitterrand était tout aussi énigmatique lorsque je cherchais à savoir ce qu'il pensait de telle ou telle personne, parfois à la demande des intéressés. Je me souviens ainsi que j'avais enregistré avec Patrick Poivre d'Arvor, le 5 mars 1990, une émission d'« Ex Libris » qui devait être diffusée trois jours après. Si je me souviens avec certitude de cette date, c'est que j'ai de bonnes raisons pour cela, à ma grande honte. Immédiatement après cette séance, je devais déjeuner à l'Élysée avec François Mitterrand. Marie-Claire Papegay, sa secrétaire, m'avait prévenue que j'étais attendue à 13 h 15. Les précédentes rencontres lui avaient donné une confiance justifiée en ma capacité à faire preuve d'exactitude — au prix,

il est vrai, de quel stress ! Jamais je n'étais arrivée en retard, un véritable exploit pour ceux qui me connaissent et qui tempêtent volontiers contre les libertés que je prends avec l'horaire. S'agissant du président de la République, j'avais jusque-là fait des efforts héroïques pour ne point le faire attendre. Or l'enregistrement dura plus longtemps que prévu et, le temps de trouver un taxi, je ne pus arriver à l'Élysée qu'à 13 h 40. Horreur ! Le Président m'attendait dans sa salle à manger, devant un plateau- d'huîtres, et me fit galamment un compliment sur ma robe rouge et noir. Mais il me tança aussi gentiment — la main de fer dans le gant de velours — sur mon retard que je dus lui expliquer.

Pour « mériter » son indulgence, je me mis à lui raconter que Patrick Poivre d'Arvor s'interrogeait sur les sentiments exacts que le Président lui portait. PPDA était convaincu que celui-ci non seulement le considérait comme un adversaire politique, mais le tenait aussi en piètre estime personnelle. J'ai donc interrogé François Mitterrand à ce sujet et sa réponse fut négative. Non, il n'avait rien contre le journaliste vedette de TF1. En fait, ce sujet ne l'intéressait guère (ou alors il ne souhaitait pas en discuter avec moi), comme j'eus l'occasion de le constater car notre conversation dévia très rapidement sur d'autres considérations. Pour moi, qui connaissais les deux ciels natsals, ce manque d'affinités était logique : le MC de PPDA n'était-il pas en dissonance avec le Mercure du Président (communication difficile) ?

Comme je l'ai dit, je partageais avec François Mitterrand quelques secrets, dont certains sans grande importance. C'est ainsi que je lui avais conseillé, à partir de l'étude des astres (et particulièrement de son Astro-Cartographie, procédé astrologique d'origine américaine qui permet de focaliser sur les lieux du globe terrestre à rechercher ou à éviter), de ne pas se rendre au Soudan ou, notamment à certains moments critiques, de se baigner dans la Marne. Avec bonhomie, il

m'avait répliqué que c'étaient là deux projets qu'il ne comptait pas réaliser! Plus sérieusement, j'eus l'occasion de lui annoncer, en novembre 1992, qu'il était sur le point de lancer un projet lui tenant à cœur, dont il parlerait peut-être à Noël, et qui commencerait à porter ses fruits en avril 1993. Pour moi, ce projet avait à voir avec l'Europe et avec ses propres conceptions en la matière. Nous n'en avons jamais reparlé, mais je sais aujourd'hui que c'est à partir d'avril 1993 qu'il commença à travailler avec le journaliste Georges-Marc Benamou à la rédaction de ses Mémoires⁹, dans lesquels il s'expliquait sur son engagement européen, et qu'il eut l'idée de rédiger un texte portant sur sa politique étrangère¹⁰. Je n'ai pas plus d'indications en la matière sur cette coïncidence.

Lorsque, au vu de son ciel natal, je lui avais signalé le rôle important joué, dans sa personnalité et sa vie, par les idées en général et l'écriture en particulier — Mercure, planète du mental, de la curiosité philosophique et de la communication, régit dans son ciel le secteur IX, celui de l'écriture et des croyances philosophiques, et se trouve valorisé sur l'Ascendant —, il m'avait avoué qu'écrire lui tenait à cœur. Car, devant la multiplicité des attaques concernant son passé, notamment son séjour à Vichy en 1942-1943, il entendait bien rétablir la vérité. Il souffrait de ces polémiques, notamment de celle provoquée par la publication, à l'automne 1994, du livre de Pierre Péan¹¹. Le 12 septembre 1994, alors qu'il n'était pas au mieux de sa forme physique, le Président dut accorder un long entretien télévisé sur son passé à Jean-Pierre Elkabbach, sur France 2, entretien durant lequel il m'apparut comme un accusé répondant aux questions sèches et dures d'un procu-

⁹ François Mitterrand, *Mémoires interrompus*, entretiens avec Georges-Marc Benamou, Odile Jacob, 1996.

¹⁰ François Mitterrand, *De l'Allemagne, de la France*, Odile Jacob, 1996.

¹¹ Pierre Péan, *Une jeunesse française: François Mitterrand, 1934-1947*, Fayard, 1994.

reur. Cela m'avait scandalisée — en anglais, on dit, traduit littéralement : « On ne tire pas sur un oiseau assis. » Or, François Mitterrand était un Scorpion terrassé par la maladie. Je me souviens lui avoir envoyé un fax pour l'assurer de mon amitié et de mon soutien et pour lui dire que je trouvais indigne l'attitude des médias à son égard. Il m'en accusa réception immédiatement en des termes qui me prouvèrent qu'il avait été sensible à ce geste de ma part. Dans la foulée, j'ai même écrit à Franz-Olivier Giesbert, le directeur du *Figaro*, pour le féliciter de son attitude, qui contrastait heureusement avec celle de bien de ses confrères. En digne Capricorne amoureux de la vérité, il refusait de hurler avec les loups...

Les hommes n'étaient pas notre seul sujet de discussion. Avec le premier Scorpion de France, nous parlions beaucoup d'animaux de compagnie. Tout comme moi, il adorait les chiens et nous évoquions souvent nos compagnons respectifs. Je lui avais même dit :

« Il est parfaitement normal que vous aimiez Baltique et les labradors. Dans votre thème, vous avez Vénus placée en Vierge, le signe en corrélation symbolique, d'après la tradition, avec les animaux domestiques.

— Qu'est-ce que vous me racontez là ? Je sais que je suis Scorpion Ascendant Balance. Vous m'avez dit que j'avais des planètes importantes en Lion, d'accord. Que vient faire la Vierge dans tout cela ?

— Mon cher Président, un ciel natal est chose complexe ! Il va de soi que, lorsque naît un individu, toutes les planètes du système solaire se placent dans les différents signes sur le zodiaque. Dans votre cas, le Soleil se plaçait en Scorpion, Mercure en Balance, avec la Lune et l'Ascendant, mais Vénus (très importante parce qu'elle régit la Balance, à savoir chez vous votre Ascendant) se trouvait en Vierge. Ce qui dénote chez vous pudeur, réserve, une certaine propension à la mi-

santhropie (qui alterne avec l'altruisme de la Balance). Vous compensez quelque part cette misanthropie par l'amour que vous portez aux bêtes. »

J'avais visé juste. Mon cher Scorpion me confirma que non seulement, il adorait Baltique, mais qu'il lui parlait souvent lorsqu'ils étaient seuls, qu'il lui racontait sa journée ou qu'il lui faisait part de ce qu'il pensait de telle ou telle personne. Mais n'était-ce pas là ce que je faisais aussi avec mon cairn-terrier, Ursus, et mon chartreux, Éminence ? Cette confiance m'avait touchée car elle révélait une autre dimension de l'homme François Mitterrand, que j'avais entrevue dans sa Lune en Balance, qui dénotait, en plus d'un grand sens esthétique, une sensibilité délicate et raffinée : un être sensible, blessé par les attaques dont il était l'objet et cherchant à les oublier par le commerce avec un animal affectueux. Je savais que ces attaques l'atteignaient d'autant plus cruellement que le Président avait une véritable obsession : réussir sa sortie de la vie publique et, peut-être même, de la vie tout court, partir en beauté tel un grand artiste, ce qu'il était indéniablement à mes yeux comme à ceux des observateurs attentifs de la scène politique¹².

¹² Voir Alain Duhamel, *François Mitterrand, portrait d'un artiste*, Flammarion, 1997.

Chapitre neuvième : « Je veux réussir ma sortie »

François Mitterrand, je l'ai dit, était obsédé par l'idée de réussir sa sortie. C'était l'une des phrases clés dont il usait fréquemment avec moi, et ce surtout à partir de 1992. Sentait-il ses forces entamées ? Les influx du moment me le laissaient supposer. Sans qu'il s'exprimât jamais clairement — il était bien trop fin et orgueilleux pour cela —, j'avais compris à travers ses non-dits qu'il sollicitait mes conseils ou tout au moins mon avis parce que, me répétait-il à l'issue de presque toutes nos entrevues dès l'automne 1992 : « Je veux partir en laissant une trace » (je comprenais : dans l'Histoire !), « Je veux réussir ma sortie ». Certes, jamais il ne m'a dit : « Que dois-je faire ou comment dois-je m'y prendre pour parvenir à ce résultat ? » Mais il avait clairement tracé cet objectif ambitieux qui allait devenir une idée fixe — apanage fréquent du Scorpion hanté par des monomanies.

En ce domaine, comme dans celui de la politique intérieure ou internationale, je me suis efforcée de lui apporter toute l'aide dont j'étais capable. Pour des raisons déontologiques, je tairai ce que je savais de l'état de santé du président de la République et les conversations que nous avons eues, à différentes reprises, à ce sujet. Je me bornerai à souligner le souci omniprésent qu'il avait de sa santé, d'où ses questions répétitives, cette attitude s'expliquant non seulement par des motivations égocentriques, mais avant tout par le souci qu'il avait de remplir jusqu'au bout son mandat présidentiel en étant opérationnel et épargné par la déchéance physique.

Me fondant sur son ciel, je l'assurai, un jour de l'automne 1992, qu'avec un majestueux Jupiter trônant à l'entrée du secteur VIII — celui de l'au-delà — il pouvait compter sur une gloire posthume. Un sourire satisfait avait éclairé son visage

et, les mains jointes, les yeux mi-clos, tel un chat ronronnant, il avait demandé :

« Vous en êtes sûre, hein ? »

— Oui, vous deviendrez une grande figure de l'histoire de France, un peu comme de Gaulle, cet autre Scorpion, qui vous a précédé. »

Il ne savait pas trop comment il fallait prendre cela. Il était à la fois visiblement agacé par la comparaison avec l'illustre fantôme de Colombey et, ô combien ! stimulé par ce défi.

Cela lui dictait sa ligne de conduite. « Réussir sa sortie » signifiait avant tout, pour François Mitterrand, être capable d'exercer entièrement le mandat qui lui avait été confié par la Nation, c'est-à-dire mener à son terme son second septennat et, plus largement, être jusqu'au bout en mesure, intellectuellement et physiquement, de maîtriser l'adversité, à savoir la maladie.

J'avoue n'avoir pas compris cela, ce jour de l'automne 1992, peu après le référendum sur Maastricht, lorsque autour d'un *five o'clock tea*, nous devisions à bâtons rompus. François Mitterrand venait de m'exposer son souci majeur : réussir sa sortie. Il était détendu, heureux des résultats du référendum, bien que ceux-ci n'aient pas été renversants, loin de là. Pragmatique, le Président ne voulait considérer qu'un fait : le *oui* l'avait emporté, un point c'est tout.

« Je me demande ... » — il semblait s'adresser à lui seul en murmurant, « je me demande comment je pourrais réussir le mieux ma sortie. Partir sur un coup d'éclat, peut-être... » Ce n'était pas une question, il émettait une hypothèse. Alors moi, trop impulsive comme toujours — et songeant aux influx difficiles des années suivantes —, d'abonder dans son sens :

« Vous avez là, avec la victoire de Maastricht qui est le germe de l'Europe, une magnifique occasion d'opérer une sortie glorieuse, sur la crête du succès ! »

— Peut-être », me répondit-il d'un air songeur. Mais, en même temps, je sentais que le Scorpion tenace, orgueilleux et amoureux du pouvoir, ne se résoudrait jamais à y renoncer. En lui, la Balance jouisseuse livrait un combat héroïque contre le Scorpion homme de domination et d'action. Lequel l'emporterait ?

« Je pourrais jouer beaucoup plus souvent au golf, me promener, lire... »

C'est un peu ce qu'il expliqua deux ans plus tard à Jean-Pierre Elkabbach lors de leur entretien télévisé du 12 septembre 1994. Interrogé sur son état de santé et sur sa capacité à diriger effectivement les affaires du pays, il rappela qu'il n'avait certes écarté aucune éventualité, mais qu'il espérait rester en place jusqu'au terme normal de son septennat : « Jamais je n'ai pensé à démissionner. Je n'en suis pas là... Mais je me suis posé le cas d'école : si la souffrance crée une situation qui fait que l'on se retourne uniquement sur soi-même, que les soucis paraissent trop lointains, notamment les soucis de l'État, il ne faut pas rester. » Il en avait jugé autrement, fidèle en cela à ce qu'il avait écrit une vingtaine d'années auparavant sur le calvaire enduré par l'un de ses prédécesseurs, le président Georges Pompidou, sur lequel il avait fait preuve d'un mutisme qui contrastait avec l'attitude de certains hommes politiques de l'époque : « Le courage était-il de partir, était-il de rester ? Je ne tranche pas. Je crois comprendre qu'il y avait de la fierté dans cette façon d'afficher sa décrépitude. »

Encore une fois, s'agissant de la maladie de l'ancien Président, les choses doivent être claires. Je n'entends commettre aucune indiscretion, ni prétendre apporter des révélations, encore moins dissenter de façon morbide sur la lutte courageuse menée contre le cancer par mon éminent ami Scorpion. Je me fonderai uniquement sur la teneur de nos entretiens, du moins sur ce que je puis en dire publiquement aujourd'hui. Il

savait pertinemment qu'il m'arrivait de les enregistrer et qu'il pouvait me demander à tout moment d'éteindre mon magnétophone lorsqu'il me tenait des propos qu'il ne souhaitait pas voir rapportés, de son vivant comme après sa mort. J'ai respecté scrupuleusement ses souhaits, peut-être, parfois, avec un zèle qu'il aurait lui-même jugé excessif. Car j'ai pratiqué, tout au long de la rédaction de ce livre, une autocensure sourcilieuse, éliminant certaines anecdotes ou certains jugements qu'il ne lui aurait peut-être pas déplu d'y voir figurer.

François Mitterrand était avare de commentaires sur sa santé. Il aimait certes à prendre des nouvelles de la santé de ses interlocuteurs. C'était, de sa part, une marque d'attention et d'amitié à leur égard. Il ne marchandait pas ses conseils en la matière. On sentait le fils de cette France rurale attachée aux remèdes de grand-mère et aux choses simples ! Contrairement à certains esprits forts, il m'écoutait avec attention lui vanter les mérites de la tisane d'ortie ou de bruyère, excellentes pour les reins et le système uro-génital. Il nous est également arrivé de parler longuement de certains problèmes de santé publique qui le préoccupaient au plus haut point. Comme, notamment, le sida, ce fléau de notre fin de siècle, à propos duquel il se montrait infiniment plus pessimiste que moi. Me fondant sur l'entrée de Pluton en Sagittaire et sur un amas planétaire en ce signe guérisseur fin novembre 1995, après douze ans de présence plutonienne en Scorpion, signe du sexe (d'où le sida), j'étais persuadée que les médecins, à défaut d'un vaccin, trouveraient, vers la fin de 1995, un traitement permettant de ralentir la progression de la maladie. C'est chose, hélas ! encore trop partiellement faite avec la trithérapie — dont on parla pour la première fois en décembre 1995, justement — traitement dont devraient pouvoir bénéficier tous les patients atteints par cette maladie. Lui estimait qu'il faudrait attendre encore de nombreuses années pour qu'un mince espoir de juguler ce fléau se manifeste. Il parlait

là en tant qu'homme d'État, responsable de la santé de ses concitoyens. Mais ce n'était pas de sa santé personnelle qu'il s'agissait. C'était un sujet sur lequel il répugnait à s'étendre.

Au milieu des années soixante-dix — s'en souvient-on ? — certaines gazettes le donnaient déjà pour mort, ce qui le faisait rétrospectivement sourire. N'écrivit-il pas, dans le « Bloc-notes » qu'il donnait chaque semaine au journal socialiste *L'Unité*, le 13 novembre 1972 : « La lecture de la presse m'oblige à me hâter. On me dit malade, à bout de souffle, les braves gens de *Minute* récitent à mon chevet la prière des agonisants. Je ne jurerais pas qu'ils se trompent. Rien de plus inquiétant qu'une bonne santé ! Pour avoir franchi sans dommage un demi-siècle et six années de supplément, je rattrape à grands pas la moyenne au-delà de laquelle on se sent en surnombre. Si cela continue, je mourrai bien portant. Bref, ils finiront par avoir raison. » Affirmant : « Il est vrai, il m'arrive parfois d'éternuer », il concluait : « D'année en année, la rumeur court les salles de rédaction et les dîners parisiens, s'enfle, gagne la province et se fait vérité. Je serais, murmure-t-on assez haut pour que les sourds entendent, atteint d'un mal mystérieux, et quand on dit d'un mal qu'il est mystérieux, chacun comprend qu'il ne l'est pas. »

Ces rumeurs, j'en ai entendu parler moi aussi. Certains se faisaient une spécialité de les colporter et de tester auprès de tierces personnes leur vraisemblance. Au fur et à mesure de l'approfondissement de nos rapports, il m'est arrivé ainsi de rencontrer des personnes — je ne les nommerai pas — qui, sachant ou devinant que je voyais le président de la République, me faisaient des confidences mystérieuses sur son état de santé ou m'affirmaient, le plus sérieusement du monde, que François Mitterrand avait fait installer des laboratoires d'examen et de recherche dans les sous-sols de l'Élysée. Sans doute cherchaient-ils à obtenir de ma part confirmation de leurs suppositions. Ils en furent pour leurs frais, est-il nécessaire de le préciser ?

Dois-je préciser aussi que, pour ma part, je n'ai jamais confondu l'établissement d'un thème astral avec la publication d'un bilan de santé ? Lorsque j'ai, pour la première fois, publié le thème astral de François Mitterrand — cela se passa peu de temps après son élection en 1981 à la magistrature suprême et le texte fut publié à l'automne 1982 (dans *Votre horoscope 1983*, Édition n° 1) —, j'ignorais, je l'ai déjà dit, presque tout de lui. J'avais alors tout simplement noté que, dans son thème, Pluton, de passage sur sa Lune en Balance, laissait supposer que ce natif du Scorpion pouvait, dès l'époque de son élection, avoir été affecté par des problèmes de vessie ou de prostate. C'était là une simple hypothèse¹³ de ma part, résultant de l'interprétation astrologique.

En 1989, lors de notre première rencontre, il me parut au mieux de sa forme et j'en avais conclu non pas qu'il était forcément guéri, mais que, fort heureusement pour lui, il avait, en tout cas, su trouver, dans son indomptable énergie scorpionnesque, les ressources nécessaires pour jeter un défi courageux à l'action funeste de ses méchantes planètes. Ce n'est pas sans raison que son signe, le Scorpion, est en relation symbolique avec le phénix, l'oiseau qui renaît de ses cendres. Ne me suis-je pas laissé dire que l'animal scorpion est le seul à résister aux rayons radioactifs ? Et si l'on se souvient que le

¹³ Voici très exactement ce que j'écrivais pp. 46-47 de *Votre horoscope 1983* paru chez Édition n° 1 en septembre 1982 : «Lorsqu'il fut élu, Pluton repassait sur sa Lune (où il était déjà passé fin 1980), signe à la fois d'un choc émotionnel et d'une ouverture à une dimension collective, car l'action ambiguë de Pluton pouvait jouer également sur ses reins, son système urinaire, vu la position, en Balance, de la Lune natale. Il ne serait pas étonnant, dès lors, qu'il ait développé (peut-être dès la fin 1980) une sensibilité importante à ce niveau organique, sensibilité ou pathologie, c'est difficile à dire. Ce qui est certain, c'est que, depuis le début de 1982, Saturne à son tour a transité par sa Lune natale, ce qui, bien sûr, n'était pas de bon augure pour sa santé en général, pour son système urinaire en particulier...»

signe du Scorpion est régi par la planète Pluton, en corrélation avec le plutonium, ce n'en est que plus étonnant...

C'est seulement quelques mois plus tard que nous commençâmes à parler, non pas d'ailleurs de la maladie, mais de la mort. C'était un sujet qui lui tenait particulièrement à cœur, on le sait. Rien de surprenant à cela : le sexe et la mort sont les deux mots-clés du huitième signe zodiacal. Ses biographes ont remarqué qu'il connaissait la date et les circonstances de la mort de nombre de ses proches, et qu'il en parlait beaucoup, tout comme il ne manquait pas de se rendre à leurs obsèques ou d'évoquer rituellement le souvenir de ses chers disparus. Je me souviens avoir été frappée par sa prédilection pour les cimetières —il disait aimer s'y promener— à l'instar de certains de mes amis Scorpion. Il n'allait pas jusqu'à poser sur son bureau élyséen une tête de mort, comme un autre de mes amis du même signe, mais peut-être eût-il trouvé cela séduisant ? J'avoue n'avoir jamais pensé à lui poser cette question. Notre première conversation à ce sujet remonte à mars 1990. Il m'avait invitée à déjeuner à l'Élysée. Au menu, des huîtres, excellentes, et une volaille, plutôt fade. Après le repas, nous avons pris place sur un canapé et prolongions la conversation engagée à table et durant laquelle il m'avait demandé de lui parler de certains de ses ministres... à travers ma lorgnette astrale !

Soudain, à brûle-pourpoint, alors que je ne m'attendais absolument pas à cette question, François Mitterrand me demanda ce que je pensais de la mort et si je croyais en l'au-delà. Un peu surprise, je me souviens lui avoir répondu que je croyais à une évolution de l'être spirituel à travers différentes vies, à la mort comme synonyme de passage, de transition entre deux états, et non de rupture ou d'arrêt. Je lui dis que la science d'aujourd'hui, en supprimant la frontière entre matière et esprit —la première se réduisant en fin de compte à une nature vibratoire—, permettait tous les espoirs aux spiritualistes et

désarmait les matérialistes. En un mot, que je croyais en la réincarnation et cela surtout depuis que j'avais eu une sorte d'illumination à Bali en lisant une biographie d'un prophète américain, Edgar Cayce, *Les Multiples Demeures*. Dans cet ouvrage, l'auteur relatait comment ce photographe de profession, doué d'un spectaculaire pouvoir de guérison, avait pu soigner par télépathie, sans d'ailleurs monnayer ses services, des milliers de gens atteints d'affections contre lesquelles la médecine ne pouvait rien. Il était capable, en se branchant sur ces personnes, de se mettre en contact télépathique avec elles et de leur expliquer l'origine de leurs maux. Parmi d'autres, un cas m'avait particulièrement frappée : Edgar Cayce avait ainsi reçu un jour un coup de téléphone d'un homme souffrant de très violentes migraines, et qui était désespéré car nul médicament ne parvenait à le soulager.

En parlant avec ce malade, Edgar Cayce se sentit, comme à chacune de ces séances, subitement oppressé et demanda à son épouse de desserrer son nœud de cravate, ce qui lui permettait d'entrer en transe au moyen de techniques respiratoires bien particulières. Il eut alors la réponse aux questions angoissées de son interlocuteur. Il lui affirma que, dans une vie précédente, il avait servi lors de la guerre de Sécession sous les ordres du général Grant, qu'il s'appelait alors X et qu'il avait trouvé la mort lors d'une terrible bataille opposant le Nord au Sud, une balle ayant traversé sa tête et touché un os de sa boîte crânienne. D'où les maux de tête qui ne cessaient de l'accabler dans sa vie présente. Des recherches furent menées immédiatement après cette séance où Cayce indiqua le traitement approprié — toujours en état de transe car, à l'état de veille, c'était un Américain très *middle-class*, sans spécialité ni culture particulières. Elles permirent d'établir qu'un individu portant le nom donné par Cayce était effectivement mort au moment, sur le lieu et dans les conditions décrites par le prophète-guérisseur un siècle plus tard.

Cette histoire m'avait beaucoup marquée. En effet, à l'instar de nombreuses autres, rien, pas même la télépathie, ni quelque subterfuge astucieux, ne pouvait l'expliquer rationnellement. Ce livre, après plusieurs autres, avait levé les derniers doutes que je pouvais avoir quant à la réincarnation. Pourtant, comme tout bon Capricorne, expliquai-je au président de la République, j'étais plutôt rationaliste et sceptique. Ce à quoi il avait souri avec un air taquin, en levant le sourcil et en retroussant la lèvre supérieure, dans une de ses mimiques favorites.

« Mais si, monsieur le Président, l'astrologie satisfait les esprits logiques et cohérents. »

Donc, je croyais à la réincarnation et je voulais savoir ce qu'il en pensait. Il se borna à m'affirmer qu'il n'y croyait pas et que, s'agissant de l'au-delà et de Dieu, il se considérait volontiers comme agnostique et réservait sa réponse. J'étais persuadée du contraire et je ne le lui ai pas caché :

« J'ai du mal à vous croire, lui dis-je. Vous me rappelez Henri Laborit ou Raymond Abellio, autres Scorpion sceptiques et agnostiques. Vous avez, je pense, la fibre mystique. La question de Dieu vous hante tout comme celle de l'au-delà et de la mort, j'en suis sûre ! l'ai toujours pensé que le Poissons Montaigne aurait dû être Scorpion, lui qui, je crois, a eu cette belle réflexion :

« Vivre, c'est se préparer à mourir ». Mais si je me souviens bien de son ciel, il avait un Pluton très fort — c'est la planète du Scorpion.

— C'est effectivement une très belle sentence, et qui me touche beaucoup.

— Il est vrai que l'époque voulait cela. Il n'y avait pas — et en Orient, il n'y a toujours pas — ce tabou de la mort. Aujourd'hui, nous voulons oublier que nous sommes mortels. Savez-vous qu'au XVI^e et au XVII^e siècle, les astrologues au

service des grands, et de Louis XIV en particulier, transgressaient allégrement ce tabou de la mort en calculant l'heure exacte de celle-ci dans leurs horoscopes ? Ils mettaient en pratique la vocation de l'astrologie, qui est de réduire les immortels, les grands de ce monde à de simples mortels.

— Et puis, dit François Mitterrand, cela leur permettait de s'organiser ! »

Il sourit à sa remarque. Je reconnaissais bien là le pragmatique qu'il était.

« Mais les astrologues jouaient un jeu dangereux. S'ils étaient honnêtes, ils flirtaient constamment avec le crime de lèse-majesté. Comme moi », dis-je en éclatant de rire avant de lui demander sur un ton plus sérieux :

« Croyez-vous à une vie après la mort ?

— Je ne sais pas. C'est une hypothèse séduisante et à laquelle on aimerait se raccrocher. Mais je n'ai aucune certitude en la matière. Au fond, je crois que nous survivons à travers le souvenir que nous laissons de nous à nos descendants. C'est pour cela que je pense souvent à ceux des miens qui sont partis. C'est ma manière à moi de conserver leur mémoire et de faire en sorte qu'ils ne soient pas vraiment morts. J'aimerais bien qu'on en fasse de même avec moi après ma disparition, ajouta-t-il d'un ton faussement léger.

— C'est pour cela que vous voulez réussir votre sortie. Vous voulez qu'on parle de vous et qu'on en parle en bien !

— Pourquoi pas ? Vous ne pensez pas que je le mérite, hein ? » Mi-provocateur, mi-charmeur, toute la séduction de François Mitterrand était contenue dans cette phrase. Toujours cette ironie mordante, mais aussi cette lucidité, cette grande connaissance de l'homme dont il m'avait donné maintes preuves déjà. Une pirouette ironique qui lui permettait de rebondir et de passer à un autre sujet lorsqu'il estimait

que notre entretien avait eu sa part de gravité et qu'il souhaitait lui donner un aspect plus riant.

« Au fait, lui demandai-je alors, mue par une impulsion subite, si l'on ne devait se rappeler qu'une seule chose apportée par votre "règne" — j'employai ce mot avec un sourire — que serait-ce ? »

Après un instant d'hésitation, il me répondit, et cela me surprit fort, je l'avoue :

« Le RMI [Revenu Minimum d'Insertion]. Oui, je crois que c'est finalement ce dont je reste le plus fier. » Et après quelques instants de réflexion, il ajouta :

« Avec, bien sûr, l'abolition de la peine de mort. Ce fut un de mes premiers objectifs lorsque je fus élu. Vous rappelez-vous, ma chère, le fameux discours — un discours musclé, inspiré — de mon ami Badinter, à l'Assemblée, en 1981 ?

— Certainement, répondis-je. Cela reste un moment très fort, solennel même, dans ma mémoire. Je me souviens d'avoir été impressionnée par sa pugnacité, mais aussi par son humanité frémissante, à tel point que je cherchai dans le *Who's who* sa date de naissance. Je découvris qu'il était Bélier — le signe idéal, avec la Balance, pour un avocat — avec des planètes dans le signe humanitaire des Poissons. C'était très clair !

— Oui, c'est un homme de valeur, un ami qui m'est très proche, conclut le Président.

— Il y a autre chose, dis-je. En 1980-1981 se formait une grande conjonction entre Jupiter et Saturne qui ne revient que tous les vingt ans, et qui est en relation avec les structures politiques, les lois, la législation. Ce n'est donc pas par hasard, surtout si l'on sait qu'elle s'est produite à 3 degrés de la Balance, pile sur votre Ascendant, mon Président, et sur la Vénus de la Cinquième République : une chance sur 360. N'est-ce pas beau, l'astrologie ?

— En tout cas, c'est assez frappant», dit François Mitterrand en souriant de mon enthousiasme.

Il me fallut attendre le 23 janvier 1991 pour reprendre une discussion à ce sujet. C'était en pleine guerre du Golfe et le Président m'avait paru soucieux et fatigué. Cela me préoccupait car il entraînait dans une passe astrale plutôt défavorable :

« Monsieur le Président, vous paraissez surmené.

— Ce n'est rien. Vous savez ce qu'est la situation internationale. Je suis sollicité de partout et je n'ai pas un instant à moi. Je devrais sans doute prendre du repos, mais ce n'est pas véritablement le moment. Bon, tout cela s'arrangera une fois cette malheureuse affaire terminée. D'ailleurs, aujourd'hui, comme chaque jour, j'ai rendez-vous avec mon chef d'état-major particulier, l'amiral Lanxade, qui m'a dit vous connaître ! Je ne pourrai donc pas rester avec vous aussi longtemps que d'habitude [notre entretien dura tout de même plus d'une heure].

— Monsieur le Président, je me permets d'insister. Vous entrez en février dans une bulle astrale saturnienne qui ne se terminera qu'à la fin de l'année. Comme tous les Scorpion du début, vous allez avoir à la fois Saturne et Jupiter en carré avec votre Soleil. De plus, Saturne au début du Lion dans votre ciel natal est également en résonance avec cette double dissonance. Ce n'est pas négligeable. Cela veut dire que vous allez être sujet à de très fortes agressions planétaires en février et surtout en mars. Vous devez vous reposer et, en tout cas, prendre toutes les précautions utiles.

— Lesquelles ?

— Par exemple, faire un check-up, un bilan de santé.

— Mais pourquoi ?

— Monsieur le Président, ce n'est pas inutile et cela peut m'aider. J'ai besoin de renseignements afin de pouvoir tracer la progression de votre thème astral en fonction de la

situation actuelle. Pour savoir comment les choses peuvent tourner pour vous, il faut que je sache comment vous allez. C'est comme lorsque vous vous rendez chez le médecin. Vous devez lui dire ce dont vous souffrez si vous voulez l'aider à établir son diagnostic. Pour l'astrologue, c'est la même chose. J'ai besoin de ces renseignements pour établir mon diagnostic astral vous concernant.

— Ne vous inquiétez pas. Tout cela est passager. Un peu de surmenage dû à la situation internationale. »

Il ne souhaitait pas m'en dire plus. J'avais l'impression — et je l'eus plus encore par la suite — qu'il se livrait avec moi sur ce sujet à une véritable partie de cache-cache. Il me demandait constamment des informations, provoquait mes questions, mais, en retour, Je ne recevais qu'un très maigre feed-back pour orienter mon analyse. C'était à moi de me débrouiller et de faire avec les moyens du bord.

Je puis le dire, je regrette aujourd'hui qu'il se soit montré, à ce moment-là, aussi discret et aussi avare en renseignements sur son état de santé. J'ai la conviction que c'est à cette époque, à savoir l'hiver 1991, que sa santé s'est considérablement détériorée et qu'un check-up aurait peut-être permis à ses médecins de tirer la sonnette d'alarme. Je lui ai d'ailleurs reparlé de cela, bien plus tard, en 1994, alors que l'existence de son cancer était connue depuis deux ans, depuis son opération de la prostate en été 1992. C'est la seule fois où le mot cancer a été prononcé entre nous deux. Je me souviens lui avoir dit : « À mes yeux, Jupiter est la planète responsable de la prolifération de vos cellules atteintes. C'est une loi de l'astrologie. Jupiter est un amplificateur, la planète qui fait tache d'huile. Elle est responsable des kystes et autres excroissances. Quand on a un cancer, Jupiter met le feu aux poudres, surtout lorsqu'il y a une dissonance avec Saturne, porteur d'épreuves en même temps que d'une vitalité amoindrie. Souvenez-vous de mes recommandations de janvier 1991. Je vous avais dis que vous

entriez dans une bulle astrale négative, surtout en février et en mars 1991. Eh bien, je ne crains pas de dire aujourd'hui que c'est cette action conjuguée de Jupiter et de Saturne qui a permis à votre cancer de s'emballer.

— C'est très intéressant... Mais à quoi bon maintenant ? Et puis ne croyez-vous pas au destin ?

— Pour les grands rendez-vous de la vie, oui, je suis déterministe. Mais à l'intérieur de ce déterminisme, je pense que nous disposons d'un certain espace de liberté pour agir. Une liberté toute relative, me direz-vous, puisqu'elle est à son tour assujettie à notre caractère, à notre personnalité. Un courageux et un couard n'utilisent pas leur espace de liberté de la même manière.

— En somme, le couard serait encore plus déterminé, si je vous suis bien », conclut intelligemment le Président.

« Vous m'avez bien comprise », répondis-je en riant. Encore une fois le mélange d'orgueil et de distance propre au Scorpion et au Lion, la pudeur inhérente à sa Vénus en Vierge, son affabilité souriante en relation avec l'Ascendant Balance avaient abouti à dédramatiser le tourment lié à la finitude humaine, à la mort, propres au Scorpion qu'il était. Élégante pirouette de fuite...

Cette discussion m'est restée gravée en mémoire et ce d'autant plus que François Mitterrand, alors très malade et sentant peut-être venir sa fin, m'avait écoutée avec beaucoup d'attention.

Au fil des ans, lors de nos entretiens, il revenait souvent sur le thème de la mort. Pas simplement de sa propre mort, mais de la mort en général. Il me parla de ses entretiens avec le philosophe et théologien Jean Guitton et des conversations qu'il avait avec Marie de Hennezel dont il préfaça l'ouvrage¹⁴.

¹⁴ Marie de Hennezel, *La Mort intime: ceux qui vont mourir apprennent à vivre*, préface de François Mitterrand, Robert Laffont, 1995.

En bon pragmatique — c'était un homme politique préoccupé avant tout par les faits —, il se souciait, par exemple, de savoir si l'on pouvait prédire par les astres la mort de quelqu'un, voire sa propre mort. C'était un thème qui lui tenait à cœur et j'ai, dans un précédent chapitre, raconté les questions qu'il me posa après le suicide, le 1^{er} mai 1993, de Pierre Bérégovoy, pour savoir si le geste de son Premier ministre était inscrit dans son thème astral.

Le 8 février, lors d'un autre déjeuner, nous eûmes une nouvelle discussion sur la mort et, plus précisément, sur la possibilité d'en prévoir la date :

« Pouvez-vous prévoir la mort de quelqu'un ? Et savez-vous si je vais mourir très prochainement ?

— Ce sont là deux questions bien distinctes, dis-je, plutôt mal à l'aise. À la première, au risque de paraître normande, je répondrai : oui et non. Dans l'absolu, je suis tentée de vous répondre que oui. Grâce aux astres, on peut cerner, avec plus ou moins de précision, la date de la mort d'un individu. Mais c'est très théorique et, en plus, très compliqué. Techniquement — sauf en ce qui concerne certains cas vraiment difficiles — c'est possible, à condition d'utiliser toutes les méthodes prévisionnelles. Lorsqu'elles convergent vers une date identique, on a une quasi-certitude. Encore qu'il reste toujours la Providence ! Comme l'affirmait joliment un vizir de la cinquième dynastie égyptienne nommé Pfahhotep : « Quand la prévision des hommes ne s'est pas réalisée, c'est l'ordre de Dieu qui s'exécute.

— Voilà qui doit parfois être bien utile aux astrologues, m'interrompt malicieusement le Président.

— Vous avez raison, dis-je en riant. Heureusement, ils n'ont pas la prétention d'être omniscients ! Pour revenir à votre question, l'astrologie est, en tout cas, en mesure de focaliser sur les points noirs d'une trajectoire humaine. Quant à sa-

voir lequel de ces points noirs sera le dernier, c'est d'autant plus difficile que les astres continuent leur ronde après notre mort. Un exemple éclairant sur ce sujet est le cas de Pierre Bérégoïov, pour qui je voyais deux échéances critiques : mai et septembre 1993. Après son suicide en mai, les journalistes ne m'ont pas ratée. Il est vrai que cette notion de temps absolu dans lequel vient s'inscrire le temps du parcours humain n'est pas évidente à saisir...

— Je vais donc vous poser une question très difficile : me diriez-vous la vérité si l'étude de mon thème vous montrait que j'allais mourir ?

— À coup sûr non. C'est une chose que je ne ferais jamais.

— Bon, m'interrompt François Mitterrand avec un brin d'impatience. Alors, que diriez-vous dans mon cas ?

— Monsieur le Président, excusez-moi, mais je ne vous dirais rien du tout !...

— Comment ? Qu'entendez-vous par là ? »

Le ton du Président exprimait son étonnement devant mon apparente insolence.

Je poursuivis : « L'astrologue se doit d'observer une éthique professionnelle, car la question est trop grave. Et puis on n'est jamais à l'abri d'une erreur.

— Vous ne le diriez à personne ?

— En principe à personne, et cela malgré la tradition qui nous montre, tout au long de l'Histoire, un commerce, presque une familiarité, avec cette problématique de la mort. C'est un risque considérable qu'il vaut mieux ne pas prendre. Nous n'en avons pas le droit. C'est une question de déontologie, et celle-ci sert de garde-fou aux astrologues sérieux. Car, même en admettant que l'on ne se trompe pas dans son pronostic, comment être sûr que le sujet saura gérer cette terrible information ? L'homme normal n'est pas assez fort pour cela et

l'ignorance où l'on est de sa propre mort est une bénédiction du ciel.

— Pourtant, j'ai entendu dire que nombre d'astrologues du passé ont tout de même prévu leur propre mort ?

— Vous avez raison. C'est le cas de Nostradamus, d'Évangeline Adams, une Américaine du XX^e siècle, ou encore de notre ami commun, le philosophe et polytechnicien Raymond Abellio. Celui-ci m'avertit de sa mort prochaine qu'il avait même calculée avec précision ...

— Il y a donc des cas où, vous autres astrologues transgressez cet interdit, non ? insista François Mitterrand.

— Quand il s'agit de soi-même, par exemple, je sais, répondis-je, que, dans des circonstances bien précises, lorsqu'il y va par exemple de l'avenir d'un pays, d'une entreprise, voire d'une famille, et qu'ils ont acquis une quasi-certitude, certains astrologues se demandent souvent s'ils doivent informer la personne intéressée de leurs conclusions. C'est une chose à laquelle, pour ma part, je me refuse et qui, vous concernant, n'est pas d'actualité, mon cher Scorpion. Vous devez vous économiser, utiliser cette extraordinaire pugnacité de votre signe, qui ne trouve sa pleine mesure que dans l'adversité. Il faut que vous alliez bien et je suis certaine que vous allez tout faire pour cela. C'est la seule chose qui soit d'actualité pour le moment, et pour longtemps encore. »

Je dois le rappeler, nous avons eu cette conversation en février 1991, c'est-à-dire à un moment où, confronté à la guerre du Golfe, François Mitterrand faisait preuve d'une activité débordante et connaissait, pour quelques semaines encore, les faveurs de l'opinion publique et des instituts de sondage. Nul ne parlait alors de sa maladie, qui ne fut rendue public que le 11 septembre 1992 lorsque François Mitterrand fut hospitalisé à Cochin pour y subir une opération de la prostate.

Ce ne fut qu'en janvier 1996, après le décès de l'ancien président, que j'ai pu avoir confirmation, par le biais des informations communiquées par ses différents médecins, informations au demeurant contradictoires, qu'il était bien décédé d'un cancer dont l'origine remonterait aux années 1980-1981, c'est-à-dire au moment où, comme je l'analysai *a posteriori* en 1982, il avait été exposé à une triple influence négative de Jupiter, Saturne (par rapport à son MC) et Pluton (par rapport à Saturne). D'après son médecin personnel Claude Gubler, auteur du livre saisi par les tribunaux, c'est le 7 novembre 1981 que François Mitterrand passa, à l'hôpital du Val-de-Grâce, sous un nom d'emprunt, une scintigraphie osseuse et une urographie dont les résultats permirent aux spécialistes consultés d'établir qu'il souffrait déjà d'un cancer de la prostate qui s'était diffusé dans les os. Sous cet angle, les conclusions que je tirai de l'analyse des astres et que j'émis alors sous forme d'hypothèse, de probabilité quant à la genèse de son mal recoupaient donc très exactement le diagnostic établi à l'époque par ses médecins.

À cette date, François Mitterrand, répondant à certaines rumeurs, avait affirmé : « Il est normal qu'on s'interroge sur la santé du président de la République, en raison du rôle déterminant qu'il remplit dans les institutions françaises. Cela ne me choque pas. » Il ne se décida à révéler publiquement le mal dont il était atteint que lorsqu'une opération chirurgicale devint nécessaire. Le 11 septembre 1992, les professeurs Ady Steg et Bernard Debré pratiquèrent sur lui, sous anesthésie générale, une résection endoscopique transurétérale, opération consistant à introduire un instrument électrique dans le canal de l'urètre obstrué afin de rétablir l'écoulement normal des urines. C'est à l'issue de cette intervention qu'un communiqué des deux praticiens annonça que des « copeaux » retirés révélaient des « lésions adénocarcinomateuses », terme barbare pour désigner un mal encore plus barbare, le cancer.

Même alors, François Mitterrand se refusait à envisager une issue fatale. Le 5 janvier 1993, lors de la cérémonie rituelle des vœux à la presse, il disait à ses invités : « Je ne prétends pas être en bonne forme. On en prend un coup dans ces cas-là... Souffrir ? Non, pas vraiment. Mais je sais que si ça tourne mal, il faut que je serre les mâchoires... La mort, à soixante-quinze ans, se fait plus pressante. Il faut bien qu'elle trouve un moyen de déboucher... Mais le plaisir d'être malade, c'est que l'on rencontre toujours les médecins de Molière. Ils font des calculs. On ne comprend pas toujours ce que cela veut dire... Mais le cancer n'est pas passé dans les autres organes. Je suis curieux de voir lequel sera le prochain atteint. »

Dans ce contexte dramatique, sa phrase rituelle n'en prenait que plus de sens : « Alors, dites-moi, chère amie, comment je vais ? »... La France, en l'occurrence, s'effaçait provisoirement devant les perspectives de l'homme qui la dirigeait. Disait-il la vérité, toute la vérité ? Peu importe au demeurant. Il était lucide et, surtout, serein. D'une sérénité gagnée sur le tourment et l'angoisse scorpionnesques, donc synonyme de victoire.

À Christine Ockrent qui lui demandait, en juin 1995, ce qu'il pensait de la phrase du philosophe Émile Cioran, tout juste disparu : « Pour moi, l'obsession de la mort n'a rien à voir avec la peur de la mort », il répliquait par cette belle remarque : « La peur de la mort ne veut pas dire grand-chose. Il faut avoir l'humilité de savoir que nous sommes en très nombreuse compagnie et que c'est la seule perspective assurée pour chacun d'entre nous. Je ne suis pas habité par la mort, mais plutôt par l'immense interrogation qu'elle représente. Est-ce que c'est le néant ? C'est possible. Si ce n'est pas le néant, alors quelle aventure ! »

Toujours cette perplexité, ce doute tellement Scorpion. Imaginer cette aventure lui importait plus que de savoir à quelle date elle commencerait pour lui. C'est probablement

cette interrogation métaphysico-religieuse qui l'avait sensibilisé à la lecture d'*Étoiles et molécules*¹⁵ que r avais écrit en collaboration avec le grand Henri Laborit et qui venait de sortir à l'automne 1992. J'en avais bien sûr dédié un exemplaire au Président qui, après m'avoir complimentée sur l'intérêt et la diversité des thèmes abordés dans mes entretiens avec le biologiste, commenta avec une curiosité presque gourmande le passage, en fin d'ouvrage, sur les vides quantiques et l'expérience de Benveniste sur la mémoire de l'eau. Une expérience dont Henri Laborit disait qu'elle avait été refaite de nombreuses fois, avec le même résultat : l'eau conservait les propriétés d'une substance, alors que celle-ci avait été totalement éliminée, physiquement et chimiquement, de l'eau qui l'avait contenue. Un scandale pour la science officielle et pour les rationalistes-mécanistes ! Ce qui me faisait conclure : « Si Benveniste a raison, s'il y a une mémoire au-delà de la matière, à travers les vides quantiques, pourquoi n'y aurait-il pas pérennité de notre être de la même façon ? » Et Henri Laborit avait répondu : « C'est le tout dernier chapitre de *L'Esprit du grenier*¹⁶. S'il y a une mémoire, il y a un temps. Qu'est-ce que le temps ? Le temps, c'est de l'espace. C'est pour cela que je me suis amusé, parce qu'on tombe dans l'absurde.

— Mais dans notre absurde, rétorquai-je, peut-être y a-t-il un niveau d'organisation plus vaste, qui nous dépasse ?

— C'est bien ce que je dis, répondit Laborit. On tombe dans notre absurde ! Et tant qu'on a la notion du temps liée au temps des horloges, je ne vois pas très bien comment on peut en sortir, parce qu'une mémoire est liée au temps et à l'espace, donc il ne peut y avoir d'immortalité avec mémoire. L'immortalité ne peut se situer qu'en dehors du temps et de l'espace. »

¹⁵ Elizabeth Teissier et Henri Laborit, *Étoiles et molécules*, Grasset 1992.

¹⁶ Henri Laborit, *L'Esprit du grenier*, Grasset, 1992.

Et moi de conclure: «Quand je dis immortalité, je veux dire pérennité, perdurance — prolongation au-delà du corps physique, pour être plus rigoureux — de l'identité d'un être.»

Je me rappelle avoir évoqué auprès du Président les vues tout à fait révolutionnaires de certains physiciens modernes, Capra, Beaugregard, Boehm, Lupasco, et en particulier de Linssen qui écrivait: «Les travaux de Bernard d'Espagnat, d'Olivier de Beaugregard et de Jacques Charon nous obligent à reconnaître l'existence d'un espace-temps plus abstrait, que certains considèrent comme psychique et d'autres comme spirituel»

«Il est vrai que tout cela paraît très encourageant pour ceux qui s'interrogent», avait commenté le Président. Pudiquement, il avait oublié d'ajouter «comme moi»... Comme j'avais noté combien ce sujet semblait le préoccuper, je lui avais promis de lui apporter une de mes récentes lectures, l'ouvrage de Stéphane Lupasco, *Les Trois Matières*, que je lui offris à ma visite suivante. À cette occasion, je lui ai même lu un passage essentiel où le physicien se pose «l'angoissante question de la survie»:

On peut alors répondre ... que le néant est impossible au sein de l'antagonisme énergétique; rien ne peut se perdre, tout s'actualise et se potentialise, au cours d'un incessant et irrésistible devenir. La nature antagoniste de l'énergie est le secret de l'impératif logique du principe de sa conservation. Ce qui a été ne peut pas ne pas avoir été; tout est inscrit quelque part [...]. Certitude consolante... ou atroce! Le mythe du Paradis ou de l'Enfer, de toutes les races, de tous les climats, sous mille formes, connaissance psychique suprême et fondement de toutes les éthiques, plonge sans doute ses racines dans l'énergie elle-même.

François Mitterrand m'interrompt:

«Si j'ai bien compris, cela nous ramène à la citation en

exergue à l'un de vos ouvrages et que j'ai bien aimée. C'est Einstein qui dit, je crois : "Aujourd'hui commence le dialogue le plus grave qu'ait connu l'humanité : le dialogue entre l'esprit scientifique et la signification de la Vie."

— C'est bien cela, monsieur le Président. »

Pour ma part, j'avais dit à François Mitterrand que je me refusais à prévoir la date de sa mort, que je trouvais cela indécent — même si j'étais en contradiction avec les anciens astrologues — et que, de toutes manières, je ne lui communiquerais aucune information à ce sujet. Je me suis conformée à cette décision même si, au fil des mois, l'étude des astres m'avait permis d'avoir une idée plus précise en la matière. Je me souviens m'être secrètement dit qu'il ne dépasserait pas le cap de sa soixante-dix-neuvième année, ce qui voulait dire qu'il mourrait en 1995 ou en 1996.

C'était là une hypothèse qu'il formulait volontiers lui-même. En lisant les récits de Franz-Olivier Giesbert ou de Georges-Marc Benamou, j'appris que François Mitterrand avait fait procéder à de minutieuses vérifications dans les registres d'état civil de la Charente. Leur dépouillement montrait que, du côté de sa famille paternelle, aucun homme n'avait depuis longtemps vécu au-delà de soixante-dix-neuf ans. « Je ne vois pas pourquoi je ferais exception à cette règle biologique des Mitterrand », c'était une phrase qu'il avait coutume de prononcer sur la fin de sa vie.

Là encore, un passage d'*Étoiles et molécules*, où Henri Laborit affirmait que la durée de notre vie était inscrite dans nos gènes, avait vivement interpellé le Président. Puisqu'il est ici question de mon cher Henri Laborit auquel, à la faveur de nos longs entretiens, j'avais fini par m'attacher, j'ajouterai que ce philosophe plein d'humour était Scorpion tout comme François Mitterrand, c'est-à-dire avant tout quelqu'un qui doutait, mais d'un doute ouvert et non réducteur, un sceptique

souriant, ce qui ne l'empêchait pas, contrairement à certains de ses collègues, de tenir l'astrologie pour une discipline intéressante dont les conclusions méritaient d'être prises en considération et examinées à travers la lorgnette du doute positif, condition première de l'esprit expérimental propre à l'homme de science. Il se plaisait à me rappeler cet axiome d'Einstein selon lequel on ne peut affirmer un fait négatif — ce que bien des négateurs fanatiques et bornés devraient garder à l'esprit.

Le 25 octobre 1993, lorsque je lui rendis visite, je trouvai Henri Laborit très affaibli par la maladie. Il avait perdu près de douze kilos et n'avait plus son bel optimisme d'antan. Je m'en aperçus lorsque, cachant mal son inquiétude, il me dit, tout en se plaignant d'être privé de ses chères cigarettes :

« Tu ne m'avais pas annoncé que j'allais mourir cette année !

— Et je m'en serais bien gardée, dis-je avec un sourire. Cher Henri, vous êtes bien placé pour savoir ce que je pense de ce genre de questions. Vous savez aussi qu'il est rigoureusement impossible d'affirmer avec certitude quoi que ce soit en la matière. »

De fait, Henri Laborit est mort le 20 mai 1994, de longs mois après cette singulière conversation. Et l'on me croira, j'espère, lorsque je dis que je fus la première sidérée de trouver (voir *Votre horoscope 1994*, Édition n° 1) dans mes prévisions afférentes au mois de mai 1994 des Scorpion du troisième décan, auquel il appartenait (il était né le 21 novembre 1914, et avait son Ascendant également dans ce signe) la date fatidique, avec le texte suivant : « Mars réapparaît et vous permettra de résoudre et de clore une problématique qui avait germé en novembre dernier. Cette résolution ne se passera pas sans éclats : les 18, 20 et 23 feront éclater la crise en suspens depuis cinq mois. Il peut même s'agir d'une interven-

tion chirurgicale.» Il faut savoir que mon ami Laborit était effectivement entré à l'hôpital en novembre 1994. Hélas ! il ne s'agissait pas que d'une intervention chirurgicale... Mais le timing était étonnamment exact, même dans une prévision collective. Et je me dis avec émotion que ce cher Scorpion, qui m'avait confié maintes fois croire en une influence cosmique, avait répondu avec exactitude au rendez-vous des planètes.

Si j'évoque son nom, c'est aussi parce que j'avais parlé avec lui du cancer de François Mitterrand, lorsque la nouvelle en fut rendue publique. Je voulais avoir le point de vue d'un scientifique de renommée internationale et savoir si les astres, à ses yeux, pouvaient avoir une influence sur les cellules d'un individu, sur les processus biologiques à l'œuvre chez un individu et, à travers ceux-ci, sur sa psyché. Et si oui, de quelle manière. C'était une hypothèse que ce grand savant était loin d'écarter. Le seul vecteur possible de cette éventuelle influence était, selon lui, le cerveau et, à travers lui, le système hormonal. Par ailleurs, à ses yeux, le cancer était probablement aussi une maladie psychosomatique et sa progression pouvait être facilitée par certains facteurs psychologiques. Dans le cas des politiques, par exemple, il croyait que la frustration née de l'impossibilité d'agir comme ils le souhaitaient, en raison du poids des circonstances, provoquait une inhibition de l'action, elle-même facteur du développement de cellules cancéreuses, à l'instar de ce qu'il avait observé chez ses rats en son laboratoire.

Il est vrai cependant que j'avais malheureusement pu observer ce phénomène chez l'un de mes amis, Manfred Wornier, secrétaire général de l'Otan, l'un des hommes politiques allemands les plus brillants de sa génération. Il avait profondément souffert, dans sa chair et dans son esprit, de l'inaction des Européens dans la lamentable affaire yougoslave. Lorsque je le vis en novembre 1993, il était au plus mal et je ne pus que penser à ce que m'avait dit Henri Laborit concernant les

funestes conséquences de l'inhibition de l'action. Frustration que révélait un discours répétitif sur les chances gâchées par notre pusillanimité, voire notre lâcheté politiques. Quelques mois plus tard, son cancer devait avoir raison de lui...

Dans le cas de François Mitterrand, l'astrologie psychanalytique fournissait une réponse intéressante : dans son ciel natal, Jupiter, la planète de la représentation et des honneurs, fait un magnifique et double trigone avec son Milieu-du-Ciel et son Pluton, planète du pouvoir, symbolique de surcroît du Scorpion qu'elle gouverne. Reflet spectaculaire du pouvoir et des honneurs suprêmes. Mais ce même Jupiter est également en aspect de tension avec la Lune Noire et Neptune, reflet de sa santé. Comme si l'accès au pouvoir impliquait forcément un sacrifice côté santé et spécifiquement sexualité (prostate), fondamentale pour le Scorpion, rappelons-le.

Nonobstant sa maladie, François Mitterrand fut, jusqu'au bout, très actif, confiant à ses proches : « Je suis en situation de combat. Et quand je livre un combat, je me mets aussi dans l'état d'esprit de celui qui gagnera. » Il ajoutait même : « Si je m'arrête, c'est la fin. » Il resta jusqu'au terme de son second mandat à l'Élysée puis, après son départ des affaires, il multiplia les voyages, aux États-Unis, dans les Landes, en Égypte, et se consacra à l'écriture de ses deux derniers livres jusqu'à ce que la vie finit par l'abandonner par un petit matin de janvier 1996, alors qu'il était en paix avec lui-même et avec les siens. Durant la dernière partie de son septennat, nous sommes restés régulièrement en contact. Certes, à partir de décembre 1994, date de notre dernière rencontre, nos contacts s'espacèrent. Le Président avait besoin de toutes ses forces pour lutter contre le mal qui le rongait. Mais, à chacun de mes trop rares passages à Paris, je ne manquais pas de l'appeler pour parler avec lui de l'actualité, une actualité essentiellement marquée par la prochaine élection présidentielle. Nous avons en fait commencé à évoquer ce sujet à l'automne

1994, au lendemain de l'annonce officielle, le 3 novembre, par Jacques Chirac de sa candidature. J'avais commenté dans les colonnes du *Figaro* cet événement en soulignant que le choix de cette date n'était pas fortuit : « La configuration de ce jeudi 3 novembre, une nouvelle Lune assortie d'une éclipse totale du soleil, est très positive pour le Sagittaire Ascendant Verseau qu'est le maire de Paris. Elle indique cependant qu'il va se trouver plongé dans une lutte sans merci, notamment avec ses pairs. Cette éclipse a également été très déstabilisante pour le Taureau Ascendant Lion qu'est Édouard Balladur. Ce dernier entre dans une période au cours de laquelle il sera vulnérable aux attaques et manipulations d'autrui et ce jusqu'à la fin. Il n'aura donc pas les coudées franches. En ce qui concerne le 7 mai à 20 heures, date de la proclamation des résultats, ce ciel montre un Jacques Chirac comblé. Deux hypothèses sont possibles : ou bien il a gagné ou bien il se frotte les mains de voir son "ami de trente ans" battu... »

François Mitterrand avait eu la primeur de cette analyse, après, bien sûr, le principal intéressé, Jacques Chirac à qui je faxai ce texte avant sa parution le 7 novembre.

Quelque temps après, le 6 décembre — si mes souvenirs sont bons —, lorsque le Président me reçut à l'Élysée, il m'accueillit par ces paroles : « Ma chère, vous avez donc une idée de qui va avoir le privilège de me succéder ?

— Oui, monsieur le Président, je pense que ce sera Jacques Chirac. Ce n'est pour l'instant qu'un pronostic assez approximatif ; il faut que je l'affine encore.

— Eh bien tant mieux pour lui ! »

Dans cette exclamation, je percevais un léger dépit et, selon toute vraisemblance, ce sentiment n'avait rien à voir avec la personne de Jacques Chirac. Pour un Scorpion qui a le goût du pouvoir, admettre que l'on soit mortel et devoir accepter l'idée que l'on va avoir un successeur était plutôt difficile à

admettre. François Mitterrand, c'était humain, semblait en éprouver quelque contrariété. Mais il était aussi friand de savoir ce que je pensais de Jacques Chirac et d'Édouard Balladur. Je lui ai donc expliqué :

« En ce qui me concerne, j'ai spontanément plus de sympathie pour Jacques Chirac que pour Édouard Balladur. C'est curieux car Balladur est Taureau et, normalement, je devrais l'apprécier. Sans-doute est-ce autre chose dans son ciel qui m'agace. Chirac, en revanche, c'est un Sagittaire très fougueux, enthousiaste, sincère, avec un Ascendant Verseau libertaire. Il a un goût extraordinaire de la communication, avec Mercure, planète de la communication, sur son Milieu-du-Ciel. Mais curieusement, avec ses planètes en Vierge il peut donner aux médias l'impression du contraire. La Vierge est en effet un signe plutôt introverti, pudique et réservé. C'est comme cela que Chirac apparaît auprès du public alors qu'en fait il est complètement différent. »

François Mitterrand m'avait écoutée avec attention sans chercher à pousser plus loin la discussion. Nous eûmes l'occasion de reparler de Jacques Chirac lors d'un entretien téléphonique fin janvier 1995. Il avait reçu mon livre, *Les Étoiles de l'Élysée* (Édition n° 1). Faisant allusion à mes pronostics en faveur de Chirac, qui était alors donné comme perdant par la totalité des analystes, il me dit :

« Vous avez vu les sondages ? Ils ne sont guère brillants pour Chirac... »

— C'est un fait. On considère que je suis totalement inconsciente et, parfois, il m'arrive de le penser ! Mais, vous savez, les élections sont un véritable casse-tête chinois. Quelqu'un peut être élu tout en ayant de mauvaises étoiles parce que l'exercice de sa fonction sera un défi pénible, alors qu'un autre, qui a de très bonnes étoiles, peut être battu simplement parce qu'il vivra une phase euphorique et insouciance.

C'est ce qui s'est passé pour Ronald Reagan lors de sa réélection. Il était en mauvaise forme et songeait à se retirer de la vie publique. Pourtant, il a été réélu, et cela lui valut les problèmes de l'Irangate, ses différents cancers, etc. En ce qui concerne Chirac, je crois que les choses vont changer à partir de la mi-février. Il va remonter dans les sondages. J'en suis absolument certaine, d'autant qu'au même moment les planètes agresseront le ciel balladurien : il va, selon moi, y avoir un vrai retournement autour des 15-20 février.

— C'est intéressant, mais peu vraisemblable. Il est vrai que vous m'avez appris à croire aux miracles ! ajouta-t-il en riant.

— Vous savez, je ne lis pas dans les sondages mais dans les étoiles. Et puis, mon cher Président, savez-vous que vous avez plus d'affinités que vous ne le pensez avec Jacques Chirac ?

— Comment pouvez-vous dire cela ?

— Cher Président, vous avez sûrement lu les *Situations* de Jean-Paul Sartre. Quelque part, il y dit que les rapports entre les personnes sont déterminés par les relations et les circonstances dans lesquelles ils se trouvent les uns par rapport aux autres. Ce qui veut dire que ces rapports n'ont rien d'absolu ni de figé. Je vais vous en donner un exemple personnel, ce que j'ai vécu avec ma belle-mère. Tant qu'elle n'était pas ma belle-mère, tout allait bien entre nous. Lorsqu'elle l'est devenue, les choses ont changé du tout au tout. Pour elle, j'étais devenue sa belle-fille avec tout ce que cela suppose.

— Pardonnez-moi, chère amie, mais quel rapport entre votre belle-mère, Chirac et moi ? Je ne vois pas très bien ce que vous voulez dire.

— C'est très simple. Vis-à-vis de Jacques Chirac, vous vous trouviez dans la situation du président face à son Premier ministre. C'était une situation très particulière qui restreignait considérablement la liberté de vos rapports. Cela se serait passé tout autrement si vous l'aviez connu dans d'autres cir-

constances. Je suis persuadée qu'alors vous auriez beaucoup sympathisé. Vous avez d'ailleurs beaucoup plus d'atomes crochus avec Jacques Chirac qu'avec Édouard Balladur. »

La suite des événements ne m'a pas donné tort. Revenons à ce déjeuner du 6 décembre, qui allait être d'ailleurs notre ultime rencontre à l'Élysée. Dans le contexte de cette discussion, je me souviens lui avoir demandé qui allait être le candidat de la gauche. À l'époque, celle-ci était en pleine confusion après le retrait de Jacques Delors qui avait renoncé à se présenter. Différents noms étaient avancés, en particulier ceux de Jack Lang, de Laurent Fabius ou de Bernard Kouchner. Je lui ai donc demandé qui serait le candidat de la gauche. Je n'ai pas obtenu de réponse si ce n'est un énigmatique : « Pour l'instant, cela reste un mystère ! » François Mitterrand reprenait son rôle de sphinx feignant d'oublier que, n'étant pas voyante, je ne pouvais rien découvrir dans une boule de cristal (que je ne possédais pas !), que pour pouvoir me faire une idée de la situation, il me fallait connaître les candidats en lice.

— Avez-vous entendu parler, enchaîna-t-il sur un ton impersonnel, de la CSCE ? Vous savez, il s'agit de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe qui se tient aujourd'hui à Budapest ?

— J'avoue que non...

— Eh bien, je vous parie que les 53 pays se montreront incapables d'adopter un appel pour un cessez-le-feu en Bosnie et que le sommet sera un échec ! »

Réfléchissant un instant à la conjoncture de cette fin de 1994, j'approuvai le pronostic du Président :

« Il y a dans le ciel, actuellement, une constellation extrêmement belliqueuse et déstabilisante — une dissonance entre Jupiter, Pluton et Mars, aggravée par Soleil/Saturne. C'est peut-être ce qui explique cette intensification des combats en

Tchéchénie, où Boris Eltsine a l'intention d'envoyer 15 000 hommes supplémentaires, mais aussi en Algérie, où un journaliste a encore été assassiné hier. De toute façon, ce n'est pas un moment favorable aux rencontres diplomatiques. Contre tous ces débordements internes, ne trouvez-vous pas qu'il faudrait imaginer un conseil des sages — rien à voir avec l'ONU! — qui statuerait sur les grandes problématiques planétaires qui dépassent les frontières — guerres, drogue, Sida, faim dans le monde, pollution ? Un conseil composé de personnalités de tous horizons, des humanistes — philosophes, savants, écrivains — susceptibles aussi de réagir contre ce droit de non-ingérence qui permet aux fous nantis de pouvoir, les Docteurs Folamour, Pol Pot et autres Saddam, d'entraîner les populations dans des tragédies collectives qui sont une honte pour l'humanité ? » Le Président sourit avec, me sembla-t-il, une affectueuse condescendance :

« Dans l'absolu, vous avez raison. Je reconnais bien là l'idéaliste que vous êtes ; idéaliste, quelque peu utopiste, hein ? (Il retroussait la lèvre supérieure.) Hélas ! les hommes ne sont pas prêts pour cela aujourd'hui. Il faudra attendre le début du troisième millénaire, peut-être... peut-être, ajouta-t-il, sceptique.

— Mais c'est désespérant, monsieur le Président, dis-je. Ce sera trop tard. La Terre sera entièrement détruite, polluée, contaminée ; elle est déjà tellement malade. Seule une autorité européenne — et internationale — pourrait arrêter cette dégradation catastrophique. Même chose dans les autres domaines. Vous, cher Président, avec votre Ascendant Balance, pourriez être le noble médiateur de ce genre d'initiative. »

Il eut un sourire las. Peut-être songeait-il à sa maladie, à ses forces qui déclinaient, au temps qui lui restait !

Durant les mois qui suivirent, nous n'eûmes pas l'occasion de nous reparler. À chaque fois que je passais à Paris, j'appe-

lais sa secrétaire, madame Papegay, à l'Élysée, mais le Président n'était pas disponible. Le 16 mai 1995, juste avant son départ de l'Élysée, je lui ai envoyé un fax dans lequel je lui disais : « C'est avec émotion que je viens d'entendre les paroles que vous avez adressées aux Français en cette circonstance qui, pour vous, doit se colorer de nostalgie. J'ose espérer que vous garderez un souvenir aussi vivace et sympathique que moi-même de nos entrevues passées et que vous n'hésitez pas, comme par le passé, à faire appel à mes lumières astrales. » Il m'a répondu par un télégramme de remerciements auquel j'ai été très sensible, car c'était sa manière à lui, discrète et pudique, de me dire que je lui avais, du moins osé-je l'espérer, peu ou prou apporté...

Son départ de l'Élysée et son silence durant quelques mois ne changèrent rien à l'affection et à l'admiration que je lui portais. Ayant un jour croisé, lors d'un dîner, Roland Dumas, ce Lion / Vierge exquis et fin diplomate me confia, alors que je l'interrogeais sur les silences de François Mitterrand : « Vous savez, le Président est très malade, il souffre le martyr. Il lutte pied à pied contre la maladie. Il doit prendre des médicaments qui le fatiguent beaucoup. Moi-même, je ne le vois plus que de temps en temps. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il fait preuve d'un immense courage. » En bon Scorpion ayant nombre de ses planètes en Lion, François Mitterrand était orgueilleux. Il avait l'orgueil de celui qui haïssait et méprisait la faiblesse, et notamment la sienne propre. L'orgueil de celui qui n'avait jamais été faible, qui avait toujours dit non et s'était révolté contre la fatalité et l'adversité. Il voulait que ce soit cette image de l'homme debout et maître de lui que ses amis et ses proches retiennent de lui.

Je compris que ses longues périodes de silence, en cette fin d'année 1995, loin d'être de l'indifférence, étaient une marque d'amitié.

Je lui envoyai, après ce dîner avec Roland Dumas, un petit

mot dans lequel je lui disais qu'il jouissait d'un transit stimulant et protecteur de Mars. Il m'a répondu par des remerciements pour ma lettre, ajoutant de sa main son souhait de « poursuivre un dialogue qui n'a jamais été interrompu ».

La vie en décida autrement...

Chapitre dixième : Retour sur les bancs de la Sorbonne

On s'imagine volontiers que les conseillers astrologues, sombres Rastignac gravitant dans les sphères du pouvoir, jouissent d'une influence redoutable. La rumeur publique —héritière, à travers l'inconscient collectif, d'une longue tradition de mécénat— les gratifie d'une autorité excessive. Parfois, elle les soupçonne même, sur la foi de certains précédents historiques fâcheux ou de certains exemples contemporains déplorable (marabouts hantant les palais présidentiels du tiers monde), de recevoir prébendes et cadeaux et d'user de leur rôle auprès du Prince pour satisfaire le moindre de ses caprices. Au risque de paraître indécrottement naïve, ou bien peu soucieuse de mes intérêts, j'avoue n'avoir jamais agi de la sorte avec ceux et celles des grands de ce monde qui me faisaient, et me font l'amitié d'avoir recours à mes conseils. Probablement par fierté, je me voyais mal répondre par une note d'honoraires classique à la confiance dont on me gratifiait, au privilège d'être consultée. Et même si, parfois, en certaines circonstances exceptionnelles —comme lors de la guerre du Golfe par exemple—, cela m'a valu une énorme dépense de temps et d'énergie, c'est une règle absolue à laquelle je n'ai jamais dérogé, par respect aussi bien de moi-même que de mes interlocuteurs.

Pouvoir approcher un être aussi complexe et exceptionnel que François Mitterrand, avoir le sentiment, assez grisant au demeurant, d'être un peu l'éminence grise apportant ses lumières à la France, cela me suffisait. Nos relations se fondaient sur la confiance, l'amitié, voire la complicité et, de son vivant, j'ai toujours observé la plus grande discrétion sur nos entretiens en dépit des sollicitations de certains journalistes

qui savaient ou qui soupçonnaient que j'étais reçue à l'Élysée et consultée ès qualités par le président de la République. Et pourtant, si cela ne me donnait aucun droit particulier, cela me créait des devoirs que j'étais parfois non loin de considérer comme un fardeau. En tout cas comme un défi de taille, et ce en raison de l'énorme responsabilité morale que cela impliquait. Ne pas me tromper était ma hantise, et je dois à François Mitterrand de nombreuses nuits blanches, à la fois de travail, d'effort mental écrasant (il m'arrivait d'en appeler à la protection divine pour recevoir l'inspiration juste), mais aussi de tourments éprouvés par la citoyenne soucieuse de s'exprimer librement sur certains sujets qui lui tenaient à cœur, comme le nucléaire par exemple, ou la Yougoslavie, autant de thèmes sur lesquels son avis, dicté par la raison d'État, différait souvent du mien.

Le nucléaire, justement : très concernée par ce domaine où je considère que tout le monde joue les apprentis sorciers privilégiant des valeurs économiques au détriment des valeurs de vie ou de survie de la planète (j'avais prévu Tchernobyl et savais que ce genre de configuration pouvait se reproduire dans l'avenir), je lui avais rappelé l'avis très pessimiste du découvreur de la vitamine C, le docteur Linus Pauling. Dans son ouvrage *La Puissance nucléaire, le choix mortel*, ce savant considère que si la catastrophe de tous les temps ne se produit pas accidentellement, c'est l'expérimentation et la recherche qui serviront d'étincelle et déclencheront l'holocauste nucléaire. Selon Pauling, «les centrales nucléaires seraient la première chose à bannir»... Je m'attendais à une réaction du Président, mais il esquiva, murmurant vaguement que «les choses [n'étaient] pas si simples». Et moi, je restais sur ma faim, déçue du peu d'intérêt du premier personnage de France pour un sujet aussi vital.

Pour les raisons évoquées ci-dessus, je n'ai jamais rien demandé à François Mitterrand pour moi ou un quelconque

de mes proches. Et j'ai attendu fin 1992 pour formuler une requête qui visait, non la femme que j'étais, mais la discipline qui était la mienne, l'astrologie. Cette requête, au demeurant, n'était que le rappel d'une promesse que m'avait jadis faite Jack Lang et que ce dernier semblait avoir totalement oubliée. Rappelons ici que, lors de notre rencontre à Evian en décembre 1987, à l'occasion d'un dîner amical durant lequel je lui avais annoncé qu'il jouirait d'un mois de mai 1988 exceptionnel, l'ancien ministre de la Culture m'avait dit : « Si c'est vrai, vous pourrez me demander ce que vous voulez ! » Je m'étais contentée de lui suggérer de me faire rencontrer le recteur de l'académie de Paris, car je ne savais pas comment entrer en relation avec un personnage que je supposais bardé de préjugés contre l'astrologie. Je craignais que, de par sa fonction, il n'incarnât un rationalisme pur et dur, voire un scientisme aride, et d'ailleurs dépassé, pour lesquels l'astrologie n'était qu'une « vieille chimère » (Auguste Comte) ou, mieux encore, la « plus vieille maladie de l'humanité » (Bailly).

Dieu sait si j'avais, tout au long de ma carrière, essayé le mépris indirect de certains de ces docteurs, spécialistes du « demi-savoir » selon la belle expression de Jean-Marie Domenach, en tout cas pétris d'autosatisfaction et de certitudes. Notamment celle d'être les seuls à détenir la Vérité. Qu'on s'en souviennne, car le texte de ce qu'on a appelé le « manifeste des 186 savants », contrairement à ce que pensaient ses auteurs, a fini dans l'oubli le plus total : le 3 septembre 1975, plus d'une centaine de savants parmi lesquels on relevait près d'une quinzaine de Prix Nobel publièrent, à l'issue des agapes couronnant un congrès qui, peut-être, serait passé sans cela inaperçu, un communiqué de presse mettant le public en garde contre l'astrologie, ce monstrueux piège de la crédulité publique, responsable de l'abrutissement des foules. Fulminant *ex cathedra* leur excommunication majeure, ces dinosaures d'un scientisme révolu affirmaient : « Imaginer que les

forces exercées par les planètes et les étoiles au moment de la naissance puissent en quoi que ce soit influencer sur notre avenir est une erreur. Il n'est pas vrai non plus que la position de certains corps célestes rende certains jours plus ou moins favorables à certains types d'action... Il n'est pas vrai non plus que le signe sous lequel quelqu'un est né détermine sa compatibilité ou son incompatibilité de caractère avec une autre personne. » Inutile de dire que ce genre d'assertions gratuites — parce que fondées sur l'ignorance du sujet et soutenues par aucune expérience scientifique, et ce contrairement au credo de tout savant digne de ce nom! — m'avait irrésistiblement fait songer à la fameuse phrase de Leibniz : « Tout système est vrai par ce qu'il affirme et faux par ce qu'il nie. »

À la lecture de ce Syllabus rationaliste et intolérant, on comprendra aisément combien l'idée que je chérissais depuis des années, réintroduire l'enseignement de l'astrologie au sein des universités, tenait d'un rêve fou et utopique. Pour vaincre les préjugés, les erreurs et les incompréhensions, il eût fallu bien plus que ma farouche détermination ! Je ne pouvais espérer y parvenir qu'en bénéficiant de certains appuis tant au sein du monde savant que de la classe politique. C'est la raison pour laquelle j'avais sollicité de Jack Lang son intervention pour organiser un dîner entre le recteur de l'académie de Paris et moi. Comme cela ne débouchait sur rien de concret, de guerre lasse, j'avais fini par ne plus revenir sur ce sujet. Pourtant, à la fin de 1992, j'aurais bien eu besoin de son aide, car c'était le moment où jamais — selon les astres — pour relancer le combat en faveur de la réintroduction de l'astrologie en Sorbonne. Je dis sciemment réintroduction et non introduction car, on l'ignore trop souvent, ce n'est que fort tardivement que l'astrologie, puissante à travers le Moyen Âge et la Renaissance, avait été enterrée parmi les vieilles lunes, les chimères poussiéreuses et les grimoires sulfureux, à jamais ensevelie par une Raison triomphante, avec la glorieuse — et

un rien arrogante — victoire des Lumières cartésiennes. C'est en 1666 seulement que la Vierge rationaliste Colbert, que le peintre Georges Mathieu qualifie sans indulgence d'« abjecte incarnation de la comptabilité bourgeoise », l'avait bel et bien exécutée, en supprimant l'astrologie de l'enseignement de la Sorbonne et, surtout, en interdisant aux astronomes de la pratiquer désormais, ce qui revenait à condamner la branche savante de cette discipline.

Dès lors on comprendra que, dès ma deuxième rencontre avec le président François Mitterrand, et après que je lui eus expliqué le principe sur lequel fonctionne l'art royal des astres, je lui aie demandé son soutien — qu'il m'accorda, ce qui me remplit d'espoir — pour la réhabilitation de mon art.

Concernant l'année 1993, l'étude des cycles planétaires à laquelle je me livrais permettait de déceler une coïncidence troublante. En effet, en contemplant les grandes conjonctions qui, tels les phares lumineux ou de sombres tunnels, avaient parsemé l'histoire du deuxième millénaire, mon œil avait été arrêté par une conjonction de Saturne/Neptune de 1666, se plaçant, elle aussi, à 18 degrés du Capricorne ! Pas étonnant, me disais-je, cependant très étonnée : dans le code astral, Neptune ne signifie-t-il pas l'invisible, l'illimité, l'idéal, l'irrationnel, la transcendance, tandis que Saturne symbolise la chape de plomb, la limitation, la restriction, le matérialisme ? En l'occurrence, Saturne occultait le rayonnement de Neptune. CQFD, me disais-je, éblouie. À trois siècles de distance, je comprenais la disparition de l'astrologie, jetée dans l'opprobre et la clandestinité.

Or, ce même point du ciel, comme dit plus haut, allait donc, en 1993, être « revisité » — et ce, pour la première fois depuis 327 ans ! — en étant traversé par l'insigne et rarissime conjonction Uranus/Neptune. Or, Uranus n'est autre que la planète d'Uranie (de *ouranos*, ou « ciel » en grec), donc de la planète de l'astronomie et de l'astrologie, et elle symbolise

le réveil de l'esprit et les changements aussi radicaux qu'impromptus. Neptune, planète de la diffusion, de l'illimité, donc également de la communication, allait être le catalyseur de ce réveil culturel, j'en étais persuadée. C'est la raison pour laquelle, dans la première édition de mon livre *L'Astrologie, science du XXI^e siècle* (Édition n° 1), je terminais par un épilogue où je me livrais aussi, avec un certain optimisme, étayé cependant par des considérations astronomiques précises, à une supputation souriante qui s'accompagnait bien sûr d'un clin d'œil. Je l'intitulais : « Rendez-vous à la Sorbonne le 18 octobre 1993 ». Les choses étaient claires pour moi : « La théorie des cycles montre le chemin de l'interprétation, écrivais-je, en 1993, il doit se passer quelque chose en rapport avec (et en écho à) cet événement majeur de 1666. » J'avais donc eu l'irrésistible envie de parier pour le retour de l'astrologie en 1993. À tout le moins en France, où l'événement premier eut lieu : « Faisons confiance au pays de Descartes pour faire école dans le monde — continuais-je, de ce Descartes, soit dit en passant, souvent si mal compris par ceux-là mêmes qui le vénèrent et qui voient en ce Bélier frondeur et imaginaire un esprit d'un rationalisme étriqué. » J'ajoutais un détail : les 18 degrés se situant dans le deuxième décan du Capricorne, où j'ai mon Soleil natal (il est à 15 degrés, ce qui correspond au 6 janvier — comme Jeanne d'Arc et Kepler, ne vous en déplaise !), inutile de dire que je me sentais (moi aussi) appelée à agir.

Pour parvenir à ce résultat, j'avais donc décidé de relancer la campagne en faveur de la réintroduction de l'astrologie à l'Université. Je disposais de quelques atouts non négligeables. Ce que l'on nomme à tort le « hasard » fit que l'on m'invita le 28 janvier 1993 à une table ronde à la Sorbonne, sur le thème suivant : « La science peut-elle établir un pont avec l'astrologie ? » Il s'agissait d'un débat à l'occasion de la sortie du livre écrit avec le professeur Henri Laborit. Nous devons

échanger nos idées et confronter nos approches méthodologiques avec des biologistes, des psychologues, des médecins, des informaticiens et des astronomes. L'amphithéâtre Richelieu était comble et la soirée fut animée, comme on peut l'imaginer, surtout lorsqu'un jeune médecin, le docteur Couderat, évoqua la méthodologie utilisée — fondée sur les statistiques — pour rédiger sa thèse de doctorat soutenue à l'université Paris-VI-Pierre-et-Marie-Curie, sur le sujet suivant : « Contribution méthodologique à l'étude d'une relation entre des phénomènes astrologiques et des pathologies humaines » (alcoolisme). Une première ! Symboliquement, c'était là un tournant important. Je humais, dans la cour de cette Sorbonne qui m'était restée chère, une odeur très subtile et très excitante, mélange exquis d'« éternel retour » et d'aventure nouvelle.

J'étais heureuse de retrouver ces vieilles pierres chargées d'histoire et de passions et de me sentir à nouveau, même provisoirement, dans la peau d'une universitaire. Après tout, agrégative de grammaire, j'aurais probablement pu, à force de travail et de patience, décrocher une chaire en cette matière. Question peaux d'âne et diplômes, je pouvais en remontrer à quelques-uns de mes adversaires qui, trop facilement, font l'équation entre astrologie et inculture. En fait, je suis restée une éternelle étudiante. La soif d'apprendre ne m'a jamais quittée. Je rêvais de la concilier avec l'astrologie en consacrant une thèse de doctorat aux rapports historiques entre l'art royal des astres et le pouvoir. Encore fallait-il que la discipline existât et que plusieurs professeurs fussent assez ouverts d'esprit pour accepter de siéger dans le jury, voire de le présider ! Me réinscrire en Sorbonne était l'un de mes vœux les plus chers et le fait d'avoir ainsi retrouvé l'atmosphère de l'amphithéâtre Richelieu décuplait furieusement cette envie.

Je décidai de faire d'une pierre deux coups. D'une part, j'étais résolue à préparer très soigneusement mon interven-

tion dans le cadre de ce débat afin que nul ne me soupçonnât de légèreté. D'autre part, j'étais consciente que je ne pouvais en rester là et que cette soirée serait un coup d'épée dans l'eau si l'attention des autorités universitaires n'était pas sollicitée pour cet événement exceptionnel. On peut avoir un cheval de Troie et ne pouvoir se rendre maître de la cité de Priam ! C'est la raison pour laquelle, le 18 décembre 1992, le cœur battant, car l'enjeu était d'importance, je pris le taureau par les cornes... et mon téléphone pour appeler François Mitterrand, priant pour que mon cher Scorpion me tende une oreille complaisante.

Mon intention — je devrais dire mon impulsion — était de lui demander d'intervenir afin que je puisse obtenir un rendez-vous, le plus rapidement possible, avec le recteur de l'université de Paris, madame Gendreau-Massaloux qu'il connaissait fort bien puisqu'elle avait été, de 1985 à 1988, secrétaire général adjoint et porte-parole de l'Élysée. Afin de ne pas m'embrouiller dans la discussion, j'avais pris soin de noter sur un papier ses titres ainsi que ceux de Michel Meslin, président de l'université de Paris-IV-Sorbonne, un historien président de la Société française d'histoire des religions et un homme connu pour son ouverture d'esprit.

Ce jour-là, j'eus donc le dialogue suivant, un tantinet surréaliste, avec un François Mitterrand tour à tour affable, surpris et taquin :

« Monsieur le Président, lui dis-je, vous ne m'en voudrez pas, j'espère, de vous déranger ainsi, mais j'aimerais que vous me fassiez un cadeau de Noël.

— C'est non, répond François Mitterrand. (Impossible de savoir s'il plaisante ou s'il est sérieux.)

— Bon, très bien, n'en parlons plus, dis-je, vexée. Mais comme depuis bientôt quatre ans que nous nous connaissons

et que vous me faites l'honneur de votre amitié, je ne vous ai jamais rien demandé, monsieur le Président, je pensais que...

— Allez-y, dites toujours, rétorque François Mitterrand sur un ton devenu jovial.

— Eh bien voilà : j'aimerais que vous m'aidiez à obtenir un rendez-vous avec madame Gendreau-Massaloux. Le 28 janvier, je participe avec le professeur Laborit à une table ronde sur le sujet « Astrologie et science », à la Sorbonne. Extraordinaire, non ? À la Sorbonne d'où l'astrologie a été bannie par Colbert en 1666. C'est important et j'aimerais bien sensibiliser sur ce sujet le recteur de l'académie de Paris et le président de Paris-IV-Sorbonne. Vous le savez, les prises de conscience se font par paliers. Or, j'ai soudain réalisé que, dans le contexte de ma passion pour la réhabilitation de l'astrologie, j'aurais un grand besoin de votre aide et, j'allais dire, très vite ! C'est pour cela que je vous appelle. Ce serait mon cadeau de Noël ! Pour me récompenser de mes travaux et de mes recherches...

— Bon, j'y réfléchirai ...

— Non, monsieur le Président, c'est urgent. Il faudrait que je rencontre le recteur avant la fin de l'année. J'ai obéi à une impulsion soudaine, j'espère que vous comprenez... Ainsi que je vous l'ai déjà dit par le passé, il serait souhaitable qu'un diplôme atteste la compétence des astrologues sérieux, pour séparer le bon grain de l'ivraie, écarter les charlatans et les incapables. J'avais pensé à l'éventuelle création d'un diplôme d'études approfondies (DEA) d'astrologie qui pourrait être créé dans le cadre de la Sorbonne, par exemple à l'université de Paris-IV où il y a une section d'histoire des religions et de sociologie. C'est le sujet dont je voudrais parler avec madame Gendreau-Massaloux et avec le président Meslin. J'ai besoin d'obtenir votre appui afin de pouvoir les rencontrer très vite. Car, comme vous le savez, le contexte risque de

changer beaucoup en France, en mars prochain, non ? (je me sentis un peu gênée aux entournures.) Bref, s'ils apprennent que vous vous intéressez à ma démarche, cela peut m'aider et me faire gagner un temps précieux.

— Je vous promets que je vais y réfléchir.

— Monsieur le Président, il va y avoir les fêtes de fin d'année, insisté-je sur le ton d'un enfant qui demande un bonbon. Croyez-vous que vous pourrez appeler madame Gendreau-Massaloux avant Noël ? Nous serons en pleine trêve des confiseurs et je dois m'absenter de Paris début janvier comme chaque année, à la veille de mon anniversaire. Vous le savez bien, mes planètes l'exigent. Or, c'est une demande urgente. Croyez-vous que vous pourrez contacter madame Gendreau-Massaloux avant Noël ?

— Comme vous y allez ! À la hussarde ! Vous procédez toujours comme cela ?

— Mon cher Président, vous commencez à bien me connaître, vous savez que je suis impulsive et têtue, et que, quand je me bats pour une idée qui me tient à cœur, je suis prête à remuer ciel et terre.

— Je m'en aperçois ! Bon, je vais voir ce que je peux faire. »

Après quelques propos chaleureux et sympathiques, François Mitterrand raccrocha. J'espérais beaucoup de son aide et il ne me déçut pas. Le 23 décembre, en fin d'après-midi, il m'informa qu'il avait contacté madame Gendreau-Massaloux et que celle-ci me recevrait à la Sorbonne le 31 décembre à 10 h 45. C'était là, en effet, un joli cadeau de Noël du Président, à qui j'étais reconnaissante de me pardonner mon impétuosité et mon franc-parler auquel il avait fini par s'habituer.

Il n'avait pas jugé pareille demande indigne de sa haute fonction. Pourtant, ce n'étaient point les sujets de préoccupation qui lui manquaient alors. Sur le plan international,

l'on se trouvait en pleine négociation des accords du GATT et les agriculteurs français multipliaient manifestation sur manifestation. Sur le plan intérieur, la situation n'était guère meilleure. On était à quelques semaines des élections législatives de mars 1993 que la gauche redoutait — à juste titre — de perdre. Pis, le lendemain de mon appel, l'Assemblée nationale et le Sénat devaient adopter à la quasi-unanimité une même proposition de résolution visant à mettre en accusation Laurent Fabius, Georgina Dufoix et Edmond Hervé devant la Haute Cour de justice pour non-assistance à personne en danger dans l'affaire du sang contaminé. Un coup dur pour Laurent Fabius pour qui François Mitterrand éprouvait, semblait-il, une affection particulière, comme à l'égard d'un fils spirituel. C'était peut-être la raison pour laquelle il m'avait demandé un jour, assis familièrement sur le bras de mon fauteuil et contemplant le ciel natal de ce Lion-Vierge pardessus mon épaule, de lui commenter cette figure céleste.

Tout cela ne l'avait pas empêché, pourtant, de s'occuper de ma modeste requête et d'appeler madame Gendreau-Massaloux au risque de surprendre son interlocutrice ou d'éveiller chez elle quelques interrogations. Ma rencontre avec le recteur de l'académie de Paris, le 30 décembre 1992, fut très positive. Je fus frappée par la personnalité de cette Lionne Ascendant Balance, aussi affable et vive qu'intelligente. Elle n'était pas opposée à l'introduction d'un enseignement de l'histoire de l'astrologie, cette discipline faisant partie intégrante de notre passé culturel. Elle n'allait pas jusqu'à parler d'un enseignement du savoir et de la technique astrologiques dans le cadre universitaire. Mais l'histoire de l'astrologie lui paraissait pouvoir s'insérer dans le cadre de l'histoire des religions, de l'histoire tout court, ou encore de la sociologie. Elle souligna cependant que la décision n'était pas de son ressort et que la création d'une chaire dépendait de l'ensemble de l'aréopage universitaire. En attendant, elle m'arrangea un

rendez-vous avec Michel Meslin, président de l'université de Paris-IV-Sorbonne, pour le 20 janvier 1993.

Autant dire que c'est pleine d'espoir que je suis partie, début janvier, pour Santorin en Grèce, où j'avais décidé de passer mon anniversaire, le 6 janvier.

À mon arrivée à Athènes, j'avais envoyé une première carte à François Mitterrand, lui écrivant :

« Si je me suis permis, mon cher Président, de laisser mes coordonnées à votre intention à madame Papegay, c'est en raison d'un constat à la fois intéressant et inquiétant que je fis dans l'avion qui m'amenait en Grèce, où je suis venue chercher les bonnes grâces des planètes pour mon anniversaire. Il m'est apparu en effet que les constellations des 4, 6, 7 et surtout 8 janvier sans oublier le 16, particulièrement violent, allaient avoir, astronomiquement parlant, des conséquences sur la période du 25 mars à la mi-avril prochain sur le plan mondial. Peut-être la phase la plus explosive de l'année, contenant en germe une extension des conflits militaires ou interventions décidées en début d'année. En même temps, celles-ci paraissent incontournables et, vous l'avez dit à la presse et à la télévision, vous n'aurez pas la tâche facile, mon cher Scorpion, car le monde va jouer à l'apprenti sorcier. »

Mes craintes sur le plan mondial en ce début d'année 1993 étaient justifiées. *Idem* pour les rebondissements en avril de certains climats et événements. En effet, le 8 janvier, des Serbes de Bosnie assassinent le vice-Premier ministre bosniaque dans une voiture de l'ONU. Et c'est le 12 avril que l'OTAN commencera ses premiers survols en vue d'abattre les avions serbes volant au-dessus du ciel bosniaque. Y eut-il lien de cause à effet, même lointain ou symbolique ? Je ne sais. Autre événement : c'est en janvier que l'on commença à parler de la secte de David Koresh qui inquiétait le FBI, et c'est le 19 avril que fut donné l'assaut final et tragique dont

on se souvient. Enfin, à la mi-janvier, Saddam Hussein refait la une des journaux en menaçant d'attaquer à nouveau le Koweït. D'où une réaction musclée des Américains : pendant quelques jours, c'est un *remake* de l'ambiance précédant la guerre du Golfe... Et c'est à la mi-avril que Bush fait une visite au Koweït. En juin, des missiles américains seront tirés sur Bagdad provoquant des morts et des dégâts matériels. Bill Clinton, fraîchement élu président, explique que Saddam Hussein voulait faire assassiner George Bush... à la mi-avril ! Une probable rancune de Taureau mule du pape ? D'où l'intervention punitive américaine. Plusieurs événements en cascade venaient ainsi confirmer le contenu de ma lettre au président français.

Revenons à ce début de janvier 1993. Une fois installée à Santorin, je me suis aperçue que je n'avais pas parlé au Président de ma rencontre avec madame Gendreau-Massaloux. Oubli réparé grâce à une autre carte postée de cette petite île si vivante en été, mais si désolée et si triste en hiver :

« Laissez-moi encore prendre quelques instants de votre temps, qui actuellement doit vous être compté, pour vous dire combien l'accueil de madame Gendreau-Massaloux, le 31 décembre dernier, fut chaleureux et les propositions, constructives. Et combien je suis empli d'un bel espoir très excitant pour me ruer à l'émission « Rien à cirer » sur France Inter. Apparemment, rien ne pourrait me désarçonner à présent. En un mot, elle parle de mon idée au président Meslin et me le fait rencontrer. Si ce dernier n'est pas contraint de partir à la retraite anticipée et s'il est séduit par le projet, et si Jack Lang — je sais, cela fait beaucoup de « si » — accepte de donner sa bénédiction, elle est d'accord pour consentir aux dérogations nécessaires et je passerai ma thèse de doctorat avec Meslin. Si les choses se passent ainsi, c'est à vous que je le devrai, les générations futures rendront à César...

Pour l'instant, mon cher Président, contentez-vous, je vous prie, de ma reconnaissance, qui est grande. »

Dans cette carte, j'avais à dessein souligné le nom de Jack Lang. Il cumulait alors les fonctions de ministre de la Culture et de ministre de l'Éducation nationale, et je savais que j'aurais besoin de son appui pour la création du DEA. C'est d'ailleurs ce que m'expliqua très longuement, pendant près d'une heure et demie, le président Michel Meslin, une Balance à la fois très courtoise et très ouverte, lors de notre rencontre le 20 janvier 1993. Je lui demandai s'il accepterait de diriger ma thèse de doctorat, puisque l'astrologie se trouvait au confluent de la science, de la métaphysique, de la psychologie et de la religion, tout en participant également de l'histoire et de la sociologie. Il était non seulement prêt à être mon directeur de thèse, mais aussi parfaitement d'accord pour la création de ce DEA, tout en affirmant que la décision ne lui appartenait pas. Il lui faudrait recueillir l'approbation de la majorité des professeurs titulaires de chaire ce qu'il considérerait comme un exploit vu le consensus intellectuel allergique aux planètes. Mais il fallait surtout obtenir du ministère la création d'un poste d'enseignant. Quoi qu'il en soit, je sortis complètement euphorique de mon entretien avec le président de l'université de Paris-Sorbonne, ne me doutant pas que ce brillant universitaire quitterait ce poste quelques mois plus tard.

La table ronde du 28 janvier 1993 eut le succès que l'on connaît. J'étais ravie que bon nombre de mes éditeurs passés et présents m'aient fait le plaisir de répondre à cette invitation. Il ne me restait plus qu'à convaincre Jack Lang. Il était très occupé par la préparation des élections législatives de mars 1993. Candidat à Blois, il n'était guère menacé dans cette localité, mais il était appelé à la rescousse par bon nombre de ses camarades du Parti socialiste moins chanceux, qui savaient l'extrême popularité dont il jouissait auprès des

jeunes et qui lui demandaient de venir les soutenir à l'occasion de meetings ou de réunions. Il ne passait que fort peu de temps au ministère mais suivait quotidiennement la bonne marche de celui-ci. Il ne pouvait donc ignorer mes coups de téléphone et mes fax. S'il demeurait silencieux, c'est qu'il n'était pas disposé à m'aider.

Avant d'entreprendre ce « harcèlement » par le biais du téléphone et du fax, j'aurais dû — mais les astrologues, « humains, trop humains », peuvent aussi se montrer incohérents par impatience ! — me replonger dans l'étude du thème astral de Jack Lang, Vierge Ascendant Verseau avec la Lune en Bélier. N'avais-je pas écrit de lui : « Si la Vierge est connue pour sa prudence, pour sa réserve, sa prévoyance et son attirance pour le rationnel et le raisonnable — du moins lorsqu'elle est sage, mais comme on le sait, en toute Vierge sage sommeille une Vierge folle ! — le Bélier, lui, est fougueux, intempestif, habité par une imagination débordante et colorée. Et tout sauf foncièrement raisonnable, car aussi spontané que la Vierge est calculatrice. Il est vrai que Jack Lang a un amas planétaire en Vierge, le signe rationaliste par excellence, qui passe tout au crible de son esprit sceptique et analytique. En l'occurrence, si Jack Lang possède certainement cet esprit d'analyse et, dans une certaine mesure, ce scepticisme bien virginien, son Ascendant uranien et sa Lune (qui reflète l'émotivité, la façon de sentir et de vibrer) qui se place dans le Bélier font éclater le microcosme Vierge. Cela donne au natif non seulement une belle imagination, une certaine tendance rebelle, mais aussi et surtout le goût pour la joute polémique, une attirance pour la compétition et pour le commandement. Sous des dehors adaptables et séduisants se cachent une grande indépendance et un besoin marqué de diriger en général — et d'orienter les choses dans un sens innovateur. »

Dix ans passés au sommet de l'État avaient dû émousser son Ascendant uranien et sa Lune placée dans l'ardent Bé-

lier. La Vierge était sage, très sage, trop sage. L'imagination n'était plus au pouvoir et si je m'étais relue, j'aurais su d'emblée que mes fax ne porteraient pas leurs fruits. Visiblement, le ministre de l'Éducation nationale n'entendait pas quitter la Rue de Grenelle, en cas de victoire de la droite, en signant un texte qui risquait fort de faire jaser par son côté révolutionnaire et inattendu. Il se souvenait de la volée de bois vert que lui avait administrée le camp laïc lorsqu'il avait, quelques semaines plus tôt, le 11 janvier 1993, signé avec le chanoine Cloupet, secrétaire général de l'enseignement catholique, un texte de compromis régissant le mode de fonctionnement, le recrutement des maîtres et le financement des établissements confessionnels. Il ne voulait pas se trouver face à une levée de boucliers supplémentaire des apparatchiks du scientisme universitaire pour lesquels il éprouvait, m'avait-il confié, une sympathie particulière.

Jack Lang était toutefois gêné. Peut-être se souvenait-il, de temps à autre, de sa promesse de décembre 1987 ou peut-être avait-il peur de déplaire à François Mitterrand? Toujours est-il qu'il m'envoya un fax à Genève le 24 mars 1993, jour du dernier Conseil des ministres du gouvernement de Pierre Bérégovoy, disant qu'il avait pris contact avec madame Gendreau-Massaloux concernant la création du DEA d'astrologie. Un simple coup de téléphone au rectorat me permit de constater qu'on ignorait tout de la démarche du ministre. Aussi, le 30 mars 1993, jour où il passa ses pouvoirs à son successeur, François Bayrou, j'avoue lui avoir envoyé un fax fort peu aimable où je lui reprochais d'avoir empêché, par son inaction et son indécision, la réintroduction de l'astrologie à l'Université. J'avais besoin de donner libre cours à mon dépit. Il me répondit par un fax embarrassé où il mentionnait à la fois ses efforts répétés (?) en faveur de mon projet et l'impuissance où il s'était trouvé, même en tant que ministre, à

effacer d'un coup de baguette magique 350 ans de rationalisme pur et dur.

J'avoue n'avoir pas apprécié son rôle d'Arlésienne en la matière. Ce qui ne veut pas dire que je sois brouillée avec lui, ni incapable d'apprécier à la fois l'homme charismatique et l'animal politique qu'il est. Un animal politique qui a probablement devant lui un avenir prometteur, ainsi que j'ai eu l'occasion de l'écrire même après notre différend. En effet, lorsqu'on analyse le ciel de Jack Lang par rapport au début de sa nouvelle traversée du désert politique en mars 1993, à la suite des élections législatives, une évidence s'impose aussi claire pour l'astrologue que de l'eau de roche : une convergence de dissonances planétaires tout à fait exceptionnelle, qu'il serait fastidieux d'expliquer, « sévissait » alors pour (ou plutôt contre) Jack Lang. De la même façon, on peut affirmer — objectivité oblige ! — que les années qui viennent seront très porteuses pour lui sur le plan de sa réalisation personnelle : en effet, Uranus au début du Verseau et Pluton en Sagittaire lui seront très profitables. L'animal politique se confirmera vraiment et le grand tournant (privé et/ou professionnel) de son existence se placera apparemment en 1998-1999. On le sait, dans les milieux bien informés, le nom de Jack Lang est souvent avancé comme celui d'un Premier ministre probable en cas de victoire des socialistes aux élections législatives de 1998. Astralement, il ne semble pas y avoir de contre-indication à une telle promotion, d'autant que son ciel présente des résonances étonnantes de complémentarité avec celui de Jacques Chirac. À tout le moins, il disposera d'un poste clé, ce qui devrait le consoler de n'avoir pu se présenter, comme il en avait nourri un temps l'idée, à l'élection présidentielle de 1995. Il me reste à espérer que, dans ses nouvelles responsabilités, il finira par se souvenir de sa promesse et, à tout le moins, aura à cœur de m'aider à réaliser un projet que

François Mitterrand avait bien voulu soutenir, fût-ce discrètement. À bon entendeur, salut (astral) !

Car sur le plan concret, hélas ! mes tribulations relationnelles avec Jack Lang d'une part, le changement politique de mars 1993 d'autre part, eurent pour conséquence de donner un coup de frein brutal à mon ambitieuse aventure sorbonnarde. En effet, les personnes en place n'étaient plus les mêmes, du moins en ce qui concernait le ministre de l'Éducation nationale ou le président de l'université de Paris-IV-Sorbonne. Or, on sait que l'instinct qui consiste à marquer son territoire n'est pas réservé à la gent canine et que les arrivants ont pour premier réflexe d'annuler, voire d'inverser les objectifs de leurs prédécesseurs : une façon primaire mais efficace de s'affirmer. Et ce avec d'autant plus de jubilation qu'il y a l'excuse du camp politique...

Pendant, je ne baissais pas les bras et, lors d'une seconde entrevue que m'accorda madame Gendreau-Massaloux en mai 1993, celle-ci eut la gentillesse de m'orienter vers certains universitaires tels que le sociologue Michel Maffesoli, professeur à Paris-IV. Je ne tardai pas à le contacter et, dès le premier entretien, ce Scorpion/Verseau, ennemi des sentiers battus et ouvert aux courants les plus subtils de la post-modernité, se montra intéressé par ma quête, non sans en souligner la difficulté et les obstacles que je ne manquerais pas de rencontrer. Car, selon lui, il s'agissait d'une affaire de longue haleine, ce que me confirmèrent, quelque temps plus tard, Antoine Faivre et d'autres universitaires tels que Guy Michaud, André Akoun ou encore, lors d'un des dîners très conviviaux dont les Maffesoli ont le secret, Gilbert Durand, Michel Cazenave, Jean Baudrillard ou encore Edgar Morin.

1993 fut donc une phase de contacts, de germination du projet, mais sans évolution concrète appréciable. Il fallait revenir à la charge et donner un coup d'accélération à mon affaire. Et ce fut, début 1994, la dépêche de l'AFP qui relança

le débat. La BBC en Angleterre, la RAI italienne, les médias de Suisse et de Hollande, pour ne citer que ces pays, s'étaient émus à la suite du texte communiqué par l'agence de presse, intitulé « Plaidoyer d'Elizabeth Teissier en faveur d'un retour de l'astrologie à la Sorbonne ». Cette dépêche fut reprise également par la DPA en Allemagne et, en France, par *Le Figaro*, *Le Point* et toute la presse régionale.

Dans une interview qu'elle accorda au *Figaro* du 10 février 1994, sous le titre « L'astrologie au seuil de la Sorbonne », Madame Gendreau-Massaloux répondit fort courageusement à ceux qui lui reprochaient d'avoir laissé l'astrologie entrer par une porte dérobée à l'Université. « Pour le moment, l'astrologie n'a pas droit de cité. Elle avait ce droit à la Renaissance. L'Université a vocation à enseigner les disciplines actuelles, mais aussi à étudier le passé. Je ne vois pas de raison de penser que l'administration s'oppose à une chaire d'astrologie. C'est pourquoi j'ai conseillé à madame Teissier, dont j'ai apprécié les qualités de rigueur, de contacter les universitaires. Eux seuls peuvent prendre, avec le ministère, une décision. »

Sur le moment, elle parut plutôt surprise du bruit médiatique provoqué par cette résurgence de l'art royal des astres : « Si j'avais su que la presse internationale s'emparerait de ce sujet et viendrait m'interroger... » Toujours est-il qu'elle ne me retira pas son appui.

Je répondis donc à une impulsion très compréhensible je pense, lorsque, ce même jour, je pris la plume pour lui dire merci : « Quel bonheur de voir bouger, même insensiblement, les choses, lui écrivis-je. Surtout lorsqu'elles furent immobiles durant trois siècles ! » L'adverbe « insensiblement » paraissait plus que justifié, hélas, car l'explosion médiatique, pourtant internationale, se révéla en l'occurrence être un feu de paille. Du moins à court terme. Le nouveau président de l'université de Paris-IV-Sorbonne, monsieur Poussou, n'a pas la largesse d'esprit de son prédécesseur, Michel Meslin,

ou de l'ancien recteur, madame Gendreau-Massaloux. Tout porte à croire qu'il s'est donné pour mission de démontrer que l'espèce des « dinosaures du savoir » n'était pas menacée d'extinction ! Refusant de me parler au téléphone, il ne répondit pas davantage à une longue lettre explicative que je lui envoyai pour lui demander un entretien. Je n'appréciais pas beaucoup cette attitude fuyante d'autant que ma lettre méritait, pensais-je, une réponse — fût-elle négative — et qu'une rencontre ne l'engageait à rien. Voici ce que je lui écrivis le 5 mars 1994 :

Le fait que l'astrologie n'est plus enseignée officiellement en France depuis plus de trois siècles ne peut annihiler le passé. Deux attitudes sont possibles à cet égard :

— l'exclusion et le mépris pur et simple face à un intérêt croissant pour cette connaissance (cf. un sondage récent du *Monde*, qui faisait ressortir que 58 % des Français pensent que l'astrologie est une science, notamment parmi les jeunes, les étudiants, les intellectuels et les scientifiques) ;

— l'éventualité d'une réintroduction de cette discipline dans l'enseignement universitaire, dont les modalités seraient à étudier, avec des décisions prises collégalement, je suppose, par le corps universitaire. Moi-même formée par l'Université (j'ai été sorbonnarde jusqu'à l'agrégation de grammaire), occupée par la recherche systématique en astrologie depuis de nombreuses années et persuadée que l'Université a toujours été, et doit rester, un lieu de dialogue entre les esprits qui véhiculent les idées-forces de leur temps, je pense qu'on ne peut plus longtemps occulter la très noble science humaine qu'est l'astrologie. Je parle bien sûr de la vraie astrologie et non des caricatures médiatiques qui, en l'amalgamant à la voyance, en donnent une image méconnaissable. En effet, on ne peut nier que « l'art royal des astres » est à la fois un

phénomène culturel, un phénomène social et un phénomène historique.

Mon but, cela va de soi, n'est pas de faire du « militantisme » ou du prosélytisme astrologique, mais simplement de restituer à cette discipline qui n'a rien à voir avec la divination, son statut de science humaine, dans la mesure où elle apparaît comme la science par excellence de la personnalité, et qu'en tant que science du comportement elle rivalise avec bonheur avec la psychologie classique. Il s'agit dès lors de transmettre une connaissance objective, un langage, et non de prendre parti pour ce qui est redevenu, nul ne peut le nier aujourd'hui, un des grands débats intellectuels et philosophiques de notre temps.

Je n'eus pas de réponse à cette lettre. En revanche, à la BBC qui nous interrogeait tous deux sur notre position, M. Poussou répondit : « Moi vivant, l'astrologie n'entrera jamais à l'Université ! Il faudra me passer sur le corps ou me tuer. Je m'y refuse, car je suis catholique pratiquant ! » Curieuse affirmation : cet universitaire distingué semblait ignorer que les papes eurent leurs astrologues et que bon nombre de ceux-ci étaient des ecclésiastiques fort distingués !

Pour désarmer ceux qui, comme lui, s'opposent à l'astrologie pour des raisons religieuses, il suffit de leur conseiller de lire le très intéressant article de mon ami Robert Ambelain, « L'Église catholique et l'astrologie », paru dans *Astrologie-Passion*. Cet écrivain rompu aux mystères de l'histoire et de l'ésotérisme énumère et commente la longue liste, impressionnante, des papes intéressés par la science des étoiles — une vingtaine en tout ! Parmi eux : Léon III, Sylvestre II, Honorius III, Urbain V, Innocent VII, Nicolas V, Pie II, Pie IV Sixte Quint, Pie XI. Quant aux évêques et autres ecclésiastiques, ils sont foule, depuis Johann Müller, évêque de Ratisbonne — *alias* Regiomontanus — jusqu'au cardinal Pierre d'Ailly, un véritable génie dans la science des astres (puisque,

se fondant sur les cycles planétaires, il prédit la Révolution française à près de quatre siècles de distance !), en passant par nombre d'évêques de tous bords, dominicains, franciscains et autres. Tous auront exercé, directement ou indirectement, de par leur pratique de l'astrologie, une influence marquée par ce savoir, même si leur pouvoir ne se plaçait pas sur le même plan que celui d'un empereur, d'un roi, voire d'un duc... ou d'un président d'université de Paris-Sorbonne !

Je crains, en l'occurrence, que cet universitaire à la culture sélective soit le prototype d'un conformisme hyperrationaliste en voie de disparition et représente l'arrièregarde obscurantiste — mais oui : qui refuse les Lumières — qui present sa défaite prochaine et cherche à la retarder par tous les moyens. À quoi, sinon à un rationalisme fanatique, peut-on rattacher ce genre de commentaire : « L'astrologie, il est vrai, pourrait être enseignée dans les sciences sociales : oui, dans la pathologie sociale » ? Faut-il considérer les Jung, Goethe, Balzac, Kepler et Einstein comme de grands malades ? Mais la machine est en route et rien ne l'arrêtera désormais. C'est le poète visionnaire Victor Hugo qui a dit : « Rien ne saurait arrêter une idée dont le temps est venu. »

Un temps qui était inscrit dans les astres, puisque je présentais ce réveil pour la fin de 1993. Pari gagné ! Mais hélas, seulement symboliquement pour l'instant, ce qui n'est pas une raison pour abandonner la lutte, tout en mesurant les risques de l'entreprise. Les obstacles seront nombreux, ne nous faisons pas d'illusions : on ne balaie pas d'une pichenette plus de trois siècles d'*establishment* culturel et de consensus intellectuel. L'allergie aux planètes et la rage anti-astrologique qui animent certains rationalistes invétérés et fanatiques feront encore la vie dure à cette grande dame déchuée et tombée au rang de prostituée qui veut se racheter une conduite. Rappelons comment André Breton, ce Verseau auteur de *L'Amour fou*, décrit l'astrologie : « C'est une très grande dame, fort belle

et venue de si loin qu'elle ne peut manquer de me tenir sous le charme... Elle me paraît détenir un des plus hauts secrets du monde. Dommage qu'aujourd'hui — au moins pour le vulgaire — trône à sa place une prostituée. »

L'astrologie flirte depuis quelque temps déjà avec la science. D'espiègle et papillonnant, le flirt gagne de plus en plus en sérieux. Les noces ne sauraient être trop éloignées. Dans le bouquet de mariage, la mariée trouvera une respectabilité nouvelle, la respectabilité de celle qui n'a jamais cessé, dans sa pureté, d'être une grande dame. Ce sera chose faite bientôt, à n'en pas douter. Les mutants du XXI^e siècle seront les heureux héritiers de cette union.

Lorsque cela sera fait, j'aimerais qu'on se souvienne du rôle discret mais efficace et chaleureux joué en la matière par François Mitterrand. Ce Scorpion aura été toute sa vie, jusqu'à son dernier souffle, un esprit libre, totalement libre, dans la meilleure acception de ce terme, sachant braver les préjugés et le conformisme intellectuel et n'accordant aux convictions, fussent les siennes propres, qu'une importance relative et jamais décisive. On a dit de lui qu'il était florentin dans l'âme, adjectif qu'il détestait. Pourquoi ne pas le lui attribuer malgré tout — à condition de préciser qu'il n'avait rien d'un Savonarole ni d'un Machiavel, mais qu'il partageait avec un Laurent de Médicis, dont il rêvait d'écrire la biographie, une curiosité intellectuelle éclectique de bon aloi. Attentif à toutes les facettes, y compris les plus mystérieuses ou les moins apparentes, de l'humaine condition, il ne fut jamais prisonnier des dogmes et des credo, incarnant en cela celui du Scorpion : *Je doute*.

En apportant son soutien à la réhabilitation de la plus vieille science de l'humanité, ce Scorpion, tout en faisant preuve d'un esprit innovateur (à l'image de son Uranus en Verseau), se montrait à la fois l'héritier et le continuateur émérite d'une tradition solidement ancrée depuis des siècles

dans l'histoire de France. Ce serait une singulière ingratitude que de ne pas rendre hommage à une action politique qui a su parfois utiliser les lumières astrales, au même titre que celles de ses ministres et conseillers, comme autant de paramètres éclairant l'acte de gouverner. C'est ce que retiendront de lui ceux et celles qui, toutes tendances confondues, ne furent pas insensibles à son charisme. Ils découvriront qu'il fut — après Du Guesclin, Catherine de Médicis ou le roi Louis XIV — le dépositaire talentueux, en la matière, d'une longue et prestigieuse tradition inséparable des grandes heures de l'histoire, et qui se confond avec les plus belles pages de la vie culturelle et politique française.

Conclusion

François Mitterrand avait le sens de l'histoire, de la petite comme de la grande. Il savait, à l'occasion, le prouver sans pour autant paraître faire étalage de son érudition. Je me souviens d'avoir un jour employé l'expression « coup de Jarnac » de manière malencontreuse. Pour moi, elle était synonyme de trahison ou d'acte déloyal. J'aurais dû me souvenir que le Président était natif de Jarnac et connaissait certainement sur le bout des doigts tout ce qui avait trait à cette localité dont il se sentait si proche qu'il décida d'y reposer pour l'éternité.

Surpris de mon ignorance, il prit un ton très didactique pour m'éclairer : « Chère amie, vous n'y êtes pas du tout ! Cette expression a été forgée à l'occasion d'un duel entre Guy Chabot, baron de Jarnac, et François de Vivonne, seigneur de La Châtaigneraie. Cela se passait très exactement le 10 juillet 1547 et ce fut même le dernier duel autorisé par un roi de France, en l'occurrence Henri II. Lors de cette joute, le baron de Jarnac porta à son adversaire un coup décisif et totalement inattendu au jarret. Cela fut fait dans les règles de l'art et nul ne tint grief au vainqueur de cette botte inhabituelle mais parfaitement autorisée. Toutefois, elle créa une telle surprise qu'elle devient légendaire et donna naissance à une expression, trop souvent mal comprise. »

Au temps pour moi ! Je me le tins pour dit. Certes, on ne pouvait en remonter à François Mitterrand sur certains terrains. Sa connaissance de la France et de l'histoire de France, voire de l'histoire tumultueuse des autres nations, était solide. Qui mieux que lui pouvait retracer l'histoire d'un lieu, décrire une cathédrale ou faire revivre tel ou tel moment glorieux du passé ? Il était orfèvre en la matière et je ne me lassais pas de l'écouter discourir sur ces thèmes.

C'est probablement aussi à cette parfaite connaissance de l'histoire que François Mitterrand devait de n'éprouver aucun remords ou aucun regret de consulter une astrologue. S'il fit appel à mes services, c'est parce qu'il savait que, depuis la nuit des temps, l'astrologie et le pouvoir ont toujours été étroitement liés; que depuis toujours, les puissants de ce monde eurent leur astrologue attitré.

Eût-il été sceptique qu'il eût pu faire appel à certains de ceux qu'il lui arriva de côtoyer tout au long de son existence et qu'on ne peut soupçonner de crédulité, loin de là. C'est le cas, par exemple, du sociologue français Edgar Morin qui appartient, durant la Seconde Guerre mondiale, au même réseau de résistance que l'ancien chef de l'État. Il explique, dans son livre *La Croyance astrologique*¹⁷, que les décideurs politiques éprouvèrent depuis toujours le besoin de s'entourer de conseillers: «La tentation astrologique du Prince est à la mesure des aléas que comportent la conquête et l'exercice du pouvoir.» Et il poursuit: «Dès ses origines, l'astrologie a été liée au pouvoir. Dans sa tradition la plus ancienne, elle est auxiliaire de la décision du Prince...»

Les exemples foisonnent: depuis les rois babyloniens jusqu'aux chefs d'état d'aujourd'hui —de Gaule, Reagan, Juan Carlos et bien d'autres—, en passant par les empereurs romains, les rois et les reines du Moyen Âge et de la Renaissance, sans compter le nombre de leaders politiques, d'ambassadeurs, de dirigeants d'organisations internationales ou de hauts fonctionnaires qui cachent soigneusement leurs conseillers «occultes». Le pouvoir officiel, confronté aux décisions à prendre et s'interrogeant sur le chemin à suivre, a toujours eu recours à l'astrologie qui a pour objet de relier le microcosme (l'homme) au macrocosme (l'univers), d'inscrire la trajectoire humaine dans la dynamique du cours des corps

¹⁷ L'Âge d'homme, Paris, 1982.

célestes. Depuis toujours, elle fut pour les grands ce de monde une conseillère, une lumière dans les ténèbres de l'inconnu. Car la solitude des grands, des dirigeants de ce monde, est chose évidente ; plus on s'élève dans la hiérarchie sociale et plus on est seul et exposé à la flagornerie et à l'ambition de l'entourage qui vous prodiguera des conseils intéressés, partiels ou partiiaux.

Non pas que les astrologues soient forcément au-dessus du commun des mortels. Mais du moins disposent-ils d'un référentiel objectif qui a fait ses preuves au cours des siècles, voire des millénaires. Référentiel astronomique — donc rigoureux et prévisible — qui, employé avec compétence, intuition et prudence, peut se révéler un instrument d'une valeur inégalable, constituant un paramètre des plus précieux dans les moments décisifs. Car l'extrapolation du passé ne peut jamais être un guide sûr, l'histoire ne se reproduisant jamais identique à elle-même. Le raisonnement logique et linéaire du conseiller le plus sage ne pourra jamais prévoir les coups de théâtre uraniens, les volte-face de Pluton, les embûches de Neptune ou les retards saturniens. D'un autre côté, en ce qui concerne l'aspect éthique, la conscience professionnelle et l'intégrité du praticien, il va de soi que ces éléments sont de première importance — comme pour toute activité qui a pour objet l'homme-, et qu'ils varient d'un astrologue à l'autre.

Mais ce savoir leur donne une hauteur de vues particulière et leur dicte une philosophie de l'existence qui relativise la valeur réelle du succès et des honneurs *humains, trop humains*, selon l'expression nietzschéenne.

L'astrologie, école de sagesse et de connaissance de soi et du monde, est dès lors une lanterne précieuse dans le brouillard qui entoure le règne — à quelque niveau que s'accomplisse ce dernier. À tel point qu'au XVI^e siècle, Jérôme Cardan (1501-1576), un des plus grands mathématiciens de son temps, développa l'idée d'un pouvoir politique occulte. Il imaginait

une aristocratie du savoir qui conseillerait les souverains à travers l'astrologie. Munis d'un outil prévisionnel précieux, les conclusions des astrologues valent bien celles des politologues qui, aussi avertis et expérimentés qu'ils soient, sont tels de petits enfants dans le noir et ce, pour deux raisons :

- l'histoire ne se répète jamais ;
- ils sont trop souvent directement impliqués dans les événements, à la fois juges et parties.

François Mitterrand m'avait souvent interrogée sur ces rapports entre astrologie et pouvoir. Je me souviens de lui avoir longuement décrit mes craintes de me tromper dans la synthèse de l'écheveau planétaire où, pour un moment déterminé, il faut décider si se sont les dissonances ou les harmonies célestes qui l'emportent ; je me rappelle lui avoir exposé mes angoisses de voir juste, d'être inspirée dans le décryptage des symboles qui peuvent recouvrir différentes réalités, refléter des scénarios variés.

Je lui avais fait parvenir certains de mes écrits sur ce sujet et, dans nos conversations, j'insistais toujours sur l'ancienneté des rapports passionnants reliant l'art royal des astres à celui de gouverner. Je crois pouvoir dire qu'il ne lui déplaisait pas de savoir que l'astrologie constitua un réel instrument de gouvernement pour les rois d'Assyrie ou les pharaons d'Égypte, de cette Égypte dont il se sentait si proche. Pour prendre des décisions importantes, le pouvoir cherchait à s'informer sur l'avenir, à savoir ce qui se préparait dans le pays, en l'absence d'un calendrier. Pour placer les fêtes dans l'année et décider de la date des semailles ou des récoltes, on avait besoin des lumières des astrologues astronomes qui étaient également prêtres. En montant sur leurs ziggourats (observatoires), ils guettaient les rencontres (conjonctions) des astres et avertissaient les grands des dangers qui les menaçaient.

En lui expliquant la prégnance de l'astrologie dans la civilisation mésopotamienne¹⁸, je n'avais pas le sentiment de céder à une quelconque nostalgie passéiste ni de m'éloigner du XX^e siècle, mais de partir à la recherche du fil d'Ariane qui, traversant les siècles, nous rapprochait d'une intemporelle humanité. En enregistrant nos entretiens, en prenant des notes, puis en rédigeant le présent ouvrage, j'ai eu l'impression rassurante et gratifiante d'accomplir, très modestement, une œuvre de « scribe royal » et, *mutatis mutandis*, d'historienne dont les modestes travaux pourront être par la suite utilisés — qui sait ? — par les chercheurs chargés de rendre compte, dans un avenir plus ou moins lointain, des deux septennats de François Mitterrand — du moins de certains aspects très particuliers du second ! Ce faisant, j'ai eu le sentiment d'apporter ma très modeste contribution à l'Histoire, n'en déplaise à certains esprits chagrins ou ignorants, confits dans leurs préjugés. Je n'ai pas le sentiment d'avoir agi autrement que certains de mes très lointains prédécesseurs.

Sait-on, par exemple, que, dans les quelque cinq mille pièces récupérées de la correspondance du temps de deux grands souverains assyriens, Assarhaddon (680-669 av. J.-C) et Assurbanipal (669-627 av. J.-C.), on peut trouver de nombreux témoignages d'une activité astrologique, tels que celui-ci :

Sa Majesté m'ayant donné ordre d'observer les mouvements des astres, j'ai grand soin de Lui rapporter tout ce qui m'y paraît favorable, de bon augure et prometteur de bien pour Sa Majesté ... Soleil et Lune ont été vus distinctement à part le 13 de ce mois : il n'y aura donc pas d'éclipse. Tel est mon ferme jugement.

Le 14 de ce mois-ci se produira une éclipse de Lune. Elle annonce du mal pour nos voisins, du Sud-Est ou

¹⁸ Cité par Jean Bottero dans « L'astrologie est née en Mésopotamie », *L'Histoire*, numéro 141, février 1991.

du Nord-Ouest, mais elle est de bon augure pour Sa Majesté. Sa Majesté peut donc être rassurée. Du reste, j'avais déjà prévu cette éclipse depuis le moment où est apparue la planète Vénus.

Sa Majesté m'a posé la question de savoir comment interpréter le fait que Mars ait rétrogradé, soit sorti de la constellation du Scorpion, pour y entrer ensuite. Je réponds que ce présage signifie : attention ! Sous peine de malheur, Sa Majesté ne doit point quitter la Ville par la Grand-Porte. Cette interprétation ne se trouve pas consignée dans le Traité d'astrologie : elle provient de la tradition orale des maîtres astrologues. D'autre part, lorsque Mars, rétrogradant de même, a quitté la constellation du Lion pour entrer dans celle du Cancer ou des Gémeaux, il faut s'attendre à la fin du règne de quelque roi occidental. Cela non plus ne figure pas dans le Traité...

N'est-il pas émouvant de retrouver, des millénaires plus tard, des bulletins astrologiques si vivants et qui n'ont pratiquement rien perdu de leur actualité ? Je n'ose rêver que dans deux ou trois mille ans certains de mes successeurs retrouvent les pages que j'ai écrites et qu'ils concluent à la permanence, que dis-je, à la pérennité, jusqu'au XX^e siècle, du dialogue fécond entre astrologues et chefs d'État.

Car, en me consultant, François Mitterrand ne faisait que reprendre l'exemple de ses prédécesseurs, de tous ces souverains et hommes d'État qui ont fait l'histoire de la France. Il n'innovait pas, il continuait, lui qui était si soucieux de la pérennité de son pays et de la Nation ! Lors de nos entretiens, il me semblait parfois que j'usurpais la place d'autres personnages, infiniment plus dignes que moi (je pensais notamment au grand Nostradamus), qui avaient jadis conseillé leurs souverains. La liste en est longue et éloquente. Ainsi le roi Robert le Pieux (9961031) eut, à un millénaire de distance, pour astrologue Guido Aretinus, tandis que celui de Louis

VII fut le maître Germain de Saint-Sire, archidiacre de Paris ; ce dernier lui annonça que la guerre de Cent Ans éclaterait bientôt. Quant à Philippe Auguste, comme son père, il portait les astrologues en haute estime. Richard de Hautefeuille lui annonça le schisme qui allait troubler son règne et son autre astrologue, Guillaume de Paris, lui fit de nombreuses prévisions justes. Louis VIII, en revanche, hostile aux augures des astres, ne voulut pas croire aux prédictions de Bonet de Perpignan qui essaya de le détourner de ses voyages en outre-mer. Saint Louis (1206-1270) eut à son service durant quarante-quatre ans maître Germain de Paluau, médecin et astrologue, à qui il demanda de faire l'horoscope de ses trois fils et quatre filles. Philippe le Bel (1285-1314) eut, quant à lui, deux astrologues à la cour : Pierre de Gennes, qui lui annonça la fin des Templiers, et Germain de Louvain qui resta au service de son successeur, Louis X le Hutin. L'astrologie était alors considérée comme une vraie charge officielle. Philippe le Long (1316-1322) se faisait conseiller par maître Eustache de Bon Vueil, pronotaire apostolique, « habile ès jugements d'astrologie » ; il lui fit dresser les horoscopes de ses quatre filles. Parfois, il faisait appel à maître Mainfroy de Lisle-en-Jourdain, un autre pronotaire apostolique.

Si tous les Capétiens furent plus ou moins férus d'astrologie, les Valois furent eux aussi, en général, de grands adeptes et admirateurs de la connaissance des astres. Charles V, qui régna de 1364 à 1380, avait souvent recours aux conseils des astrologues et il ne prenait aucune décision importante sans demander conseil. Bertrand du Guesclin fut si judicieusement conseillé par l'astrologue Thiphaine Ragueneil qu'il la prit pour femme. Celle-ci « si bien le conduisit qu'il fut connétable de France et acheva de fort hautes entreprises en son temps et fut mis au nombre des preux » (Mémoires de Du Guesclin). Thiphaine lui calculait la date propice à la victoire. Cela ne l'empêcha pas de s'ad-

joindre un astrologue en titre pour le guider dans ses décisions stratégiques. Il fit venir d'Italie Thomas de Pisan à qui il fit construire une maison qu'il nomma « Collège de maître Saint Gervais », du nom de son premier médecin, pour qu'il y pût enseigner l'astrologie.

On pourrait allonger la liste : Charles VI (1380-1422) et son médecin-astrologue Alexis Volant. À noter que les médecins d'alors étaient toujours également astrologues ; on pense à Paracelse ou à Nostradamus — cet immense médecin-astrologue découvrit une herbe qui guérissait, dit-on, la peste, lors de la terrible épidémie qui sévit de son vivant... À l'école de médecine de Bologne, on racontait au XII^e siècle qu'« un médecin sans astrologie est un œil qui ne peut pas voir ». Charles VII (1422-1461) et ses deux astrologues en titre, maître Loys de Langle (qui lui avait prédit la défaite des Anglais à Formigny le 18 avril 1450) et maître Jean Colleman d'Orléans. Louis XI (1461-1483) était très superstitieux. Il consulta pendant son règne plusieurs astrologues : Angelo Cattho, archevêque de Vienne et aumônier du roi ; Pierre Chomet, Jacques Lhoste, Jean d'Orléans et Jacques Cadot sont mentionnés dans les comptes royaux comme « médecins » et « astrologiens » ou « chirurgiens » du roi.

Charles VIII (1483-1498) avait comme astrologue attitré Simon de Phares, un excellent praticien si l'on en croit ses prévisions avérées.

Mais c'est certainement sous l'époque de Catherine de Médicis, épouse du roi Henri II, que l'influence des astrologues à la cour atteignit un sommet. Elle concernait toutes les décisions prises au nom du royaume de France. Comme l'écrit le père Debrio : « La reine et les dames de la cour n'auraient pas osé entreprendre quoi que ce soit sans avoir auparavant consulté les astrologues, qu'elles appelaient leurs barons. » Il va sans dire que ces derniers étaient au courant de tous les secrets d'État et qu'ils prenaient ainsi une importance consi-

dérable en représentant un pouvoir temporel incontournable dans les affaires politiques.

Trois astrologues célèbres furent au service de Catherine de Médicis : Luc Gauric, un Italien né à Naples, qui fit la prédiction fameuse suivante : il aurait annoncé à Jean II Bentivoglio, tyran de Bologne, qu'il mourrait chassé de ses États. Quelques années plus tard, le tyran dut s'exiler et il mourut loin de chez lui. Cette prévision juste fit la réputation de Luc Gauric. Michel de Nostre-Dame ou Nostradamus, un grand érudit à l'esprit encyclopédique, médecin, astrologue et voyant, le plus grand visionnaire de tous les temps, conseilla Catherine de Médicis pendant plusieurs années avec succès. Il prédit en particulier la mort du roi Henri II à la suite d'une blessure à l'œil récoltée lors d'un tournoi. L'historien Eugène Defrance écrit que ses prédictions eurent pour effet que Catherine élaborait, en vue de la sécurité du roi menacé par une funeste prédiction, tout un système de précautions pour qu'il ne soit approché que par des personnes de toute confiance ; cela, afin de réduire au minimum le risque d'assassinat.

Après la mort de Nostradamus, prévue par lui-même au jour près — on retrouva ses éphémérides cochées pour le jour fatal et, la veille au soir, il avertit la reine que, le lendemain, il ne serait plus de ce monde ! — Cosme Ruggieri entra au service de Catherine de Médicis. Elle lui fit construire, en 1572, une colonne observatoire près de l'église Saint-Eustache, dotée d'un cadran solaire. Cette tour fut restaurée au début du XX^e siècle sur l'ordre de l'astronome Flammarion. Jusqu'à la fin de sa vie Catherine de Médicis, ce Taureau dominateur poursuivi par la fatalité, allait être obsédée par les prédictions.

Quelqu'un l'ayant un jour avertie « qu'elle devait se garder d'un Saint-Germain », elle évitait de séjourner au Louvre, paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois. Bien des années plus tard, sur son lit de mort, elle demande un prêtre (à Blois, le 5 janvier 1589). Elle interroge celui qui se présente : « Qui êtes-

vous ? — Saint-Germain, Madame », répond le prêtre... C'est un peu l'histoire de la mort à Samarcande.

À partir d'Henri IV, l'influence des astrologues devient moins importante. Néanmoins, à la naissance de Louis XIV ; le 5 septembre 1638 à Saint-Germain, le cardinal de Richelieu demande à l'éminent astrologue Morin de Villefranche de se tenir derrière les rideaux pour noter la minute exacte de la naissance royale, afin de pouvoir dresser l'horoscope du futur roi. J.-B. Morin de Villefranche occupait la chaire de mathématiques au Collège de France et c'est à lui qu'on doit les premières recherches sérieuses sur la détermination des longitudes et l'*Astrologia Gallica*, une œuvre fondamentale pour les astrologues modernes. Tous les grands personnages de l'époque venaient lui demander de dresser leur horoscope et c'est lui que Molière décrit dans *Les Amants magnifiques* sous le nom de l'astrologue Anaxarque. Plus tard, Vallot, premier médecin de Louis XIV, annonçait au roi au début de chaque année quelles seraient, pendant les douze mois à venir, les principales maladies à redouter, « prédictions fondées sur son expérience et sa connaissance des astres ». Au XVII^e siècle, le grand astronome-astrologue Johannes Kepler fut l'astrologue attitré du duc de Wallenstein qui allait mourir assassiné en 1634, en pleine turbulence de la guerre de Trente Ans. Astucieusement, Kepler arrêta ses prévisions en cette année fatidique, commettant un pieux et diplomatique mensonge par omission. La tâche d'un astrologue est parfois bien délicate !

Clandestin, *underground* aux XVIII^e et XIX^e siècles, époque rationaliste et mécaniste, l'art d'Uranie continua cependant d'avoir ses adeptes, mais on va maintenant s'en cacher, s'en défendre même, comme d'un vice honteux ou d'une tare. Pourtant, « il est à peu près certain que l'empereur Napoléon I^{er} eut un contact avec un astrologue, lequel lui aurait érigé son horoscope », écrit le fécond écrivain historien Robert Ambelain (*Le Secret de Bonaparte*, Laffont), qui ajoute :

Christian Pitois, bibliothécaire de l' Arsenal et adjoint de Charles Nodier qui en était conservateur sous Louis-Philippe, nous en rapporte la tradition. Selon un ancien serviteur des palais impériaux, ami de Charles Pitois, « il y avait en 1795, rue de l'Estrapade à Paris un ancien bénédictin nommé Bonaventure Guyon, qui vivait, plutôt chichement, de consultations horoscopiques. » Le 15 août 1795/28 thermidor an III, un jeune officier d'artillerie en congé était venu le consulter au jour de son anniversaire, et quelques jours plus tard, était revenu chercher son horoscope manuscrit. Le temps passa et un jour un fonctionnaire était venu enlever l'ex-bénédictin Guyon pour l'emmener aux Tuileries, où le Premier Consul l'attendait pour l'y installer comme membre de l'Institut d'Égypte et aussi comme astrologue personnel ! Cette faveur ne dura pas longtemps, car au printemps 1804 le vieillard mourut d'une crise cardiaque...

Il faut certainement accréditer ces faits, car on peut lire également cette affirmation laconique mais essentielle dans un des *Dossiers de l'Histoire* (mars 1986) : « Napoléon attachait une grande importance à l'astrologie ; il ordonna la mention de l'heure de naissance sur tout acte d'état civil. » Cela confirme les affinités de l'Empereur (un Lion avec l'Ascendant en Scorpion, les deux signes les plus forts du zodiaque, on s'en serait douté !) avec l'astrologie, lui qui, paraît-il, se plaignait souvent de « sa mauvaise étoile ».

Plus près de nous, le général de Gaulle eut, comme Winston Churchill et bien d'autres, son astrologue privé, un commandant de son armée surnommé Regulus, comme l'étoile fixe du même nom. Mais, de nos jours, ces conseillers occultes se font de plus en plus discrets. Rappelons-nous le scandale médiatique suscité par le cas de Ronald Reagan, lorsqu'en 1987 on apprit de sa femme Nancy que celle-ci demandait régulièrement conseil pour son auguste mari à une astrologue de San Francisco nommée Joan Quigley ! Cette révélation valut

même la couverture du sérieux *Spiegel* allemand à la première dame des États-Unis et fit hurler tous les milieux rationalistes. Nombre de journalistes s'offusquèrent de ce qu'ils considéraient comme un vice dangereux, une drogue redoutable, une quasi-infirmité de la part du président américain. Ni celui-ci ni les autres ne savaient probablement que Ronald Reagan avait eu des prédécesseurs aussi nombreux qu'illustres à travers l'histoire et que, même aujourd'hui, il était loin d'être le seul à avoir recours à leurs astrales lumières !

Mais, là aussi, la roue tourne et les mentalités changent — il était temps ! C'est à cela que j'ai essayé de contribuer en racontant mes entretiens avec François Mitterrand, afin de montrer qu'Edgar Morin n'avait pas tort d'écrire : « On peut imaginer qu'un décideur politique cherche dans l'astrologie un point d'appui supplémentaire, un guide de la relation humaine. » Je sais de par ma propre expérience, et à travers certains de mes confrères sérieux et intègres — il y en a et ils sont plus nombreux que ne pensent certains esprits allergiques aux étoiles —, qu'un très grand nombre de responsables politiques du plus haut niveau et de toutes les couleurs politiques, excepté les marxistes, — et encore ! Gorbatchev avait son astrologue attitrée, roumaine de son état —, consultent régulièrement.

Même Boris Eltsine ne fait pas exception, lui dont Vladimir Fedorovski écrit¹⁹ :

Les collaborateurs de la présidence — et Boris Eltsine lui-même — sont devenus de grands consommateurs d'horoscopes. Ceux qui proviennent notamment d'une équipe d'astrologues de l'académie d'astrologie de Moscou et sont destinés aux dignitaires du régime, [cette académie d'astrologie] a pignon sur rue et beau-

¹⁹ Vladimir Fedorovski, *Le Département du diable (la Russie occulte d'Ivan le Terrible jusqu'à nos jours)*, Plon, 1996.

coup de ses membres sont docteurs ès sciences et professeurs estimés ...

Il est grand temps qu'on le sache et qu'on cesse de se voiler la face devant cette réalité multiséculaire. Car comme le dit Henri Stierlin dans un ouvrage passionnant²⁰ :

La foi dans les astres qui débute au Proche-Orient et se développe chez les pythagoriciens, dans l'œuvre de Platon et chez les stoïciens, ne cessera d'exercer son influence jusqu'à l'aube du siècle des Lumières. C'est un phénomène qui domine et qui coiffe toutes les formes de cultes de l'Antiquité, et qui perdurera dans l'islam et dans le christianisme, pour éclater de nouveau, après une éclipse en Occident, à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance. L'astrologie n'est pas une simple mode, un engouement passager. [...] Pour les dirigeants, elle est la clé, le moyen d'obtenir ou de conserver le pouvoir. C'est un instrument de gouvernement.

Et plus loin, il remarque très judicieusement :

L'astrologie est l'indispensable moyen de percer le secret de l'avenir, elle est le phare qui éclaire le futur, la canne d'aveugle du souverain qui doit « savoir » avant de décider. Elle est la source de la divinisation du monarque...

Puisse cela nous faire comprendre, à l'aube du XXI^e siècle, cette évidence à la fois simple et grandiose :

L'astrologie, qui met en harmonie le mouvement cosmique avec les préoccupations des hommes, qui donne aux individus la certitude d'être un maillon d'une chaîne éternelle d'actions et de réactions, d'influences et de sympathies universelles, qui établit les relations entre microcosme et macrocosme, entre l'homme et la création, s'est imposée non seulement aux esprits influençables ou inquiets, mais aussi aux penseurs, aux

²⁰ Henri Stierlin, *Astrologie et pouvoir*, Payot, 1986

philosophes, aux savants, aux chefs d'État, comme une voie indispensable à leur épanouissement et à la compréhension du mystère de l'univers. En ce sens, elle constitue une forme de pensée supérieure qui a commandé aux esprits les plus divers durant vingt siècles. Dotée de sa logique propre, elle répondait à une attente de tous, fussent-ils adeptes d'Apollon, de Jupiter, de Mithra, du Christ, de l'islam ou de Jéhovah. Quel système idéologique régissant l'organisation de l'univers a connu une pareille emprise sur les esprits ? Quelle religion peut se targuer de réunir sous sa bannière des êtres aussi divers, des cultures aussi variées ? Quelle autre foi a animé autant de souverains, d'empereurs, de princes de l'Église et de savants ?

Et j'ajouterais quant à moi : combien d'esprits supérieurs, de l'empereur Hadrien à Jung et Einstein, en passant par Dante, saint Thomas d'Aquin ou Balzac — pour qui l'astrologie était « la science des plus hautes intelligences » ! — furent fascinés, captivés par le charme d'Uranie ? En vérité, y a-t-il idée plus vertigineuse et plus séduisante que celle, corroborée par l'expérience, d'un univers humain palpitant au rythme des corps célestes ?

François Mitterrand succomba, lui aussi, aux arguments implacables d'Uranie. À son tour, il devint un des maillons de cette chaîne glorieuse traversant l'Histoire. Lui aussi, au soir de sa vie, aura découvert ce lien mystérieux qui nous lie au cosmos, ce mariage entre le Ciel et la Terre, entre « ce qui est en haut et ce qui est en bas », pour reprendre la célèbre Table d'Émeraude d'Hermès Trismégiste. Il se trouve que le destin — le sien et le mien — aura voulu que je fusse cette messagère...

Et cependant, agnostique inquiet, il aura probablement balancé toute sa vie entre le scepticisme tourmenté propre à son signe et l'hédonisme souriant attaché à son Ascendant. Est-ce ce subtil mélange qui lui faisait apprécier tout parti-

culièrement ce beau poème du sage persan Omar Khayyam, qu'il me priait parfois de lui redire :

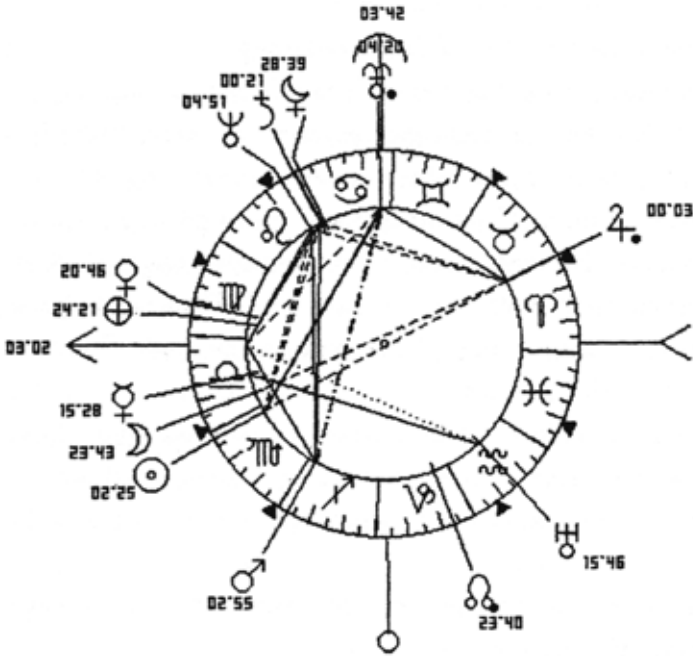
Entre la foi et l'incrédulité, un souffle,
Entre la certitude et le doute, un souffle,
Sois joyeux dans ce souffle présent où tu vis,
Car la vie elle-même est dans ce souffle qui
passe.

Le sien, depuis, s'est évanoui dans l'aube de ce 8 janvier 1996, mais pour nous il n'est pas près de s'éteindre...

PARIS, LE 10 AVRIL 1997

ANNEXE

Le ciel natal de François Mitterrand



François Mitterrand — 26.10.1916 — 04h00m00

NATAL, Placidus

Jarnac, Charentes 45N41 0W10 (GMT)

Tout au long de cet ouvrage, le lecteur aura constaté qu'on s'est livré à une sorte d'impressionnisme astral en disséminant ici et là les touches éparses constituant la personnalité de feu notre président. Afin d'avoir une vision plus homogène de l'analyse astrologique y afférant, voici réunis les morceaux du puzzle. Ce résumé — esquisse et survol à la fois — permettra également aux initiés de comprendre le « pourquoi » de nos assertions (positions et aspects entre parenthèses).

Sans faire de finalisme, le Pouvoir avec un P majuscule apparaît au premier coup d'œil (Pluton, planète du pouvoir, culmine au Milieu-du-Ciel, trigone au Soleil en Scorpion qu'elle régit, en Maison II — élévation au cours de l'existence).

a) *La dominante* astrale est multiple, reflet d'une personnalité riche en facettes. Par ordre décroissant : PlutonNéus / Mercure / Soleil.

Pluton: goût du pouvoir, ambition, tendance au secret, voire à la manipulation, possibilité de tendances obsessionnelles, angoisses.

Vénus: sens esthétique. Goût du dialogue et du partage. Sens de l'équité, du droit. Tolérance, bienveillance, courtoisie, talent d'arbitre.

Mercury: talent pour communiquer, pour jouer l'intermédiaire, le *go-between*. Curiosité intellectuelle toujours en éveil. Goût des mots. Éclectisme intellectuel.

Le Soleil: goût de la représentation, besoin d'avoir une cour autour de soi. Idéalisme, magnanimité, tendance au despotisme éclairé.

b) Sur le plan des tendances caractérologiques, on a par ordre décroissant :

- 1) un être vital, volontariste, un homme d'action (quatre planètes en signes de feu),

- 2) un cérébral, un mental, orienté sur les idées (trois planètes en signes d'air),
- 3) un affectif, un sensoriel, un émotif (deux planètes en signes d'eau),
- 4) un réaliste (sens pratique). Composante la plus faible (une planète en signe de terre).

c) La volonté de puissance, l'ambition sont d'autant plus développées que le sujet est un *affectif frustré*, en quête de compensation (Vénus en Vierge — chute —, en Maison XII — épreuves — et *sans aspects*, révélant la problématique de l'existence).

d) Ambivalence entre la soif de domination, l'intransigeance, voire la dureté et l'égoïsme (valeurs pluto-niennes et solaires) et la tolérance, le goût de la conciliation et du dialogue (Ascendant et Mercure / Lune en Balance). Il peut y avoir alternance ou coexistence conflictuelle de ces tendances opposées.

e) Dualité entre le goût de la séduction (Vénus Ascendant Balance) et le besoin de calcul—le sujet est un stratège-né (Pluton est dominant et Jupiter est trigone à cette planète et au Milieu-du-Ciel). La synthèse se fait à travers un instinct puissant pour déstabiliser, désarmer l'interlocuteur en le séduisant. Le sujet est maître dans l'art de manipuler autrui car l'intelligence est vive, sensible, subtile, inventive, habile à voir les aspects contradictoires et opposés d'une situation (Mercure en Balance en Maison I, trigone à Uranus).

f) Polarité possession / dépossession. Il y a balancement, hésitation puis choix du pouvoir, qui est une possession d'un autre ordre, non matériel. Jupiter opposé au Soleil entre les Maisons II et VIII.)

g) L'amour est vécu dans le secret, voire la frustration. Idem pour le domaine concernant la fille (Vénus en Maison XII).

h) Le sujet est en crise latente perpétuelle, d'où permanence de la quête métaphysique, d'une recherche d'absolu (Vénus régit à la fois l'Ascendant — le moi — et la Maison VIII — les crises — et se place en XII — les épreuves secrètes—).

i) Le stratège se double d'un diplomate remarquable qui pratique l'ellipse, le silence, la fuite, le non-dit (Soleil Scorpion, Vénus, maître de l'Ascendant et de Mercure/Lune en XII, secteur du secret —et des diplomates ou éminences grises— et en Vierge, signe réservé; Pluton, planète de la manipulation et du secret culminant).

j) Grande originalité de vues, forte créativité (Uranus en Verseau, en Maison V trigone à Mercure en I). Relativisme, voire éclectisme philosophique, ouverture intellectuelle, anticonformisme (Mercure, maître de IX trigone à Uranus en Maison V en Verseau).

k) Ténacité forte, persistance du goût du pouvoir aboutissent à l'angoisse d'être dépossédé de ce pouvoir, donc à la peur. Mais la peur est ici maîtrisée, sublimée (Mars en Sagittaire, trigone Saturne/Neptune/Lune Noire en Lion et Soleil trigone à Pluton, planète des transformations, de la renaissance). La sérénité et l'art de vivre, le goût des plaisirs terrestres (Balance) rendent cette sublimation plus aisée, aboutissant à une certaine force tranquille.

l) Le sujet a l'art de faire les choses à sa manière, dans la provocation le cas échéant, le non-conformisme (Jupiter opposé Soleil).

m) La fonction suprême est liée à un sacrifice côté santé (sexe en particulier, comme s'il y avait choix imposé par le destin entre jouissance du pouvoir sexuel (essentiel au Scorpion) et jouissance du pouvoir politique (Jupiter en VII-VIII est en dissonance avec Neptune/Saturne/Lune Noire en X, tandis que Neptune régit la Maison VI —la santé).

n) On note des rapports privilégiés, des contacts faciles

avec la jeunesse et les enfants (Uranus en V trigone Mercure en I). Mais ces derniers peuvent porter ombrage à la fonction officielle, au rayonnement de l'homme politique (Uranus opposé à Neptune / Saturne / Lune Noire en lion et en X).

o) *Last but not least*, un sens de l'amitié puissant, voire idéalisé, qui est un tremplin pour la progression sociale, mais les amitiés peuvent également être source de malchance (Soleil, Maître de la Maison XI, trigone MC / Pluton et carré Part de Malchance).

Conclusion

Encore une fois, il est bien évident que ce mini-portrait astral ne peut avoir la prétention d'être exhaustif. Il s'agit davantage de focaliser sur les composantes essentielles de cette personnalité complexe qui fut celle de François Mitterrand.

Table des matières

Introduction	4
--------------------	---

PREMIÈRE PARTIE — LA GALAXIE ÉLYSÉE

Chapitre premier : Une fête triste... ..	16
Chapitre deuxième : L'invitation au palais	20
Chapitre troisième : Dessinez-moi une planète	42
Chapitre quatrième : Comment je vais, moi, et comment va la France ?	65

DEUXIÈME PARTIE — PLANÈTE MONDE

Chapitre cinquième : Mars au rendez-vous	92
Chapitre sixième : La chute du communisme	108
Chapitre septième : Carnets d'Europe	127

TROISIÈME PARTIE — LES SECRETS DU SCORPION

Chapitre huitième : Deux ou trois choses que je sais de lui	139
Chapitre neuvième : « Je veux réussir ma sortie »	159
Chapitre dixième : Retour sur les bancs de la Sorbonne .	191
Conclusion	215

ANNEXE

Le ciel natal de François Mitterrand	230
--	-----



© Arbre d'Or, Genève, août 2011
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : *Forêt de Brocéliande*, © Perine Breciliat.
Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS